N° d'ordre
18

THÈSES

PRÉSENTÉES DEVANT LA FACULTÉ DES LETTRES DE BESANÇON

POUR OBTENIR LE GRADE DE

DOCTEUR DE L'UNIVERSITE

(Mention : Lettres)

PAR

M. Hugo FREY

PREMIÈRE THÈSE : "Max Buchon et son œuvre",
DEUXIÈME THÈSE : Propositions données par la Faculté.

Soutenues le 20 Avril 1940, devant la Commission d'Examen

MM. MOREAU, *Président.*
PRÉCLIN, GAZIER, } *Examinateurs.*

BESANÇON
IMPRIMERIE DE L'EST
—
1940

N° d'ordre
18

THÈSES

PRÉSENTÉES DEVANT LA FACULTÉ DES LETTRES DE BESANÇON

POUR OBTENIR LE GRADE DE

DOCTEUR DE L'UNIVERSITE

(Mention : Lettres)

PAR

M. Hugo FREY

R. UNIV. BIBLIOTHEEK LEIDEN

PREMIÈRE THÈSE : "Max Buchon et son œuvre",

DEUXIÈME THÈSE : Propositions données par la Faculté.

Soutenues le 20 Avril 1940, devant la Commission d'Examen

MM. MOREAU, *Président.*
PRÉCLIN, GAZIER, *Examinateurs.*

BESANÇON
IMPRIMERIE DE L'EST
1940

UNIVERSITÉ DE BESANÇON

FACULTÉ DES LETTRES

Doyen

M. MOREAU, ✠ I.

Assesseur

M. PRÉCLIN, ✠ I., ✠

Professeurs

MM. AYRAULT, ✠ A. : Langue et Littérature allemandes.

CLOCHÉ, ✠ I. : Histoire et Géographie de l'Antiquité et du Moyen Age.

COUSIN, ✠ A. : Langue et Littérature latines.

MOREAU, ✠ I. : Langue et Littérature françaises.

PRÉCLIN, ✠ I., ✠ : Histoire et Géographie modernes et contemporaines.

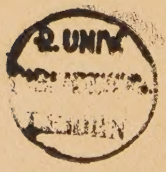
ROUGIER, ✠ I. : Philosophie.

Chargé de cours

M. LERAT : Langue et Littérature grecques.

Secrétaire

M. SEIGNIER, ✠ I.



AVANT-PROPOS

L'ouvrage que nous présentons est consacré à un écrivain dont l'importance, quoique secondaire, ne saurait être niée. Choisir Max Buchon pour objet d'étude, ce n'est pas, quoi qu'il semble au premier abord, prendre un sujet de pure curiosité. Cependant, quelle que puisse être la valeur esthétique de son œuvre, son rôle historique présente un intérêt qui la dépasse infiniment. Aussi, M. Émile Bouvier, dans son ouvrage : La bataille réaliste, *et M. Pierre Martino, dans son livre :* Le roman sous le second Empire, *lui ont-ils fait une assez large place. Celui qui s'arrête en effet à regarder cet écrivain presque oublié, se voit transporté au centre d'un vaste mouvement littéraire. Si la force qui mène la littérature du romantisme au réalisme n'est pas en lui, du moins il fut un des premiers qui descendirent résolument le courant et qui contribuèrent à hisser le pavillon nouveau. Son œuvre mérite donc une étude pour son rôle dans l'élaboration de l'École réaliste, et cela surtout par son action d'intermédiaire entre les lettres suisses ou germaniques et les lettres françaises.*

En second lieu, Max Buchon se montre dans son œuvre étroitement attaché à sa terre natale. Il possède avant tout le génie du lieu. Il nous révèle l'esprit, les préoccupations, les mœurs du milieu social auquel il appartient. Si la valeur proprement littéraire de ses ouvrages n'est pas très considérable, ils n'en possèdent pas moins une signification historique,

même psychologique et ethnographique. Les types qu'il met en scène dans ses romans et même dans ses poésies, sont toujours vrais. C'est une vérité locale, c'est la vérité d'un moment, et cela n'est point négligeable. Ainsi Buchon, quoique médiocre, incarne, plus qu'aucun autre, son milieu et son temps.

Nous témoignons ici notre très vive reconnaissance à M. Pierre Moreau qui nous a initié à l'esprit français et qui nous a mis sur le chemin de nos recherches. Sans lui ce travail n'eût pu être mené à bien. Nous associons à cet hommage les personnes qui nous ont aidé au cours de ce travail : M^lle Ch. Dufay, fille de M^me Veuve Buchon-Dufay, qui nous a communiqué diverses lettres inédites ; M. Georges Gazier, qui nous a donné plus d'un conseil précieux ; M. Charles Léger, qui nous a si largement ouvert ses propres recherches sur Max Buchon ; M. Chambellam, bibliothécaire de Salins, qui nous a facilité notre travail.

CHAPITRE I

L'enfance et formation de de l'esprit

Dis-moi où tu es né,
Je te dirai ce que tu es.
Max Buchon (1).

« Depuis Taine », dit le Père Burtin dans sa thèse, *Le baron d'Eckstein*, « il est de bon ton d'expliquer un homme par ses origines, de trouver dans son ascendance paternelle, dans son terroir, dans sa race, les causes mystérieusement inéluctables de son tempérament, de son caractère et même, au besoin, des principaux événements de sa vie ».

Il n'est personne à qui il soit plus facile d'appliquer cette méthode qu'à Max Buchon. Si nous ne pouvons pas parler d'une tradition chez Buchon, nous trouverons cependant dans son ascendance les causes profondes de son tempérament et de son caractère. La famille Buchon, éteinte aujourd'hui, est, semble-t-il, d'ancienne souche franc-comtoise. On la trouve établie à Dournon (2) dès 1650 (3)

(1) *Salins-les-Bains*, nouvelle édition, Salins, Billet, 1866, p. 1.

(2) Dournon fait partie de la paroisse de Cernans (Jura). Il est aussi probable que les Buchon sont émigrés de Savoie. En 1639, Dournon perdit la plupart de ses habitants par suite de la peste. Dans la même année, le village fut incendié entièrement par les troupes du duc de Saxe-Weimar. Dans la suite, ce furent des Savoyards qui s'installèrent à Dournon. (Cf. A. Rousset, *Communes du Jura*, Bintot, Besançon, 1853).

(3) Nous nous rapportons ici à une lettre inédite, datée de Salins le 23 juillet 1867, et adressée aux dames et à M. Courbet. Buchon y fait part de la généalogie de sa famille dont l'aïeul est « Jean-Baptiste Buchon, laboureur à Dournon, 1650 ». Nous devons la communication de cette lettre à M. Charles Léger.

et à Salins dès 1817. Elle est une ancienne famille de « labouriers », pénétrée de la rude simplicité des foyers d'autrefois. Vieux foyers où le père était un maître bourru et impérieux, où chaque soir, après le souper, tout le monde se mettait à genoux pour la prière, où on lisait encore à haute voix, à la veillée, des classiques dépareillés. Dans son *Gouffre-Gourmand*, Max Buchon nous racontera comment il lisait lui-même *Télémaque*, dont la lecture « dura un mois ». Le père aiguisait ses échalas, la mère filait sa quenouille ou rapiéçait les culottes des enfants. La grand'-mère faisait tailler, dans sa vieille robe de cérémonie, un gilet blanc à son petit-fils, son gilet de premier communiant. De temps en temps elle semonçait le « vilain drôle » rétif à l'essayage, et qui sautait d'un pied pour toute réponse,

> « Sachant bien que malgré ces grands airs irrités,
> On n'en faisait pas moins ses quatre volontés. » (1)

De ce foyer est sorti Max Buchon. Il est né à Salins le 8 mai 1818, « fils de J.-B. Buchon, domicilié à Salins, profession de capitaine en non activité, âgé de quarante et un ans, et de Jeanne-Louise Pasteur, âgée de vingt-cinq ans (2). » Six jours après, le 14 mai, lisons-nous sur le registre de la paroisse, il y fut baptisé par « le révérend Monsieur Collisson » et reçut comme parrain et marraine « Monsieur Jean-Pierre Pape et Dame Marie-Thérèse-Célestine Lambert, femme Pasteur ». Le père de Max Buchon était né à Dournon en 1778. Il était capitaine, un de ces rudes soldats

(1) Max Buchon, *Poésies Franc-Comtoises*, Besançon, Marion, 1868, pièce XXXVI, *Le Gilet Blanc*.

(2) Acte de naissance de Max Buchon, daté « du neuvième jour du mois de mai, à onze heures du matin, l'an mil huit cent dix-huit. »

qui avaient fait toutes les campagnes de l'époque. Dans son *Gouffre-Gourmand*, Max Buchon ne nous le décrira-t-il pas sous les traits du vieux soldat, père de son héros, qui était troupier et qui aimait à faire le récit de ses campagnes, dans le style et avec l'accent du vieux grognard de l'époque ? C'est vraisemblable. Il avait servi, en effet, dans les armées de 1798 à 1815. Il avait fait les campagnes de l'Ouest, du Nord, de Prusse, de Pologne, d'Espagne, de Portugal, et avait été prisonnier de guerre à Ratisbonne en 1809. Après avoir rejoint l'armée en 1810, il avait gagné les épaulettes de capitaine en 1814, après une campagne dans l'Estramadure qu'il appelait « l'extrêmement dure (1) ». Mis en demi-solde en 1815, il avait épousé en 1816 une demoiselle Pasteur, de Vuillafans (2). Mais marié, le rude soldat, qui avait appris « à lire et à écrire entre deux batailles », se flattait de conserver « les habitudes de sa vie de soldat ; » c'est ainsi qu'il « se plaisait à laver son mouchoir au premier ruisseau qu'il rencontrait dans ses promenades à la campagne et à le rapporter jusqu'aux portes de la ville au bout d'une baguette pour le faire sécher (3) ». Honnête homme et de bon sens, il était pourtant impérieux et avait conservé l'autoritarisme militaire qui ne s'affirmait que trop souvent dans la famille.

Sa femme était d'une trempe beaucoup plus fine et dut souffrir de ce caractère autoritaire. Elle était aussi forte et vigoureuse, mais douce, calme, très pratique ; c'était une sensitive éprise de tout ce qui est noble et grand, surtout de la nature qu'elle avait appris à admirer dans

(1) Charles Toubin, *Ce que j'ai vu, Les Gaudes*, 16 janv. 1893.
(2) Charles Grandmougin, *La Franche-Comté à Paris*, 27 nov. 1910.
(3) Charles Toubin, art. cit.

la belle vallée de la Loue (1). C'était « la meilleure des femmes » et « la plus tendre des mères ». Mais Max la perdit à l'âge de 7 ans, en 1825, l'année même du grand incendie de Salins. Ces deux événements ne revenaient jamais l'un sans l'autre dans ses souvenirs. Sa mère lui avait laissé encore une petite sœur à qui il resta profondément dévoué (2).

Max garda toujours une tendresse mélancolique à sa bonne mère. Il évoquera souvent Vuillafans, la jolie bourgade dans la vallée de la Loue, en amont d'Ornans. Dans ses *Essais poétiques*, il se souviendra plus d'une fois de son « riant séjour » dans « la vallée hospitalière » qui avait reçu « les jours de son enfance », vallée où hymen avait déposé « le myrte nuptial sur le front de sa mère », « jeune et belle ». Il gardera une affection profonde à ses oncles Pasteur, de Vuillafans, à qui il dédiera son recueil *En province*.

La perte de l'amour maternel laissa toujours dans l'esprit de Max un souvenir douloureux. Ma mère, dira-t-il longtemps après :

> « Ma mère ! Oh ! l'on peut bien sans offenser personne,
> N'est-il pas vrai ? parfois rafraîchir la couronne
> Dont on aurait voulu ceindre son front si beau.
> Quand on ne parle plus que devant un tombeau,
> On peut bien en parler sans que personne gronde.
> N'est-il pas vrai ? l'on n'a qu'une mère en ce monde. »

« Une bonne mère comme la mienne, dira-t-il dans son *Gouffre-Gourmand*, cela m'a toujours paru la plus belle invention du Créateur. » Que de fois encore n'avouera-

(1) Cf. Léon Germain, *Max Buchon, sa vie, son œuvre*, Montbéliard, S. A. d'Imprimerie Montbéliardaise, 1936 ; p. 5.

(2) Max Buchon avait eu aussi un frère, mais il était mort en bas âge en 1823.

t-il pas la nostalgie de sa mère partie trop tôt ! Dans ses *Essais poétiques*, il chantera *Sa Tombe* avec une tristesse mêlée d'amertume :

« Qui nous rendra jamais, malheureux orphelins,
Ta tendresse inquiète et ta sollicitude ?...
Nos yeux jaloux ont vu le fils de l'étrangère
D'un baiser maternel savourer les douceurs ;
Et nous..., au souvenir de notre bonne mère,
Nous regardions le ciel et nous versions des pleurs. »

Quelques années plus tard, Max adressait à son père des strophes d'une pareille tendresse (1). Mais le rude soldat n'avait pas remplacé (Buchon en fait l'aveu dans ces strophes mêmes) « les soins empressés et l'amour d'une mère ».

Premières impressions de Max Buchon : celles de Salins. Il l'a décrite plus d'une fois, cette jolie ville située au milieu d'un paysage des plus singuliers. Elle se trouve « à la base du versant occidental de la grande chaîne du Jura » et « aux confins de la plaine et de la montagne ». Ces montagnes qui « s'escarpent presque perpendiculairement du côté de la Suisse, en s'alignant en bataille comme une armée noire, devant la grande chaîne des Alpes blanches, s'affaissent au contraire du côté de la France, par gradins successifs, pendant une dizaine de lieues (2) ». Salins est par sa position elle-même, un village agreste et viticole, malgré ses airs de petite cité et sa marque d'antiquité. Montons avec Max Buchon et ses pages sur *Salins-les-Bains* au sommet du mont Poupet et promenons nos regards dans la direction de la ville : ce n'est qu'un « im-

(1) *Essais Poétiques, Sonnet à mon Père, ancien Capitaine d'Infanterie.*
(2) *Œuvres choisies*, de Max Buchon, Sandoz et Fischbacher, Paris, 1878, t. II, p. 35.

mense bouleversement de rochers et de collines, de vallons et de falaises, de prairies et de vignobles, jetés au hasard, les uns à travers les autres ». Du sein de ce chaos « surgissent les deux forts de Belin et de Saint-André, pareils à deux monstres assoupis ». A leurs pieds, au gré des sinuosités du cours laborieux de la petite rivière la Furieuse, de vieilles maisons s'étirent dans une longue coulisse, gardées par les tours du Perroquet et de Flore. Les quartiers, quoique vieux, sont très pittoresques. Au printemps « chaque fenêtre se garnit d'un rosier nain, ou d'un pot d'œillets soigneusement gardé à l'intérieur pendant l'hiver ». Des conversations se croisent alors « d'une fenêtre à l'autre, et la bonne humeur de chacun se manifeste ainsi, par ces sourires et par ces saillies, autres fleurs de l'âme tout aussi réjouissantes à voir (1). »

La maison natale de Max fait penser à celle qu'il décrira dans son recueil du *Gouffre-Gourmand*. Une maison « dans une ruelle étroite », maison où « tout le logement se résumait dans la cuisine et le poêle ou chambre d'habitation ». Comme « la grande cheminée fumait beaucoup », on reblanchissait « de temps en temps les murs du poêle, au moyen d'un balai trempé dans la chaux vive ». « Pendant toute sa première jeunesse » Max couchait dans ce poêle, « dans un petit lit d'osier, au pied de celui de ses parents ». Plus tard, on le relégua à la cuisine, dans une espèce d'alcôve, sous l'escalier qui conduisait de la cuisine au grenier.

Max gardera de sa jeunesse de nombreux souvenirs. Il se souviendra surtout du terrible incendie de 1825 qui détruisit une grande partie de la ville. D'autres souvenirs, plus amers encore, lui revenaient souvent : ceux de son

(1) *Ibid.*, p. 3.

père qui, à défaut de la mère disparue, l'élevait d'une manière rude et militaire. Le vieux soldat ne se rendait pas compte de la tendresse d'une âme d'enfant. Sa pédagogie ne consistait que dans le rappel à l'ordre. Personne ne faisait fleurir de la joie pour Max et sa jeunesse fut ainsi douloureusement comprimée. Les yeux de Max, bons, purs et bien ouverts, conserveront néanmoins les traces de cette jeunesse sans joie. Cependant, il est des événements dont Max se souviendra avec plaisir. Dans son récit du *Gouffre-Gourmand*, il nous racontera les sentiments qu'il a éprouvés aux approches de sa première Communion. Pour cette occasion, on lui faisait « pour la première fois » des « souliers sans clous ». Il était dans un vrai « ravissement en voyant le cordonnier déballer ses alènes, passer son fil à l'espagnolette de la fenêtre du poêle, puis couper ses semelles et se mettre à l'œuvre ». Même joie lorsque arriva « deux jours après » la tailleuse et lorsqu'on prétendit qu'il allait être « ficelé comme un préfet ».

* * *

Ses premières impressions et la tradition familiale expliqueront sans doute en partie le caractère de notre écrivain comtois ; mais l'étude du pays et de la race dont il fait partie, permettra de mieux encore découvrir et comprendre les influences multiples qu'il a subies. En outre, l'œuvre essentielle de Buchon se rattache à la Franche-Comté ; à tel point que Victor Hugo a pu dire que Buchon lui avait révélé son pays natal. Il importe donc de bien connaître le milieu d'où Buchon est sorti.

La Franche-Comté, par sa position même, est une province assez isolée. Elle est par excellence le pays du Jura. C'est en Franche-Comté que le Jura s'épanouit le plus

largement, que les formes orographiques et les phénomènes particuliers à ce système sont le mieux caractérisés et ont exercé sur la population la plus grande influence. Le Jura, dont le versant oriental s'abaisse rapidement du côté de la Suisse, s'incline doucement vers la plaine où coule la Saône, par une série de chaînons parallèles, de plateaux et de gradins étagés. Les vals, les cluses, les voûtes, les combes, les crêtes, tous ces accidents orographiques donnent au Jura sa physionomie propre, à la fois pittoresque et grandiose.

C'est le long versant de ce Jura occidental si original qui constitue la Franche-Comté, successivement pays de plaines, de coteaux et de montagnes. Elle est diverse d'aspect et de terroir. Toutefois cette situation géographique exposa la Franche-Comté à bien des invasions et à bien des luttes. Mais invasions et conquêtes ont peu modifié la race primitive : ils sont certainement les hommes de France qui rappellent le mieux le Gaulois tel que nous nous le représentons généralement : un grand homme à la carrure puissante, à la physionomie énergique. Malgré les invasions et malgré les traits romains ou espagnols que cette terre à conservés, c'est pourtant une fidélité celtique qui se manifeste et qui se résume dans ce mot de Séquanie. Malgré les traits opposés encore des trois départements qui forment la Franche-Comté, tous se flattent de composer une même race : « Les Séquanes, les Francs-Comtois de ce temps-là », comme dira Max Buchon (1). Dans le petit livre sur sa chère cité (2), ce même Buchon, rapportant la

(1) Cf. aussi la lettre de P. J. Proudhon à l'Académie de Besançon, 1838. Nous sommes, dit celui-ci, cette race d'hommes qui a maintenu depuis deux ou trois mille ans sa foi robuste et qui pourrait quelque jour régénérer le monde : « Que périsse notre mémoire, mais que la Séquanie soit illustre ! »

(2) *Salins-les-Bains*, nouvelle édition, Salins, Billet, 1866.

légende de la rencontre de César et de Vercingétorix au mont Colombin, ajoutera encore : « Elle porte admirablement sa marque d'antiquité, et nous avons entendu nous-même M. Henri Martin, le grand maître ès choses celtiques, la réciter avec enthousiasme. » C'est que cette Comté revendique la gloire de posséder, sous le nom d'Alaise, l'antique Alésia (1). Quand, en suivant la Loue, Max Buchon rencontre le Lison, son sang de vieux Celte bondit aussitôt et une rime trop riche lui monte à la tête, avec un flux de colère :

« Le Lison ! Mais il vient de passer sous Alaise,
Où nos pères jadis furent si mal à l'aise,
Quand César, dans un cercle immense les bloquant,
Voilà vingt siècles, mit les Gaules au carcan.
Ces grands noms, dont l'histoire avide se jalonne,
De Vercingétorix et de Vergassilaune
Ne résonnent-ils pas assez lugubrement,
Pour qu'ici nous puissions faire halte un moment ?

Quoi ! c'est dans vos rochers aux âpres crénelures,
Loue et Lison ! qu'avec leurs longues chevelures,
Ces beaux géants tout nus, la framée à la main,
Furent donc bousculés par le chauve Romain ?
C'est ici que coula, par immenses rigoles,
Le sang de ces derniers libres enfants des Gaules.
Et vous n'en disiez mot, historiens pédants !
Faites-vous donc sabrer pour de tels descendants (2) ! »

La vieille race comtoise se trouve sur les plateaux jurassiques. Laborieuse autrefois comme aujourd'hui, cette race se suffisait à elle-même avec les ressources de son propre travail et de son sol. Aussi ces Comtois n'habitent point une de ces contrées où la puissance tyrannique de

(1) Cf. Pierre Moreau, *Les Comtois pour et contre Rome. Franche-Comté, Monts Jura* (Revue mensuelle), janv.-févr. 1939.
(2) *La Loue, Poésies Franc-Comtoises, op. cit.*

conditions naturelles uniformes courbe tous les hommes sous une tâche identique. Dans son pays de petites propriétés, éparses et morcelées, le paysan devait s'ingénier pour vivre, combiner tout un jeu d'occupations variées. De là son trait caractéristique : il est entreprenant et tenace ; son esprit ne se plie pas facilement sous une conception de l'existence autre que la sienne. Il n'est pas avide de nouveauté. Le Comtois aime la liberté. Son pays est un de ceux où l'on a le plus lutté pour l'indépendance et où l'on a joui en tous temps des plus nombreuses franchises. Le Comtois est aussi positif et quelques-uns de ses dictons exagèrent même ce défaut :

« Il vaut mieux dire : Laide, allons souper,
Que dire : Belle, qu'avons-nous à souper ? »

Le Franc-Comtois est orgueilleux. Buchon en fera l'aveu dans un passage de son livre sur Salins. « Un Franc-Comtois de quelque valeur, déclare l'écrivain, a toujours un très haut sentiment de sa personnalité ». Mais il ajoutera : « Chez lui, la rudesse native n'empêche pas la finesse de pénétration. Ne s'étonner de rien est pour lui un principe. Donner à croire qu'il a, dans son sac, bien plus de choses encore qu'il n'en fait sortir, est une règle dont l'observance explique le peu de bienveillance qu'en général nous pratiquons ici les uns envers les autres. » Le Comtois est aussi entêté dans ses haines comme dans son amour (1). Cet entêtement devient même invincible quand il s'appuie sur la contradiction. Cette contradiction semble être le tout du Jurassien. Le Comtois n'aime pas non plus le merveilleux. Son bon sens énorme de la race écrase l'en-

(1) Cf. Georges Ponsot, *Le Franc-Comtois*, *Les Gaudes*, 16 décembre 1904.

fantillage du merveilleux. De même on refuse au Comtois le mysticisme. « On ne le rencontre chez eux, dira Max Buchon, que par bien rare exception. » Quand à l'idéologie, ils la laissent aux beaux esprits de Paris. « Chez nous, dira encore ce même Buchon, l'idéologie pure n'a guère eu de représentant distingué que le philosophe Jouffroy, et encore y a-t-il laissé sa peau... La recherche du côté pratique des faits et des idées, voilà, me semble-t-il, notre préoccupation dominante (1). »

Le Franc-Comtois ne connaît guère le mot relatif. Il n'est pas poète non plus, mais il sait décrire, car il aime les études précises. M. Trémolières, président du tribunal d'instance, le confesse en 1828 : nos richesses intellectuelles sont dans les sciences, non dans les lettres, et l'épanouissement est imprévu, qui nous a donné tant de grands lettrés depuis quelques années (2). Charles Weiss reconnaît également qu' « en accordant aux Francs-Comtois la rectitude du jugement, le bon sens, la patience et l'énergie dans le travail... on leur a presque constamment refusé l'imagination et la sensibilité (3) ». « Nos principales illustrations, dira Buchon, sont des légistes, des théologiens, des militaires, des professeurs, des utopistes et des savants, c'est-à-dire, des gens sûrs de leurs coups, et essentiellement affirmatifs (4). » Et quand plus tard, Buchon songera à ces utopistes, nous sommes, dira-t-il, « le pays des nobles songe-creux » ; mais nous sommes aussi, comme il ajoutera, celui « des robustes soldats et des vins généreux (5) ».

(1) *Salins-les-Bains, op. cit.*, p. 3.

(2) *Bulletin de l'Académie de Besançon*, août 1828. (Cf. Pierre Moreau, *La Franche-Comté marche frontière du Réalisme. Revue de littérature comparée*, avril-juin 1937, p. 326).

(3) *Ibid.*, 23 août 1843.

(4) *Salins-les-Bains, op. cit.*, p. 2.

(5) *Poésies Franc-Comtoises, op. cit.*, la pièce *Le Poupet.*

En résumé, le Franc-Comtois a plutôt des qualités pratiques, des qualités de fond que des qualités brillantes. Être soi ; différer des autres ; saisir le point par lequel on se distingue ; marquer sa part précise, voilà le caractère franc-comtois. Les portraits ne sont pas toujours flattés, mais ils marquent toujours l'esprit d'observation pratique, une foi millénaire aux choses et aux gens de chez soi. C'est cet *Ulinam* qui s'inscrit sur les armes de Besançon qui résume tout ce caractère comtois, qui résume son énergie, sa volonté, son courage. On sait d'ailleurs qu'en fait de courage, la Comté s'est de tout temps fait remarquer. C'est ce courage aussi, devenu proverbial, qui a donné lieu au dicton bien connu :

« Comtois, rends-toi !
— Nenni, ma foi ! »

Buchon sera donc un digne descendant de cette race d'hommes robustes qui, nés au sein d'une contrée d'aspect sévère et tourmenté, semblent avoir puisé à l'air pur des montagnes, en même temps qu'une âpre énergie, un profond sentiment du devoir et un vif amour de la liberté.

* * *

Le père de Max Buchon, reconnaissant que l'éducation des enfants est autre chose que la théorie du maniement d'armes, plaça son fils au petit Séminaire d'Ornans, dans la pittoresque vallée de la Loue. Là, Max n'était pas loin de Vuillafans où habitaient ses oncles Pasteur. Le petit Séminaire était un établissement diocésain, dépendant de l'archevêché de Besançon. On préparait des élèves non seulement pour le grand Séminaire, mais encore pour les carrières laïques. Il était alors administré par l'abbé

Gousset, le futur cardinal-archevêque de Reims (1). Au Séminaire, Max Buchon rencontre pour la première fois Gustave Courbet. Tous deux se lièrent alors ensemble d'une amitié qui dura toute leur vie. « Tous deux avaient la même origine ; d'une vieille lignée de laboureurs et de vignerons, venus en pleine terre, dans un pays rocheux, ils possédèrent la même foi inébranlable en la réalité qui était pour eux seuls la poésie de la nature (2). »

A la vérité, les deux amis ne prirent goût ni au latin, ni au grec. Courbet même était fort indiscipliné « faisant l'école buissonnière le plus souvent, réputé pour son habileté à la chasse aux papillons, et sa connaissance des promenades environnantes, à telles enseignes qu'on le choisissait pour guide dans les sorties dominicales (3) ». De même Maximin se souciait peu de la grammaire latine et des mathématiques. De même que Courbet il préférait les sorties et les promenades.

Mais au dessin il en allait tout autrement. Courbet y était l'élève le plus appliqué. Il paraît que les leçons du « Père Beau », comme on nommait le professeur de dessin, eurent une grande influence non seulement sur le futur peintre, mais aussi sur le futur poète. Le professeur de dessin était un « vieux brave homme, dont les connaisssances artistiques se trouvaient être assez rudimentaires, mais qui avait une méthode d'enseignement très originale pour le temps (4). » En effet, quand il faisait beau, « au lieu de garder les élèves en chambre, pour copier des modèles sur carton, il les conviait à aller étudier la nature dans son

(1) Cf. Georges Riat : *Courbet*, Paris, Floury, 1906.
(2) Charles Léger : *Courbet, ses amis et ses élèves. Mercure de France* janvier-février, 1928.
(3) Georges Riat, *op. cit.*
(4) *Ibid.*

domaine, parmi les sites d'alentour (1) ». Dans la même classe, Max Buchon rencontra Armand Barthet, le futur auteur du *Moineau de Lesbie*. On nous raconte (2) qu'ils étaient l'un et l'autre chargés du compliment d'usage à l'occasion de la fête du supérieur. Armand Barthet « s'en acquittait en vers latins aussi élégamment tournés que récités ; Buchon lui, débitait en bégayant et d'un ton bourru une pièce de vers français où il s'ingéniait déjà à gâter par des prosaïsmes voulus d'heureuses inspirations ».

Intimement lié avec Courbet, Max Buchon était aussi reçu chez M^me^ Courbet. Elle avait beaucoup d'affection pour lui et ce qui lui avait surtout valu la sympathie de M^me^ Courbet, c'est qu'il bégayait comme son Gustave. Même plus tard, lorsque le jeune écolier de Fribourg allait surprendre son ami pendant les vacances, M^me^ Courbet lui réservait des gâteries. Elle se rendait bien compte de ce que c'est que de ne plus avoir une mère. Aussi tâchait-elle de faire refleurir de la joie. De son côté, Max Buchon garda une affection profonde pour les Courbet, qui dura toute sa vie. « Mon Dieu ! qu'on l'aimait, ce jeune homme », disait encore M^me^ Courbet, plus tard. Et pourtant, il était peu causeur, mais il prêtait « une oreille complaisante aux bavardages intarissables des Courbet ». Parfois, « son rire franc, sonore, éclatait à la satisfaction de tous ». Et lorsqu'on « l'invitait à parler, il s'animait » et il racontait « d'un air sérieux des anecdotes drôles, avec un talent d'imitation accompli (3) ».

Parfois c'était Gustave qui allait surprendre son ami. Il

(1) *Ibid.*

(2) Ch. Baille, *Souvenirs sur Armand Barthet, Annales franc-comtoises*, nouvelle série, janvier-février 1899.

(3) Ch. Léger : *Gustave Courbet*, Paris, Edit. G. Grès, 1929.

aimait comme Max la pittoresque petite ville jurassienne. « Munis de gaules, d'amorces et de filets, ils allaient pêcher tous les deux à la source d'un affluent de la Loue, le Lison, après s'être fait conduire en voiture jusqu'à Nans-sous-Sainte-Anne (1) ». Combien d'heures n'ont-ils pas passées sur la rive à admirer l'eau vive et rapide, à écouter les chants des oiseaux et à regarder les grandes roues de moulins à la sortie des villages. Pendant combien d'heures n'ont-ils pas longé les rivières, n'ont-ils pas sauté parmi les rochers où s'accrochent les arbres. Tels sont les spectacles, tour à tour charmants et rudes, que la nature environnante offrit aux observations du jeune homme et qu'il emporta, dessinés et colorés dans son cœur, inconscient encore, sans doute, de l'importance capitale qu'ils devaient avoir dans l'avenir poétique de sa vie en général.

* * *

La Suisse de Fribourg, le collège Saint-Michel, où l'on envoie Buchon en 1834 allaient lui ouvrir le monde germanique. Pour ce temps, Fribourg faisait figure de petite république aux grandes relations. Toute une jeunesse française, suisse et allemande recevait les leçons de maîtres Jésuites. Depuis que les Jésuites subissaient en France les dispositions du ministère Martignac, les familles pieuses de la Franche-Comté, comme de toute la France, confiaient volontiers leurs enfants au pensionnat des Jésuites qui jouissait d'une grande renommée universelle. Max y trouva de nombreux camarades venus comme lui de Franche-Comté : les Baousset, les Vogué, les Bonald, les Saint-Fériol, Cuénot, qui mourut à Ornans chez Courbet, les

(1) Georges Riat, *op. cit.*

Foucault et d'autres. Il fut le condisciple de Frédéric Gendre, Roger de Boccard, Auguste d'Affry et d'autres Fribourgeois (1). Max entra dans la troisième classe ou syntaxe *(suprema grammatica)*. Il est appliqué et l'*ordo* le place cinquième, et le distingue pour l'histoire romaine. Dans la seconde classe ou humanités *(prima rhetorica)*, son zèle est signalé. L'*ordo* le place second. Il réussit presque en tout ; mais les mathématiques et le grec lui causent des soucis. En 1836, *in secunda rhetorica*, son application faiblit. Il n'est plus fort en thème. On l'accuse de perdre son temps à faire des vers. En pédagogie, tout particulièrement, la critique est aisée. Les maîtres reprochent à Max de préférer la poésie aux théorèmes et aux syllogismes et ils ne savent pas tirer parti de son esprit lent et méditatif (2). Il y a une cause, semble-t-il, une cause extrascolaire : Max est amoureux et ses pensées s'envolent loin de la classe. Une amourette, en effet, était la cause de son fléchissement. Plus tard, dans *l'Alpestre*, il se souviendra encore de l'héroïne de tant de rêves.

C'est ici le lieu de réunir quelques témoignages sur le collègue Saint-Michel et l'influence qu'il a exercée sur la jeunesse et sur Buchon en particulier.

Le programme, la méthode, le choix des manuels étaient dictés par un règlement précis et complet, qui datait du XVI^e^ siècle et qui, remanié en 1830, demeurait alors la seule *Ratio atque institutio studiorum* des Jésuites (3). A côté du cours d'études, une Académie réunissait les élèves

(1) Cf. H. Perrochon, *Le Franc-Comtois Max Buchon à Fribourg*, *Annales Fribourgeoises*, Janv.-fév., 1936.

(2) Cf. Charles Thuriet, *Notice sur Max Buchon, traducteur de Gotthelf* (dans le volume *Au village, nouvelles suisses*, trad. par Max Bruchon, Paris, Sandoz et Fischbacher, 1876).

(3) Cf. Robert Loup, *Pierre Sciobéret*, Fragnière, Fribourg 1929, p. 34.

de toutes les classes — à partir de la quatrième — qui s'étaient distingués par leurs talents, leur application et leur piété ; on s'y exerçait d'une manière particulière dans l'art de dire, d'écrire, de discuter sur un thème donné, d'analyser des pièces oratoires ou littéraires, de commenter les auteurs... Les séances avaient lieu chaque semaine ; les « académiciens » y lisaient leurs meilleures productions, s'avertissaient mutuellement de leurs fautes et, par ce commerce d'idées et de sage critique, développaient et perfectionnaient les dispositions qu'ils avaient reçues de la nature (1).

L'enseignement du collège tendait à maintenir une tradition humaniste. Manuels d'enseignement et livres de lecture, opinions littéraires, tout portait cette empreinte. Max s'émancipera des enseignements de ses maîtres, de leur méthode rigoureuse de latinité. Il écrira, en 1841, à l'un de ses condisciples : « Pourquoi, dans tous les collèges de France comme de Fribourg, fausse-t-on si atrocement le goût de la jeunesse ? » « Quand je pense que je suis venu à l'âge de vingt ans, sans soupçonner qu'il existait autre chose que les insipides modèles que l'on nous donnait pour des phénix (je ne parle ici ni de Corneille, ni de Racine, ni de Molière, ni de La Fontaine) ; quand je pense au bonheur inconnu et extatique que j'aurais éprouvé à la lecture de tel ou tel morceau dicté par le cœur et écrit avec des larmes vraies, je me mords parfois les poings. » Il se demande de nouveau : « Pourquoi tous les professeurs de belles-lettres se traînent-ils si dégoûtamment à la remorque de tous les imbéciles qui les ont précédés ?... Ah ! vois-tu, c'est que j'ai tant de rancunes dans l'âme contre

(1) *Ibid.*, p. 34.

tous ces pédants d'école, que j'entre en fureur toutes les fois qu'on me ramène sur ce chapitre (1). » Mais il écrira au même ami en 1841, en se rappelant ce temps qu'il avait passé au collège : « Les trois années que j'ai passées en Suisse seraient à coup sûr les plus belles de ma vie, si alors j'avais eu l'intelligence de toutes les beautés, de toutes les merveilles qui m'entouraient (2) » ; et deux ans plus tard : « J'ai déjà tant souffert depuis que j'ai quitté Fribourg, que tout ce qui m'y reporte est pour moi un vrai bonheur... J'avais tant de douce et souriante poésie dans l'âme ; il bourdonnait de si admirables mots à mes oreilles. J'aspirais la vie avec tant de confiance ; je prêtais aux autres tant de bonté, tant d'amour, parce que j'en avais tant à donner moi-même (3). »

A l'époque où Max Buchon était à Fribourg, le collège, comptait plus de 700 élèves. La plupart des élèves venaient de l'ouest et du midi de la France. Le collège était surtout accueillant, d'ailleurs, à l'aristocratie. Il semble que les maîtres, flattés d'avoir des élèves aussi brillants, négligeaient un peu les autres dont la condition était en général plus modeste (4). Le *Livre d'Or* mentionne avec complaisance les titres nobiliaires des élèves. Buchon, fils « de petits paysans » n'y figure pas. Ses camarades ne sont pas non plus les aristocrates. Il se lie avec ses égaux ; c'est de cette époque que date son amitié avec Alexandre Daguet (5).

(1) Cf. Henri Perrochon : *Le Franc-Comtois Max Buchon à Fribourg ; op. cit.*, lettre datée du 11 octobre 1841.

(2) *Ibid.*, lettre datée du 28 juin 1841.

(3) *Ibid.*, lettre datée du 7 mai 1843.

(4) Cf. Philippe Gariel, *Eulalie de Sénancour et ses amis Fribourgeois. Revue de littérature comparée*, juillet-septembre 1933, p. 412.

(5) A. Daguet est né le 12 mars 1816, d'une famille patricienne, mais réduite à la plus grande pauvreté. Daguet s'est d'ailleurs toujours consi-

Pendant ces années, l'enseignement des Pères provoqua une polémique entre d'anciens élèves restés fidèles à la cause de leurs maîtres, et de jeunes libéraux (1). Le collège subit les assauts du libéralisme et on accusait les Jésuites, « ces étrangers », de ne point apprendre à la jeunesse à aimer la patrie. Les accusations et les griefs qu'on faisait aux Jésuites dans une série de publication et d'articles de journaux, n'échappèrent pas à Daguet et à Buchon. En outre, Max conserva des critiques et des exigences de ses maîtres un souvenir sans douceur. De plus, une nouvelle génération montait et pensait par elle-même. Penser par soi-même, n'est bien souvent, pour des jeunes gens, que prendre le contre-pied de l'enseignement reçu. Déjà il rêve l'anéantissement de leur politique : l'absolutisme, et de leur théorie littéraire. Même trente ans plus tard, à l'époque où d'habitude on ne se souvient plus des « injustices » des professeurs et où les années d'école se parent de couleurs charmantes, il en voulait encore à ses maîtres d'autrefois. Plus sévère que Voltaire qui resta fidèle au moins à l'enseignement littéraire des Jésuites et à leurs goûts, Buchon critiquait leur goût littéraire en termes violents.

Pour achever cette revue des influences que M. Buchon a subies, il reste encore à parler de l'éducation du sens reli-

déré comme appartenant au peuple plus qu'au patriciat. Il fit, comme M. Buchon, ses études au collège Saint-Michel, suivit quelques cours de droit à l'école de droit qui faisait partie du collège. Il fut professeur à Fribourg à l'école moyenne, de 1837 à 1843, puis à Porrentruy jusqu'en 1848. A cette date il devient directeur de l'école cantonale, qui n'était autre chose que l'ancien collège. (Cf. P. Gariel, *op. cit.*, notamment p. 410).

(1) Cf. Ph. Gariel, *op. cit.*, p. 412, et Robert Loup, *op. cit.*, p. 32 et 36 ; de même cf. G. Castella, *Histoire du Canton de Fribourg*, Fribourg 1922, pp. 276-280, 492-498.

gieux. Les exercices de piété et les pratiques de dévotion, qu'on rendait plus ou moins obligatoires, étaient ordonnés, peut-être même avec exagération. En multipliant outre mesure ces pratiques, « on créait une atmosphère de religiosité plutôt superficielle ; et, tandis que quelques élèves en gardaient la routine et y ajoutaient une tendance au fanatisme et à l'intolérance, d'autres, plus indépendants de caractère, plus intelligents peut-être, cherchant à échapper à cette contrainte morale, étaient portés à s'affranchir non seulement des pratiques excessives, mais encore de devoirs et de dogmes essentiels (1). » C'est peut-être une des premières causes qui portera plus tard M. Buchon à reprocher aux Jésuites leur austérité morale et leur pessimisme théologique.

Résumons-nous. Fribourg a exercé sur Max Bruchon une grande influence. Son site de ville « la plus pittoresque de Suisse » a pu éveiller déjà sa vocation de poète. Et le zèle de notre étudiant n'avait-il pas été tenu en haleine à Saint-Michel ? Ne devait-il pas, plus qu'il ne le croyait, à l'éducation, aux humanités et à ses maîtres qui les lui avaient enseignées ? Certes, c'est à Ornans qu'il avait reçu un premier reflet d'humanisme. On nous dit d'ailleurs qu'il disputait à Armand Barthet la première place pour ce qu'on appelait alors de ce beau nom : les humanités (2). » Mais c'est surtout à Fribourg qu'il a acquis son humanisme et sa culture. Les vers de ses débuts le font présumer. Il doit au collège une solide connaissance des classiques anciens. Max ira à l'école d'Horace. Dans ses *Essais poé-*

(1) A. Schorderet, *Alex. Daguet et son temps*, dans les *Annales Fribourgeoises*, Fribourg, 1921, p. 9.

(2) Ch. Baille, ouvr. cité p. 3.

tiques (1), il l'imite ou lui emprunte des épigraphes. Sous le titre de *Différence* il trousse un morceau imité d'Horace. Il lui emprunte des épigraphes, — pour *La Vierge du Vieux chêne :*

...bellaque matribus
Detestata.....,

Pour *Le Nouvel An :*

...Fugaces
Labuntur anni.....

Dans la même pièce il se sert de mythologie et de symboles anciens. Le recueil de *Juvenilia* fait aussi présumer qu'il a reçu quelques reflets des lettres italiennes : pour *Le Nouvel An*, il emprunte un épigraphe à la *Jérusalem délivrée :*

Amiamo or quando
Esser si puote riamato amando ;

Pour *La Tempête*, un épigraphe de Luigi Alemanni :

O beato colui che in pace vive
Dei lieti campi suoi proprio cultore ;

Il traduisait même *La Partenza*, *Le départ*, du célèbre poète italien Métastase.

Ses premières lectures, nous pouvons les imaginer d'après ses premiers vers : Adolphe Michel, M^me^ Tastu, Saintine,

(1) *Essais poétiques* par M. B..., Besançon 1839, imp. et lith. de la sainte Agathe. Les essais sont illustrés de quatre lithographies de son ami G. C.... Ce recueil devenu fort rare (on ne connaît que deux exemplaires du volume de 1839 ; l'un est à la Bibliothèque de Besançon, l'autre appartient à la famille Dufay) est surtout curieux parce qu'il contient les premières tentatives artistiques de deux jeunes gens, Courbet et Buchon, dont le premier a acquis depuis une célébrité incontestable et universelle.

Millevoye, Bernardin de Saint-Pierre, Victor Hugo pêle-mêle. Son ami Charles Toubin nous dit d'ailleurs qu'il employait tout son argent de poche « à l'achat des livres de l'école romantique (1) ». A cette école il chante son amour, ses douleurs et ses souffrances, « le secret qui le fait mourir ». Songeant à sa mère morte, une émotion intense lui inspire des vers que voici :

« Mourir !... Et maintenant sur la verte colline,
Loin des regards, s'élève une humble croix,
Près de laquelle, hélas ! ma jeunesse orpheline
Alla gémir et rêver bien des fois...

De même la pièce où le poète figure le renouvellement de l'année, est inspirée par une mélancolie sentie :

« Un an finit... un autre prend sa place :
Ainsi le flot du rapide torrent
Fuit, blanc d'écume, et sans laisser de traces,
Devant le flot qui les pousse en grondant... »

On ne trouve pas dans ce recueil de grandes envolées lyriques, mais il donne quand même une grande place à l'inspiration. C'est aussi auprès d'un ami des romantiques, son compatriote Charles Magnin (2), qu'il cherche protection pour ses débuts. Dans les *Essais*, Buchon lui dédie la pièce *La Fille du Lac*. Dans l'épilogue, c'est à lui, paraît-il, qu'il pense :

(1) Charles Toubin, *Ce que j'ai vu, Les Gaudes*, 16 janvier 1893.

(2) Charles Magnin est Salinois. Il naquit à Paris le 4 novembre 1793, mais son père était natif de Salins. Ch. Magnin considéra toujours Salins comme lieu de son origine. Comme conservateur de la Bibliothèque impériale et comme homme de lettres, il a joué un grand rôle. Il a été un des rédacteurs les plus estimés du *Globe* et de la *Revue des Deux Mondes*. Il laissa deux volumes de *Causeries* et *Méditations littéraires*, l'histoire des *Origines du Théâtre*, l'histoire des *Marionnettes*, etc. (Cf. l'article de M. Buchon, dans la *Revue littéraire de la Franche-Comté*, 1er février 1864, article qui d'ailleurs s'inspire de très près de celui de Sainte-Beuve, *Revue des Deux Mondes*, 1863, recueilli au tome V des *Nouveaux Lundis*).

« Il est pénible alors, le chemin de la vie,

. . . . . .

Et pourtant d'un ami, si le tendre sourire
Venait encourager les efforts impuissants,
Pour lui peut-être un jour j'essaierais de décrire
Ces beaux lieux où j'ai vu couler mes premiers ans,
Salins... »

Après la mort de Charles Magnin, M. Buchon lui consacre dans la *Revue littéraire de la Franche-Comté* en 1864 une grande notice biographique (1).

C'est auprès d'un autre compatriote encore que le jeune poète cherche protection. Revenu de Fribourg avec un mince bagage d'allemand et quelques connaissances de l'italien, il s'adresse à son compatriote Auguste Demesmay. Ce dernier avait appris l'anglais, l'allemand, l'italien et l'espagnol et réunissait dans sa bibliothèque les chefs-d'œuvre de ces langues. « S'inspirant à la fois du génie étranger, des modèles antiques, des maîtres français et des innovations de la jeune école romantique (2) », il se donnait à la poésie et aux traditions populaires. Il composa deux recueils de vers, *Les Essais d'un jeune Montagnard* et les *Solitudes*, dont M. Buchon, pour *La Fille du Lac*, a emprunté un vers comme épigraphe.

Dans les vers juvéniles, déjà son humeur batailleuse s'éveille. Il part en guerre contre un poète de sa ville qui glorifie les beautés salinoises « sur un ton qu'à Paris l'on parle à des grisettes » et qui croit « pour quelques méchants vers, dans toute une ville, obtenir sans obstacle un illustre renom ». Il donne à ce méchant poète le bon conseil de « renoncer dès ce jour, à mettre en magasin les Grâces et

(1) 1er février, 1864, t. I, p. 105.
(2) Cf. le discours de réception à l'Académie de Besançon de M. Alex. de Saint-Juan, 28 janvier 1855, *Académie de Besançon*, 1855.

l'Amour », et « à nous prouver à tous que nos dames sont belles en termes de ruelles ». Il le prie de « nous faire grâce au moins de ses sottes chansons ».

Chrétien encore ? Il paraît qu'il a conservé jusqu'à présent la foi religieuse de son enfance. Plusieurs vers le prouvent. Dans *La Vierge du Vieux Chêne*, parlant de Henriette, c'est la sainte Vierge Marie qui est « la seule espérance », c'est elle que le pauvre « implore », et c'est chez elle qu'on peut trouver « la paix et le bonheur ». Ou bien dans la pièce intitulée *La Fête de Dieu*, il nous invite à rendre hommage à Dieu, à lui « promettre d'être à jamais fidèles à sa loi », « à le reconnaître pour notre Père et notre Roi ». Il promet même « des hymnes à Marie ». Mais il y renonce : « Il me faudrait le cœur que j'avais autrefois. » Le « contact du monde » lui fait « oublier les bienfaits » de Marie. « Sans » même « pouvoir rien comprendre à cette métamosphose, de ses troubles secrets il cherche en vain la cause ». Mais « malgré lui », il se « rappelle à » Marie. Déjà quelques traits d'un Voltarien narquois percent dans ces vers juvéniles. Dans *La Vierge du Vieux Chêne*, Henriette allait prier « au sein de sa misère » simplement pour « s'abuser un instant d'une douce chimère »; elle « venait prier la bonne Vierge » pour « tromper ses ennuis... illusion touchante !... »

Déjà ses *Essais poétiques* montrent une certaine tendance au réalisme et même une réaction contre le romantisme. Surtout par la sincérité de son art maladroit il incline au réalisme :

> « Je n'ai point, il est vrai, de ciel gris à décrire,
> Ni de pensers moelleux, ni de rêves dorés,
> Ni de muse surtout pour inspirer ma lyre,
> De muse au bleu regard..... »,

dit-il, dans la préface de ses *Essais*.

« Je n'ai qu'un pauvre cœur, un cœur sincère et
[tendre..... »

En effet, on ne trouve pas de grandes envolées lyriques dans ses premiers vers. On ne trouve pas non plus des confidences passionnées, des affections exagérées, de beaux sentiments, cet étalage du moi dont sont coutumiers les romantiques de l'époque. On voit même dans quelques vers une timide réaction contre l'individualisme, contre ce qu'il appellera plus tard, en 1856, les épilepsies de 1830. Les outrances, les frénésies du romantisme lui répugnaient. Il invite des voyageurs partant pour l'Angleterre à emporter au pays du spleen la gaieté du « beau pays de France ». Il se rit de « ces fiers Anglais » et trouve que « leur vaine opulence » et leurs « fumeuses lois » ont « moins d'attraits que » son « nectar arboisien ». Lui-même se promet de chanter bientôt ce « beau pays de France », « ces beaux lieux où il a vu couler ses premiers ans ». Il se promet de chanter son beau Jura et ses légendes. C'est dans le terroir qu'il reconnaît son vrai domaine.

A cette époque, Max Buchon se lie plus encore avec Courbet. D'une amitié juvénile sort une amitié d'homme. Il lui demande des dessins pour son premier livre. Quoique encore timide, Courbet illustre de quatre dessins les premiers *Essais* de son ami. Max Buchon, de son côté, lui dédie la pièce *La Tempête* (1). Mais dans leur œuvre commune,

(1) Plus tard, Buchon se rappellera souvent les souvenirs familiers chez les Courbet et il parlera de son ami dans *Le Gilet blanc*. Aussi il sera tout heureux de découvrir dans le testament d'un de ses ancêtres qu'il est apparenté à son ami. La « découverte » fut faite par M. Buchon lui-même, si nous nous rapportons à la curieuse lettre suivante adressée à :

Mesdames et Monsieur Courbet-Bégin, propriétaire à Flagey, canton d'Amancey, près d'Ornans, où il se rendait pour la moisson.

Salins, le 23 juillet 1867.

« Mon cher M. Courbet,

« Je viens de découvrir dans le testament d'un des mes ancêtres, Fran-

ni l'un ni l'autre n'a encore trouvé sa voie. « Si Buchon est encore inexpert à gerber pour son pays, comme il fera plus tard, un bouquet de blanche poésie, Courbet ne sait pas encore dessiner. Il n'a pas encore souci des paysans d'Ornans (1). » En effet, ses dessins dans lesquels il nous présente de bons nègres « ranimant de leurs sympathies frictionnantes un Européen naufragé », ou montre « un beau jeune homme arpentant, fiévreux, les rives d'un lac lamartinien », ou trace « l'allure tranquille d'un petit couple d'amoureux qui regarde trembler, sur le rebord de la fenêtre ouverte, un petit rosier en pot », ou encore nous fait voir un jeune homme « fort bien mis, son bagage sur le dos », arrosant « son mouchoir de ses larmes devant l'image d'une Vierge grillagée au cœur d'un chêne (2) », ne laissent point prévoir le vigoureux peintre de l'*Enterrement*. Mais tout d'abord, il faut qu'il se forme, qu'il conquière la maîtrise. Et c'est Buchon, allant encore de gauche à droite, qui donne le signal du départ sur la voie de l'art. Dans *La Tempête*, Buchon a choisi une épigraphe pour son ami, qui devient l'épigraphe de leur vie :

O beato colui... ;
Dei lieti campo suoi *proprio* (3) cultore.

çois Buchon, de Dournon, qu'il était domicilié à Flagey en 1702, et qu'il avait pour femme *la Catherine Courbet* du dit lieu.

« Dans ce testament, on lit ceci : J'élis la sépulture de mon corps dans l'église paroissiale de Chantrans, aux lieu et place où sont ensevelis et inhumés les prédécesseurs de la Catherine Courbet ma femme, etc...

« Ou je ne m'y connais pas, ou nous voilà *cousins* gros comme le bras. Je prie donc mes chères cousines Zélie et Juliette de vouloir bien me donner des nouvelles du cousin Gustave. Quand je passerai à Flagey, nous tâcherons de retrouver d'autres souvenirs de la tante Catherine... »

(1) G. Kahn, *Les Amis de lettres de Gustave Courbet, Max Buchon*, extrait du *Figaro*, reproduit dans le *Salinois*, janvier-février 1928

(2) *Ibid.*

(3) C'est nous qui soulignons, *proprio, propre*; Cf. *Essais poétiques*, ouvr. cité, la pièce *La Tempête*, dédiée à Courbet.

Heureux celui qui (est)
Le *propre* cultivateur de ses beaux champs.

Buchon conseille déjà à son ami l'indépendance, la volonté d'être soi-même. C'est déjà la nature, le terroir qui leur a donné le sentiment de l'indépendance. Mais c'est Buchon qui fait la « découverte », si on peut ainsi dire. De lui même il retourne au terroir et y cherche sa voie.

Résumons-nous. Élève de l'école latine, apprenti de province, romantique pondéré et d'une entière bonne foi, imitateur ému et original des grands lyriques (1), tel nous apparaît Max Buchon dans ses *Essais poétiques*. Il se montre pour la première fois assez timidement et de profil avec des morceaux poétiques qui sentent l'appris et la rhétorique, dit Champfleury dans une notice sur Max Buchon en 1877. Un Franc-Comtois, Mandrillon, disait que le petit volume de 1839 donne « l'impression de l'enfance de l'art et de l'art de l'enfance ». Mais s'il y a dans le recueil des vers qui « sentent l'appris et la rhétorique », on y trouve aussi de beaux vers et surtout des vers sincères. Quoiqu'ils soient naïfs, ils sont au moins corrects, bien rimés et se laissent entendre agréablement. Romantique ? Oui, mais son bon sens de Franc-Comtois a su le garder des exagérations à la mode. Imitateur, mais pas de n'importe quel poète, imitateur d'un Horace, poète de l'idylle champêtre, d'un Gessner dans ses vers rustiques et naïfs. Il est vrai, Buchon n'a pas encore trouvé sa voie. Il va en 1839 encore de droite et de gauche, butine même dans l'exotisme. Il y a même des romances dans son recueil, mais elles

(1) Louis Gascon, préface au *Gouffre-Gourmand* de Max Buchon, Besançon, Jacques et Demontrond, 1914, p. xvi.

sont « relevées par des traits originaux d'observation directe et de notation sûre », dit Louis Gascon dans la préface du *Gouffre-Gourmand*, en 1914. Son romantisme est déjà une manière de réalisme. Dès ses débuts juvéniles il s'oppose déjà au romantisme individualiste et pittoresque et, malgré ce romantisme qui était fort à la mode alors, il montre déjà des traits originaux et indépendants.

CHAPITRE II

Les débuts de Max Buchon

Le Salinois ne termina pas ses études à Fribourg. Il rentra dans sa ville natale sans être bachelier, en été 1837. Son père était déçu. Il avait trop pris au sérieux les succès scolaires de son fils. Il se montre sévère pour Maximin, lui mesure tout et n'est prodigue envers lui que de rigoureuses remontrances.

En effet, Max refuse de suivre les conseils paternels et de choisir une des carrières proposées par son père. Max serait avocat ou médecin, il gagnerait beaucoup d'argent et deviendrait célèbre. « Ces carrières sont encombrées », répondit Max (4 octobre 1841). Il rêvait aussi de gloire, mais de gloire littéraire. En attendant il vit des petites rentes que lui avait laissées sa mère. Il voyage, il fait des vers. Il pense même à faire du journalisme.

Mais la gloire fut moins empressée qu'il ne le souhaitait, et l'illusion de ses débuts d'après laquelle « tout le monde allait lui parler de son livre (1) », semblait se dissiper. En effet, l'apprentissage des lettres sera difficile et c'est toute une « suite continuelle de tiraillements » qui s'égrène au long de ses lettres à Charles Magnin : « J'ai 23 ans », écrit-il en 1841, « fort peu de chose dans la tête et fort peu d'énergie dans le caractère, j'ai toujours été, depuis l'en-

(1) Ch. Thuriet : *Notice sur M. Buchon, traducteur de Gotthelf, op. cit.*, p. 5.

fance, triste, rêveur, sans guide et sans conseils. J'ai bien souffert des circonstances et c'est ce qui m'a appris à me défier des autres et de moi-même. Pensez-vous donc, Monsieur, que je puisse sérieusement aller à Paris pour y travailler littérature et, dans le cas d'affirmative, à quelles règles devrais-je subordonner ce travail ? Cela m'effraie souvent quand j'y pense, il me semble que ce serait brûler mes vaisseaux. Cependant, mon arrière-pensée ne serait toujours, comme j'ai eu déjà l'honneur de vous le dire, que l'exploitation du journalisme en province. Il me semble que je travaillerai alors par goût, si tant est que j'aie encore du goût pour quelque chose, et que je ne pourrai devenir apte qu'à quelque chose comme cela, par le travail, si je ne suis pas frappé d'incapacité complète. »

1843, 22 décembre : « J'ai bien souffert... j'aurai encore bien à souffrir. Conservez-moi encore votre bonne estime et cela me vaudra bien des compensations... » 1844, 3 novembre : « Ma vie n'est plus qu'une suite continue de tiraillements sans nom... pardonnez-moi toujours mes rugosités en considération de ma détresse. »

En outre, le sort de sa sœur l'inquiète aussi : « Elle est si complètement seule et si complètement abandonnée que je ne pourrai plus sortir de Salins avant qu'elle ne soit établie, ou appuyée sur quelqu'un qui veuille bien s'intéresser à elle », écrit-il le 3 février 1845.

Les circonstances font les hommes, dit l'un des plus anciens proverbes français ; et en effet, dans ces luttes ou ces résistances, son caractère d'artiste indépendant s'affirme. De plus, Charles Magnin le conseille, l'encourage : « L'homme, lui écrit-il, le 30 septembre 1842, est fait pour le travail, pour une tâche ; sans cela il n'y a que vice ou malheur. Tout ce qui sera pour vous une occupation

fixe, un labeur quotidien, une chaîne, pour trancher le mot, me paraît bon et désirable. » Sans cela, « les esprits d'élite comme le vôtre, tombent dans la rêverie, dans le vague, dans un découragement qui mène au spleen. Le journalisme qui est une noble occupation de l'esprit, est heureusement aussi, par ses exigences, une chaîne comme je l'entends ; ainsi aimerais-je à vous voir prendre le parti... »

Il ne lui cache pas les difficultés immenses, mais si « vous sentez la force, mon jeune ami », lui écrit-il dans la même lettre, « prenez la plume, le succès est certain ».

Déjà il écrit dans le journal *Le Salinois* et il est même tenté de prendre à sa charge l'entreprise de ce journal (1), mais Max se trouva « dans les plus mauvais termes avec la caisse paternelle au point même d'être forcé de recourir pendant quelques semaines à l'hospitalité du propriétaire de ce journal (2) ». La vie est devenue intolérable dans la maison de la rue d'Orgement. Sur l'appel de son ami Gustave Courbet, Max quitte Salins pour gagner Paris. Mais tout ce qu'il y voit l'effraie ; « déjà la première vue de la grande ville ne valut à notre campagnard que l'oppression courroucée d'un homme qui se trouvait inopinément capturé dans un cachot (3) ».

De nature timide, il ne voulut point se mêler au mouvement parisien et il ne songeait qu'à ses montagnes du Jura (4). Et cependant les milieux où il y vit ne restent pas sans influence sur lui. C'est l'époque où, par suite du déve-

(1) Cf. Lettre de Ch. Magnin à M. Buchon, 30 septembre 1842 (Bibliothèque de Salins).

(2) Ch. Toubin, article cité.

(3) M. Buchon, *Le Val d'Héry*, Salins, Cornu 1848, p. 33. M. Buchon parle dans ce passage d'Adolphe qui est allé à Paris pour faire ses études, mais en réalité, semble-t-il, il parle de lui-même.

(4) Léon Germain, *op. cit.*, p. 6.

loppement du machinisme, la grande industrie commence à prendre son essor. Ainsi commence à s'opérer la concentration industrielle et capitaliste. Proudhon pourra bientôt écrire dans ses *Contradictions économiques* : « L'envahissement du monopole dans le commerce et l'industrie est trop connu pour que j'en rassemble les témoignages. » L'industrie rurale et domestique est déjà en régression marquée. Les crises se succèdent et la répercussion de cet état de choses est surtout sensible sur la classe ouvrière en ville. Les journées de 15, 16 et même 17 heures n'étaient pas rares, et pour des salaires qui souvent atteignaient à peine un franc par jour (1).

D'autre part, l'extension du machinisme entraînait le chômage. Proudhon note en décembre 1839 qu'il y a à Paris « trente mille tailleurs qui ne font rien ; autant à proportion des autres états : on porte à cent cinquante mille le nombre des ouvriers sans ouvrage ». Pour diminuer les prix de la main-d'œuvre, les entrepreneurs, talonnés par la concurrence, ont déjà recours, et largement, au travail des femmes et même des enfants. L'état intellectuel et moral de la classe ouvrière se ressentait inévitablement des conditions matérielles qui lui étaient faites. La misère vouait les jeunes ouvrières à la dégradation morale, et les hommes découragés, écrasés sous le poids de leur détresse, perdaient le sentiment de leur dignité.

C'est sûrement à cet état de chose que pense Max Buchon quand il se demande :

> « Notre temps vaut-il mieux que l'ancien ne valait ?
> Coule-t-il moins de pleurs qu'alors il n'en coulait ?
> Et la faim qui grelotte

(1) Cf. A. Cuvillier : *Proudhon*, Éditions Sociales, Paris 1937, p. 9.

Impose-t-elle au pauvre un joug moins inhumain
Que celui sous lequel le Grec ou le Romain
Torturait son ilote ? » (1)

De même, il trouve que le sort de la femme n'a pas changé, qui était « tant de siècles machine de servage et de lubricité (2) ».

A cette effervescence sociale s'ajoutait naturellement une effervescence politique, intellectuelle et idéologique. En effet, on voit proposer toutes sortes de solutions. La conscience de classe commence à s'éveiller. Et cet éveil se marque surtout par la naissance du journalisme ouvrier. Organisateurs du travail, communistes humanitaires, saint-simoniens, fouriéristes, prêchent la suppression de la misère, demandent le renversement d'une société qu'ils déclarent impuissante et corruptrice, et la création d'une société nouvelle fondée sur le principe d'une nouvelle répartition. Des idées et doctrines d'un socialisme utopique se répandent rapidement dans le public. Celles de Charles Fourier surtout obtiennent un grand succès. Il rêvait de faire disparaître le double fléau du parasitisme commercial et de l'incohérence industrielle, en instituant des phalanstères, où toutes les vocations seraient respectées et tous les goûts satisfaits. Dans son système nous

(1) M. Buchon, *Poésies*, Javel, Arbois, 1843.

(2) *Ibid.* Cf. aussi le passage dans *Val d'Héry* de Max Buchon (*op. cit.*, p. 34), où Adolphe, arrivé à Paris, se rendait compte de la misère dont la cause était « ces gacheurs de lois » et qui ne se souciaient pas de « ces pauvres petites filles sans protection et sans conseils. »

De même, les vers de V. Hugo qui évoquent la pitié pour ces enfants obligés à travailler précocement :

« Ils s'en vont travailler quinze heures sous des meules
Innocents dans un bagne, anges dans un enfer...
Travail mauvais qui prend l'âge tendre en sa serre,
Qui produit la richesse en créant la misère ».

(*Les Contemplations*, III, II (Melancholia), pp. 135, 136.)
(Édit. Michel Lévy, Paris 1856).

voyons ce rêve comme une chose concrète et minutieusement réalisée dans ses plus petits détails. Il est le premier en date des socialistes, et particulièrement des collectivistes, et, avec ses idées d'un romantisme révolutionnaire, l'élève et l'héritier de Jean-Jacques Rousseau (1).

Fourier légua son héritage intellectuel et la direction de son école à Victor Considérant (2), concitoyen de Max Buchon. Ce qui caractérise surtout Victor Considérant, c'est son amour de la liberté. C'est la liberté qui est le « principe actif » de « l'harmonie sociale », ou « la liberté dans l'homme est la santé de l'âme », comme dit Voltaire (3).

(1) Il y a dans Fourier une critique de la civilisation, et puis une reconstitution de la civilisation, l'Humanité étant abolie. E. Faguet (*Politiques et Moralistes du XIX*e *siècle*, Société Française d'imprimerie, tome II, p. 43, Paris 1903) dit : « Si Fourier avait commencé par sa critique et continué par sa réédification, il aurait suivi exactement la marche de Rousseau du *Discours sur les Arts* au *Contrat social.* »

(2) Victor Considérant (1808-1893) est Salinois et le principal interprète de la doctrine fouriériste. Il dirigea les journaux *le Phalanstère* et *la Phalange* (1836-1840) ; à partir de 1840, il s'efforce de mettre l'école à même de jouer son rôle jusque dans la politique. Dans la *Démocratie pacifique*, il préconise une politique qui, organisant la paix à l'extérieur, travaille à la solution de la question sociale, non pour la suppression de la propriété, mais par l'association du travail, du capital et du talent. (Cf. H. Bourgin, *Victor Considérant, sa vie et son œuvre*, Lyon, Imprimeries réunies, 1909).

(3) Combien Victor Considérant aimait cette liberté et combien il représente des idées chères à toute la nation, surtout de nos jours (il y a juste 100 ans) c'est ce que prouve son livre intitulé : *De la Politique générale et du rôle de la France en Europe* (publié en 1840). Il y démontre (p. 10) que « la France doit prendre pour But d'activité l'établissement de l'unité des nations, non dans une simple vue d'ambition, mais dans une haute vue de Bien général et d'Humanité, et qu'elle doit marcher à la réalisation de ce But, non pas en subjuguant les nations, mais en organisant leur Association... L'esprit de Domination et de Conquête n'est plus l'esprit de la France. La France veut la Liberté, le Développement et la Fraternité des peuples, elle ne veut pas leur Oppression ; ceux-même de ses enfants qui se sont rangés sous le drapeau de la guerre, ne veulent la guerre que parce qu'ils croient que c'est avec son épée que la France doit défendre sa Liberté et fonder la Fédération des Nations. » (C'est Considérant qui met des majuscules).

Ces spectacles de la vie, ces milieux de piété sociale et de fouriérisme ont contribué à former Buchon. Ce jeune homme qui n'avait jamais goûté les pures joies de la famille, s'était épris de ces idées nouvelles. Aimant la liberté qu'il a goûtée à peine jusqu'à présent, doué « d'un esprit net et d'un grand bon sens, poussé même jusqu'au positivisme..., Buchon réunissait mieux que personne les dispositions requises pour se rallier au phalanstère (1) », et les idées de son compatriote et de son concitoyen trouvèrent le chemin de son esprit et de son cœur. Il se lie d'amitié avec V. Considérant (2) et devient phalantérien et momentanément tout au moins phalanstérien convaincu. Ce fut à cette époque qu'il écrivit les vers :

« Et toi qui disséquas nos maux pour les guérir,
. . . . . .
Toi qu'un jour l'avenir fera grand et sacré,
Toi qu'on ne comprend bien qu'après avoir pleuré,
Fourier, je te salue (3) ! »

Plus qu'à la partie économique du système fouriériste, il s'attachait au principe de l'attraction passionnelle : l'amour-dieu au-dessus des lois et des nécessités de la vie (4). A ces idées Max voulait même gagner son ami fribourgeois, Alexandre Daguet. Il lui exposait sa nouvelle foi en vers et en prose. Il lui parlait de l'amour, « mot sacré par lequel l'homme se divinise...,bien suprême, couronne d'or... ; l'amour remplace tout et rien ne le remplace (5). » « Oui,

(1) Charles Toubin, *Les Gaudes, Ce que j'ai vu*, 16 janvier 1893.

(2) Buchon lui a dédié en 1848, « en souvenir de sa ville natale et en témoignage d'attachement personnel », son premier roman *Le Val d'Héry*.

(3) *Poésies*, Javel, Arbois, 1843.

(4) Cf. H. Perrochon, *op. cit.*, p. 19. De même Cf. *Poésies franc-comtoises*, *op. cit.*, la pièce *Jeunesse*.

(5) Dans ses *Poésies*, où Buchon apporte à Charles Magnin « son bouquet d'amoureuse et blanche poésie », on trouve un grand nombre de

mon cher Daguet, je n'ai qu'une ambition dans ma vie. C'est en arriver à pouvoir être utile à la cause de Fourier. Aussitôt que je serai libre, j'irai me joindre gratis aux travailleurs de la *Démocratie pacifique* et leur servir soit de manœuvre, soit de collaborateur. Tout me sera bon et j'aurai juste assez de fortune pour ne leur demander aucun salaire (20 janvier 1845) (1). »

C'est aussi à cette date que Max Buchon entre en rapport avec la pensée de Proudhon et par la suite avec Proudhon lui-même, avec ce Proudhon dont il disait plus tard : « Si nous avons le malheur de perdre Proudhon, nous sommes perdus (2). » On nous dit en effet que « Proudhon s'entendait assez bien avec un ami de Courbet, ami de collège, ami d'adolescence (3) ». « Proudhon avait les yeux fixés sur l'avenir. Il inventoriait d'avance la cité d'avenir, la cité de joie, de piété, de vérité et de justice sociale (4). » Quoiqu'il « ne reconduisît pas les poètes et les artistes à la porte de sa République, avec des guirlandes de roses (5) », Buchon s'enthousiasma pour lui. Ce n'étaient peut-être pas tant ses doctrines qui l'attirèrent tout d'abord, que son cœur noble et son esprit sincère. Tel fut bien le caractère des relations qui unirent dès cette époque Buchon à Proudhon et Proudhon à Buchon (6).

Rentré à Salins, Buchon, secondé par Considérant, com-

vers d'inspiration religieuse, mais d'un caractère encore beaucoup moins nettement catholique que dans ses *Essais poétiques*.

(1) H. Perrochon, *op. cit.*

(2) Cf. La lettre de Courbet à Chaudey sur la mort de Proudhon, datée d'Ornans, le 24 janvier 1865. La lettre est publiée par E. Droz dans : *Société d'Émulation du Doubs*, 1910, p. 255.

(3) G. Kahn, *Les amis de lettres de Gustave Courbet, Max Buchon.* Extrait du *Figaro*, reproduit dans le *Salinois*, 21 janvier 1928.

(4) G. Kahn, *op. cit.*, 21 janvier 1928.

(5) *Ibid.*

(6) Cf. La lettre déjà citée de Courbet à Chaudey.

mence par exposer les théories nouvelles dans la *Démocratie pacifique* de Considérant et dans les journaux libéraux du Jura. De nouveaux et courts séjours à Paris où il fut mêlé de nouveau aux troupes socialistes, l'ont affermi dans sa nouvelle foi et, enthousiaste et rempli d'une conviction ardente, il n'hésite pas à prêcher d'exemple lui-même. Il « convoque à des réunions en pleine campagne, au lieudit les Engoulirons, entre Salins et Arbois, tous les aspirants républicains-socialistes d'alentour. Il lit et commente des pages de Proudhon ou de Fourier ». Son caractère droit et sa bonté d'âme attiraient à lui d'ailleurs « tout le menu peuple qui peinait sur la glèbe ». Sa parole âpre convenait à l'auditoire. On se séparait en clamant : « Avec Max Buchon, bûchons (1) !... »

En résumé, les premiers séjours de Buchon à Paris ont exercé sur lui une influence considérable. Mêlé aux troupes socialistes, tout en s'inspirant de leur romantisme révolutionnaire, Max Buchon se laissa conquérir complètement par ce romantisme social et politique. Cependant, si l'on considère combien sa vie antérieure prédisposait Max Buchon à s'enthousiasmer pour la nouvelle foi, si l'on prend en considération le caractère indépendant qu'il a déjà manifesté à maintes reprises, on comprendra que l'influence du romantisme social et politique ne peut pas être une influence définitive. Ses séjours à Paris ont exercé sur Max Buchon une tout autre influence encore. S'ennuyant dans la capitale et ne songeant qu'à ses montagnes, Buchon s'est affermi dans l'amour de son pays natal. Ramené à son mont Poupet par la force de tous les souvenirs et par le charme de cette liberté d'allures

(1) Ch. Léger : *Courbet, op. cit.*, p. 19.

et de sentiments qu'il trouvait en si grand contraste avec les habitudes parisiennes, Max Buchon commence à accorder une plus grande importance aux choses et aux gens de chez lui. Il commence à éprouver une affectueuse sympathie pour ses paysans et leurs sentiments. Il s'intéresse à leurs occupations, à leurs coutumes. Déjà il aime à collectionner leurs vieilles chansons et commence à pressentir une poésie du peuple.

De plus, son cœur est encore plein de souvenirs de son passage à Fribourg. Non pas qu'il ait envie de revoir ses anciens maîtres, mais les merveilles de la nature qui l'entouraient là-bas et qui lui ont inspiré alors « tant de douces et souriantes poésies », l'attirent de nouveau. A Paris, où il ne peut « étudier la nature qu'aux jardins publics », les horizons lui sont trop étroits et nous voyons Buchon de nouveau en Suisse, sac au dos. « J'ai traversé de nouveau votre belle Suisse d'un bout à l'autre », écrit-il à Daguet en 1841, « Genève, Berne, Lucerne, Altorf, Lugano, Milan ; il y avait de la poésie à recueillir sans doute dans une telle traversée. Car je les aime, voyez-vous, vos grandes montagnes et vos beaux lacs. » Il regrette de ne pas avoir eu plus tôt « l'intelligence de toutes les beautés, de toutes les merveilles qui l'entouraient (1) ».

Il s'indigne des « insipides, des épiciers, députés et académiciens » qui encombrent la Suisse : « Il n'est pour moi un site de vos montagnes », écrit-il dans la même lettre à Daguet, « qui n'ait été pollué de leurs regards, mais les mélodies que chantent vos lacs, vos vallées et vos cascades, il n'y ont rien compris. Ils n'y comprendront jamais rien. Leur contact a seulement vénalisé d'une hideuse

(1) Cf. H. Perrochon, *op. cit.*, lettre datée du 28 juin 1841.

façon vos campagnards, si beaux dans leurs principes, dans leur fraîcheur, dans leur naïveté native, mais il vous reste la majesté des lieux, la poésie des siècles, et celle-là est en dehors de leur atteinte ». D'une représentation de *Guillaume Tell* à laquelle il avait assisté à l'Opéra à Paris, Buchon écrit à Daguet la même année : « L'aspect fictif de vos montagnes, le bercement indéfinissable des symphonies produisirent sur ma pauvre machine une telle impression, que je me suis niaisement mis à pleurer. Oh ! ces badauds de Paris, ils ont pour eux sans doute l'aménité des formes, la mélodie du langage, la désinvolture des manières, mais eux ils n'ont pas, comme vous, une patrie... Ils n'ont vu la nature, ils ne l'ont étudiée qu'au jardin du Luxembourg, ou au coin de la rue où ils sont nés (1). »

Dans ces lettres, nous remarquons que Buchon commence à regarder mieux. De plus, son voyage lui révélait non seulement de nouvelles merveilles de la nature, mais encore une Suisse toute vivante et pittoresque : il a écouté les sons des flûtes, le tintement des clochettes des vaches sur les montagnes ; il se familiarisait avec les coutumes régionales, les fêtes et chansons populaires. Se rendant de Berne à Lucerne, Buchon est heureux d'apprendre au canton d'Obwalde quelque chose de « la grande figure de saint Nicolas de Flüe », de même qu'au canton de Schwyz quelque chose de « la légende d'Einsiedeln ». Pour mieux la connaître il s'adresse à Daguet, en le priant de lui « apprendre la légende et tant d'autres, de même que la traduction de quelques-uns des *Ranz des vaches*, si riches de belles poésies (2) ». D'autres grandes figures

(1) *Ibid.*, lettre datée du 7 décembre 1841.
(2) *Ibid.*, lettre datée du 7 décembre 1841.

le passionnent encore; Guillaume Tell en particulier ; il s'enthousiasme pour le grand héros de la liberté et il est enchanté d'apprendre par la ballade d'Uhland comment Tell est mort. L'enthousiasme pour le héros et pour la liberté lui inspire même la pensée de traduire la ballade. Sorti du collège avec quelques connaissances dans la langue allemande, Buchon se met déjà à l'œuvre...

En 1843, quand paraissent chez Javel, à Arbois, ses nouvelles *Poésies* (1), Max Buchon éprouve toutes les influences que nous avons essayé de montrer. De plus, dans sa nouvelle plaquette de vers, le caractère de ses premiers *Essais* persiste. Ils s'affirment seulement en une forme encore beaucoup plus heureuse. Nous y retrouvons les thèmes familiers, l'inspiration toute-puissante, le pessimisme désabusé et larmoyant, le Moyen Age légendaire ; les influences parisiennes telles que les nouvelles idées sociales de Fourier, et les influences suisses, telles que la description de la vallée de la Reuss (2). Mais trois éléments nouveaux montrent déjà le travail en train de s'opérer dans l'esprit du poète. C'est d'abord la traduction en vers de quelques ballades d'Uhland, choisies parmi les plus simples, et surtout la traduction, ou plutôt l'imitation de la ballade qui glorifie le héros de la grande liberté (3). C'est ensuite son programme de travail et de vie que Buchon nous dévoile pour la première fois et qu'il nous décrit dans les vers que voici :

« Les tout petits oiseaux, dans leur nid d'herbe rousse,
Chantent sans que personne au monde s'en courrouce,
Et leurs plus grands désirs se trouvent assouvis,
Quand ils savent où prendre un grain de chenevis ;

(1) Mince brochure de seize pages, imprimée in-8° sur deux colonnes.
(2) Cf. aussi *Pont du Diable* (Poésie). *Le Salinois*, 27 septembre 1840.
(3) *Mort de Tell*, *Émulation* de Fribourg, 1842.

Comme eux je chanterai, si l'on me laisse faire,
Et comme eux je saurai d'un rien me satisfaire,
Si pour ce pays âpre et fier où je suis né,
Avant de m'en aller là-haut, il m'est donné
De finir humblement, selon ma fantaisie,
Mon bouquet d'amoureuse et blanche poésie. »

C'est finalement et surtout l'amour du pays natal et, comme conséquence, la pittoresque précision de certains coins. Par là se glisse déjà le réalisme. Les souvenirs personnels du poète l'emportent sur les clichés littéraires, la sincérité triomphe de ce qu'il croit être les exigences de la mode :

« Plus ne vous souvient-il des rondes dans la grange,
Où chacun posément sur deux lignes se range,
Pendant que les grands bœufs au poil luisant et roux
S'étonnent dans l'étable et guettent par les trous (1) ? »

C'est à ces poètes déjà rustiques qu'il songeait lorsqu'il disait en 1867 (2) : « Mon programme était déjà tout tracé quand je rencontrai les poésies de Hébel. Si je m'attachai avec tant d'amour à l'œuvre de cet excellent homme, c'est que j'entrevoyais au delà de sa tâche si bien remplie, celle que je voudrais avoir mieux remplie moi-même ». Goût de la littérature allemande, prédilection pour la poésie du peuple, telles sont les causes qui portaient ensuite Max Buchon à goûter les poésies de Hebel. Une cause fortuite les lui fait connaître :

Il a rencontré à Salins un ouvrier ébéniste, le Badois Scheibel, qui riait de bon cœur en lisant les poésies de Hébel. Lui-même a beaucoup de peine à s'attaquer directement à ce « texte patois ». Mais Scheibel lui explique

(1) *La vallée de la Reuss, Poésies*, Javel, Arbois, 1843.
(2) Max Buchon, *Œuvres choisies*, t. I, 1878, Avant-propos, p. 3.

mot à mot et à mesure qu'avance cette initiation, Buchon habille en vers français le poète de Carlsruhe : « J'ai traduit, pourra-t-il annoncer à Ch. Magnin, le 3 novembre 1844, six cents vers de Hebel, un poète patois du duché de Bade, auquel tous les Allemands ne peuvent pas mordre et que je vais me faire expliquer par le père de la petite Scheibel. Je trouve tant de charme à ce travail que j'espère bien, cet hiver, traduire le volume tout entier... » Cette étude lui inspire le désir de visiter le pays décrit dans ces tableaux populaires. Ce voyage était déjà un vieux rêve auquel son père s'était toujours opposé. En 1842 il confessait à Ch. Magnin : « Mon père jouit de cinq mille francs de rentes ; j'ai une sœur et des oncles assez bien disposés à mon égard. Il me semblait qu'en désespoir de cause je pourrais, sans porter préjudice à personne, suivre tout doucement le chemin dans lequel on m'avait laissé rentrer : à tort ou à raison, peu importe, le fait n'est plus à discuter. Je vous ai parlé, à mon départ, d'un voyage en Allemagne. J'ignore si on y trouvera son compte, c'est-à-dire s'il aura lieu. Aurais-je le droit de me plaindre d'un refus ? Non, à coup sûr. On me demande avant tout et sans en avoir l'air, des résultats sonnants et bien monnayés, et l'instant où je pourrais les fournir est trop incertain pour qu'il me reste d'autre parti que la résignation... »

Pourtant, au printemps de 1843 il part à pied « avec deux chemises dans son havresac », en main le bâton ferré du touriste et en poche une bourse légère. Ainsi cheminait Buchon à travers la Forêt-Noire, dont l'écho redisait ses joyeux refrains. De là, il se dirigeait sur la Souabe et le grand-duché de Bade. Tout ce qu'il lisait dans les poésies de Hebel devient réalité : les villages, les

rivières et les bois, les fermes et les fermiers. Il est ravi, il est enchanté ! Il contera plus tard, en tête de sa traduction de Hebel, comment le paysage de la Wiese l'accueillit « comme une vieille connaissance ».

Après trois mois d'absence, le poète salinois revint dans sa ville natale, la tête et le cœur pleins de souvenirs qu'il se hâta de coordonner et de livrer à la publicité. Il faisait connaître ses essais de traducteur dans le *Salinois*. Dans une lettre du 1er août 1844, on le voit donner à Ch. Magnin le secret de sa méthode : « Je me suis remis aux poètes allemands voilà quelques jours, ainsi qu'ont pu vous le donner à penser les deux derniers numéros du *Salinois*. Si mes traductions ne sont pas toujours très heureuses, je puis vous assurer néanmoins, Monsieur, que j'y travaille avec un véritable bonheur... Voilà en deux mots, comment je procède : je tâche de me pénétrer de l'intention générale de la pièce, puis je reprends tous les détails l'un après l'autre, et je lutte avec eux corps à corps, jusqu'à ce que je les aie fait entrer tels quels dans mon vers. Quand je n'ai pu y parvenir, je substitue bien à regret un trait à ma façon, qui me semble pouvoir s'harmoniser avec le tout. En somme, je m'efforce de rester toujours littéral, tout en laissant à ma phrase sa liberté d'allure. » Et encore le 3 février 1845 : « Je travaille autant que je peux cet hiver à mes traductions allemandes. »

Cet ardeur pour le travail, la laborieuse initiation par le Badois Scheibel, le voyage en Allemagne et, comme conséquence, une sorte d'adoration pour la blonde Allemagne, eurent pour résultats les *Poésies allemandes de J.-P. Hebel, Th. Kœrner, L. Uhland et H. Heine* (1).

(1) Salins, Cornu, 1846.

Une courte notice qui donnait quelques détails sur chaque poète traduit, caractérisait ainsi l'œuvre de Hebel : « Certains amateurs ne comprennent l'art qu'en habit noir et cravaté jusqu'aux oreilles ; ceux-là se fanatiseront difficilement pour notre poète badois ; aussi dédie-t-il son livre *an die Freunde laendlicher Natur und Sitten*, aux amis de la nature et des mœurs champêtres ». Le volume s'ouvre avec trois épigraphes : deux sont de V. Hugo et l'autre est de Th. Gautier. Les poètes familiers à l'école de 1830 figurent à côté de l'Ami de la nature : Kœrner, 4 pièces ; Uhland, 11, dont Buchon avait déjà publié 4 en 1843 ; Heine 11, mais Hebel l'emporte avec 25 pièces. C'est aussi dans ses poèmes que se révèle l'originalité du livre ; c'est là que Champfleury, comme nous verrons plus tard, a appris à connaître le « grand poète souabe ».

Son père est mort le 10 mars 1850. Buchon est désormais engagé seul et libre dans la vie. Il n'a pas cessé de traduire d'autres poésies de Hebel, dont il veut naturaliser en Franche-Comté le réalisme populaire. Un nouveau voyage en Allemagne en 1847, ajoute à la liste de ses amitiés germaniques.

Un jour de 1851, Max Buchon allait même voir H. Heine (1) qui, envahi par la paralysie, gisait sur un grabat perpétuel qu'il appelait lui-même « *die Matratzen-*

(1) On nous dit (A. Chevassus, *Max Buchon*, Arbois, imp. Abriot, 1883, p. 6) que Max Buchon a rencontré H. Heine déjà à Stuttgart en 1843 à l'occasion de son voyage en Souabe et qu'il admirait alors son esprit, mais qu'il le trouvait frondeur et cynique. Nous savons en effet que Heine à séjourné en Souabe et notamment à Stuttgart (Cf. H. Heine, l'*Allemagne*, conte d'hiver, traduit par fragments par Max Buchon, dans la *Revue littéraire de la Franche-Comté*, t. I, p. 283). Cependant Buchon ne fait aucune allusion à cette rencontre, ni dans son œuvre, ni dans ses lettres.

gruft ». Buchon le trouvait couché derrière un paravent, la main gauche en abat-jour sur son seul œil valide ; il apporta au poète allemand, dont il s'efforçait de traduire les vers, quelques lambeaux de ses essais. Mais Heine ne fut pas enchanté de ses traductions en vers et il lui dit les mots qui pouvaient à la fois l'encourager dans ses tendances réalistes et décourager sa poésie : « Votre langue est la langue de la prose ; Béranger et Musset sont vos seuls grands versificateurs et cette marqueterie syllabaire qu'on appelle la versification, n'est qu'un enfantillage (1) ».

A cette date, Buchon avait depuis trois ans déjà publié le premier de ses romans, *Le Val d'Hery* (2). Dans ce roman nous retrouvons toutes les influences que Buchon avait subies jusqu'à cette date. Le goût pour la littérature populaire allemande et, en conséquence, une certaine tendance au réalisme, l'amour des humbles, les idées sociales de Fourier : telles étaient en effet les directions qui sollicitaient l'esprit de Buchon quand il écrivit son premier roman. *Le Val d'Hery* est une idylle salinoise, nous dit l'auteur, mais c'est une idylle à tendances socialistes. C'est un roman à thèse sociale où se retrouvent d'amères critiques contre la bourgeoisie, « caste mesquine et ombrageuse ». Buchon nous décrit une chaste idylle entre Adolphe, fils d'un bourgeois égoïste et vaniteux, et la douce Thérèse qui appartient à une famille de modestes cultivateurs, riches cependant, d'une instinctive délicatesse d'âme. Malgré l'opposition de ses parents, Adolphe se mariera avec Thérèse, sauvé de ses préjugés de caste

(1) M. Buchon, *Henri Heine, Revue littéraire de la Franche-Comté*, 1864, t. I, p. 276.

(2) Publié à Salins en 1848 (librairie Cornu, Salins ; librairie sociétaire Paris).

par ses fréquentes visites au Val d'Hery. Le roman se termine par un épilogue qui est comme l'apothéose des nouveaux époux. Adolphe, c'est le jeune homme qui, grâce aux influences de la bonne nature, et nourri des doctrines sociétaires, a compris l'âme populaire et qui croit à la fusion des classes. Thérèse est le « vrai type de la beauté à laquelle arrivera toujours la fille du peuple, sitôt qu'elle aura cessé d'être tributaire de la misère, et que la culture de son esprit sera venue faire briller sur son front les richesses de son cœur (1). » Mais ce qui contribuait à faire de Thérèse « la personnification bien complète de la jeune génération, c'était son caractère moitié germanique et moitié gaulois qu'elle tenait de sa naissance (2) ».

Buchon se plaît à nous montrer sur la scène du théâtre de Salins, Thérèse exécutant une symphonie de Beethoven par l'ode : *An die Freude* (A la joie) de Schiller, suprême appel à la « concorde, à la clémence, au bonheur et à la liberté ».

Si *Le Val d'Hery* est, pour les idées générales et le fond des pensées, un livre à thèse sociale, il est aussi un livre bien franc-comtois. Buchon s'y montre amant passionné des beautés et des mœurs du sol natal. Qu'on en juge par cette description du site de Salins : « C'est un étrange, mais splendide paysage, que celui au milieu duquel est assise notre petite ville de Salins. Elle se déroule en longs plis comme une couleuvre au soleil... entre de larges pans de vignes qui ruissellent de tous côtés (3) » ; ou encore par cette description du pré Thiennand : « Avec ses grands carrés de blés verts et de navettes défleuries, ses prés tout

(1) *Val d'Héry, op. cit.*, p. 73.
(2) *Ibid.*, p. 74.
(3) *Ibid.*, p. 3.

blancs de marguerites, ses touffes de *turquies* naissantes, ses champs de pommes de terre aux teintes encore brunes, sa ceinture de haies vives et son encadrement de vineuses collines, toute cette plaine, à pareille heure (vers la fin de mai, entre onze heures et midi, quand il fait beau), semble vraiment se pâmer d'amour sous le regard brûlant du généreux soleil. De là Belin et Saint-André semblent deux chenets d'un immense foyer dont Poupet forme l'arrière-fond (1) » ; ou encore par ce petit tableau où le romancier nous montre les « bosses des montagnons » remontant le Val après les vendanges : « A la queue de chaque voiture, pendait, recouvert d'une serviette blanche, le panier de raisins d'usage, ainsi que l'entonnoir traversé par le fléau. En avant trônait le charretier sur une botte de foin, les mains frileusement cachées dans sa blouse, avec le manche de son fouet, et accompagnant de quelque chanson bien rauque, bien lente et bien bête... l'allure saccadée et impassible de ses bœufs ».

« Tous les mots portent dans ces lignes », ainsi que l'a fait remarquer Louis Gascon (2), « et l'on n'y trouve aucun terme de remplissage, aucune boursouflure, aucune emphase. C'est du réalisme de la meilleure frappe ». Avec l'idylle salinoise, le premier pas, en effet, était fait dans la nouvelle carrière des lettres et le jeune poète salinois entrait de plain-pied, et sans le savoir peut-être, dans le réalisme, qui n'avait encore ni son chef, ni son programme.

1() *Ibid.*, p. 27.
(2) Préface au *Gouffre-Gourmand*, *op. cit.*, p. XXXI.

CHAPITRE III

Buchon dans la bataille réaliste

« Il fallut, dit Champfleury, un grand soulèvement politique, la révolution de 1848, et l'adjonction de jeunes esprits indépendants pour déterminer un mouvement littéraire qui, à cette époque, ne parut pas encore insurrectionnel (1). » Il y eut en effet à Paris vers 1848 une quantité de jeunes gens qui cherchaient à faire une carrière dans les lettres. Ils étaient tous sans fortune, sortis des milieux populaires de la capitale ou de la province, et ce sont les transformations sociales et politiques qui leur permirent de tenter les carrières d'écrivain et d'artiste, jusque-là presque uniquement réservées à la noblesse et à la bourgeoisie parisienne. Les nouvelles libertés consenties, la fermentation d'idées socialistes et bien d'autres causes encore contribuèrent à démocratiser le monde des gens de lettres et bientôt la littérature elle-même. Dans les milieux bohèmes des brasseries où se groupaient les jeunes gens, et où l'on discutait encore les romantiques, les théories littéraires étaient très flottantes, et on serait bien embarrassé pour discerner quelques tendances littéraires générales dans ce monde de la bohème qu'on peut seulement définir par les conditions extérieures de l'existence (2).

(1) Notice biographique aux *Œuvres choisies*, de Max Buchon, *op. cit.*, t. I, p. 3.

(2) Cf. Pierre Martino : *Le roman réaliste sous le second Empire*, Paris. Hachette, 1913, p. 16.

Il y avait pourtant quelques tendances qui ressortaient assez nettement et qui expliquent les liens mystérieux de la bohème et du réalisme (1). Ce sont celles de certains cénacles républicains et surtout celles du cénacle de Courbet, qui affiche des opinions républicaines en même temps que, dans la Franche-Comté, son ami Buchon, devenu républicain à l'instigation de son compatriote Considérant. Champfleury ne cache pas non plus sa ferveur républicaine de 1848. Baudelaire, si féroce encore il y a quelques temps contre tous ces révolutionnaires, devient avec Champfleury directeur d'un journal républicain. Pour beaucoup, ces idées révolutionnaires devenaient une forme de poésie et d'idéalisme.. Nombre de libéraux et de républicains rêvaient le bonheur du peuple, l'union et l'entente de toutes les classes de la société. Les journées de Février enfin faisaient, selon eux, tomber tous les obstacles qui s'étaient opposés à la régénération de l'humanité.

Les aspirations démocratiques se manifestaient tout naturellement aussi dans les œuvres. Surtout par réaction contre les héros distingués de la haute société, peintres, écrivains affectaient d'étudier les milieux populaires, les pauvres, les humbles. Courbet les choisit comme modèles et peint de façon provocante « le vulgaire et le moderne », et signe même : « Courbet sans idéal et sans religion (2) ». Champfleury, qui croyait trouver chez le robuste Courbet « un confirmateur de ses petites notations étroites, ni romanesque, ni véridique (3) », le suivit et fut même conduit par la condition misérable de ses modèles à un réalisme assez cru. Il appréciait les chansons populaires

(1) *Ibid.*, p. 16 et 17.
(2) *Ibid.*, p. 17 et 72.
(3) G. Kahn, dans le *Salinois*, *op. cit.*, 14 janvier 1928.

imitées des poètes allemands que Buchon, comme nous le verrons tout à l'heure, lui avait fait connaître. Il s'y essayait lui-même et commençait à propager un art simple et sincère.

En un mot, avec la révolution de 1848, le réalisme entrait brutalement dans l'art et dans la littérature, et en conséquence aussi dans les mœurs, car une révolution dans l'art et dans la littérature ne s'accomplit pas sans que son succès coïncide avec une crise sociale. Cependant, au moment où l'on commençait à employer le mot réalisme, ce réalisme ne se caractérisait que par des sujets jusque-là méprisés (1). Si Courbet a donné le signal du réalisme en matière d'art au lendemain du 24 février (2), il faudra des influences constantes et diverses pour que « ce réalisme » aboutisse à « cet art simple, sincère et villageois » qui lui a inspiré l'*Enterrement*, les *Demoiselles du village*, les *Casseurs de pierre* et les *Paysans de Flagey revenant de la foire* ; il faudra des influences constantes et les succès de Courbet pour inspirer à Champfleury les *Contes domestiques* et pour provoquer « sa préface de *Cromwell*, c'est-à-dire son exposition du réalisme (3) », dont la formule essentielle sera la sincérité, la vérité et la simplicité dans l'art, ou d'après laquelle il faudra reproduire la nature telle qu'elle est, ou telle qu'on croit la voir, avec ce qu'elle peut présenter de laid ou de vulgaire. Bref, ce seront des influences extérieures qui amèneront Courbet, Champfleury et d'autres à bâtir une esthétique nouvelle. Qu'apportait de particulier celle de Max Buchon ?

(1) Cf. Pierre Martino, *op. cit.*, p. 71.

(2) Cf. Émile Bouvier : *La bataille réaliste*, Paris, Fontemoing, 1914, p. 222.

(3) P. Martino, *op. cit.*, p. 81.

Nous savons que Max Buchon n'aimait pas à séjourner à Paris. Sans se dépouiller de sa personnalité comtoise, il eût fallu, comme Proudhon, se jeter à la nage en plein Paris. Buchon ne le voulut pas ou ne l'osa pas. De plus, il avait affaire chez lui : il dirigeait des journaux et travaillait à ses traductions allemandes. Cependant, il venait quelquefois à Paris. Sa première visite était toujours pour son « cher Courbet ». Il s'attardait volontiers avec lui à la brasserie Andler, brasserie d'un décor d'auberge rustique où se retrouvaient les jeunes gens du cénacle « réaliste ». C'était le véritable « atelier » de Courbet. Fier de son premier succès (1), il y « édifiait » et exposait volontiers ses « théories », où il amalgamait toutes sortes d'affirmations sociales, littéraires et esthétiques qu'il avait d'ailleurs empruntées pour la plupart à ses compagnons du cénacle (2).

Outre Buchon et Courbet, il y avait Champfleury, Duranty, Baudelaire, Monselet, Proudhon, Castagnary, Vallès, Montégut, Duchesne, Th. Silvestre, Jules de la Madeleine, Decamps et quelquefois le vieux Gustave Planche qui aimait la gaieté nonchalante de la jeunesse autour de lui (3). Cependant, on y avait parfois des discussions violentes ; « on y causait de tous les arts et de toutes les sciences ; ...chaque soir après le repas, c'étaient des conférences sur la poésie, qui hérissaient les cheveux des poètes attachés aux anciennes méthodes (4) ». La

(1) Il avait reçu à l'Exposition de 1849 la deuxième médaille d'or pour l'*Après-midi à Ornans*.

(2) Cf. P. Martino, *op. cit.*, p. 72.

(3) On regardait G. Planche dans la brasserie comme un ancêtre, puisqu'il datait de 1830 (il est né en 1808). Il avait « pris en estime ce groupe de gais réformateurs » : « La poursuite du naturalisme se faisait avec de joyeux éclats de rire », dit Champfleury. (Cf. M. B. Bras, O. P. : *G. Planche*, thèse de Fribourg, 1936).

(4) P. Martino, *op. cit.*, p. 73.

chapelle n'admettait pas la rime. « Faire des vers, c'est malhonnête ; parler autrement que tout le monde, c'est de l'aristocratie », disait Courbet (1). Buchon et Baudelaire cependant trouvèrent grâce. Un hommage « délicat » même y attendait Max Buchon. « On le chantait bien quand il n'était pas là, mais encore bien mieux quand il présidait cet hymne », a-t-on dit (2) de *La soupe au fromage*, « la *Marseillaise* du réalisme », dont il avait écrit les paroles et que le musicien Schanne avait dotée d'une mélodie solennelle. En voici la première et la dernière strophe :

« La marmite est sur le feu,
Mettez-y du beurre ;
Ne craignez que le trop peu,
Et, sitôt qu'il pleure,
La farine et les oignons,
Et de notre mieux soignons
La soupe au fromage,
La soupe au fromage.
. . . . . .

. . . . . .
Maintenant le verre en main !
Certe on peut bien boire,
Sans penser au lendemain,
Quand de tout *déboire*
On est sûr d'être vainqueur
En s'appliquant sur le cœur
La soupe au fromage *(bis)* (3) ! »

Peut-on prétendre que ce poème fût très beau ? L'essentiel, sans doute, de son mérite consistait dans l'expression d'une vérité crue et dans la réussite de la soupe. Le poème

(1) Gros-Kost, *Courbet, souvenirs intimes*, Paris, Derveaux, 1880, p. 34.

(2) G. Kahn, dans le *Salinois, op. cit.*, 14 janvier 1928.

3() *La Soupe au fromage* est reproduite (avec mélodie) dans *les Œuvres choisies* de 1878, *op. cit.*

y faisait tout ce qu'il pouvait et prenait part aux bruyantes gaietés du cénacle.

Cependant le plus souvent, Buchon « n'entendait que l'écho de ces grosses gaietés » et ni « conseils » ni « prières » n'avaient pu le faire consentir « à se mêler au mouvement parisien (1) ». Il préférait être Jurassien et retourner à cette source inépuisable de sentiments naturels que lui avait révélés un Hébel, et que les prétendus fauves de Paris ne seront jamais capables d'imiter.

Dès 1848, Buchon ne travaille pas seulement à la traduction des poésies complètes de Hebel, mais encore il entreprend de choisir comme modèle les travaux et les jours de ses paysans francs-comtois. Il fait connaître ses essais dans la *Démocratie Salinoise* dont il est le principal rédacteur. Il s'éprend du folklore comtois, collectionne les chansons populaires, les publie, et, lorsque le ministre de l'Instruction publique Fortoul chargea le Comité des travaux historiques de recueillir les chansons populaires, Buchon est des chercheurs qui sont prêts d'avance à cette enquête (2). Il participe à l'entraînement général de cette curiosité d'études régionales, dont la publication d'un premier recueil des chansons populaires du Valois par

(1) Champfleury, dans la préface aux *Œuvres choisies* de Max Bruchon, *op. cit.*, p. v.

(2) Les instructions envoyées par le comité à ses correspondants, furent rédigées par J.-J. Ampère qui publia, en 1853, le rapport officiel sur la chanson populaire. (Cf. P. Martino, *op. cit.*, p. 80). Voici l'origine attribuée à cette enquête : Louis-Napoléon, pendant ses jeunes années passées dans la Suisse allemande, avait connu un certain Firmerich, poète et folkloriste qui, de 1843 à 1853, publia un recueil de poésies populaires sous le titre : *Germaniens Völkerstimmen.* Firmerich avait fait promettre au jeune prince que s'il arrivait au pouvoir dans son pays, il susciterait une œuvre analogue dans les provinces de France. Le prince étant devenu président, Firmerich lui rappela sa promesse et Louis-Napoléon chargea le ministre Fortoul de la réaliser. (Cf. J. Tiersot, *La chanson populaire et les écrivains romantiques*, Paris, Plon, 1913, p. 318 et 319).

Gérard de Nerval et les travaux du Breton de la Villemarqué, fournissaient le modèle exemplaire. De même en Franche-Comté, certains, comme Charles Nodier, Xavier Marmier, Auguste Demesmay, Édouard Clerc avaient déjà fait revivre les vieilles traditions. Buchon les cite, avec maints autres, et faute « de posséder le talent de Charles Nodier », il marche sur ses traces et fait lui-même des chansons populaires. Sa méthode est simple : il court les champs, il écoute les bruits de la nature et en même temps il épie la pensée des paysans. C'est ainsi qu'il put publier en 1853, le premier recueil de ses *Scènes champêtres*, ajouté aux *Poésies complètes de Hebel* (1). Buchon y reproduit des poèmes déjà publiés en 1843, mais avec certaines variantes, et seulement les poèmes rustiques. Il ajoute ensuite une série de tableaux nouveaux dont les titres seuls sont assez significatifs. Ce sont : *La Loue*, *Les Foins*, *La Pâte au four*, *L'Étable*, *Le Fruitier*, *La Foire*, *Le Chaudronnier*, *Le Marchand de paniers*, *Le Vigneron*, *Le Cochon*, etc.

Si Buchon n'a pas voulu se mêler au mouvement parisien, le poète salinois n'en resta pas moins, de loin, un témoin précieux. Le goût à la mode pour la vie populaire dans sa simplicité ne pouvait pas échapper à Courbet ni à Champfleury ; et Buchon ne pouvait qu'intensifier les notions du folklore comtois, que le hasard avait pu donner à Courbet. Malheureusement nous n'avons pas de témoignages directs pour la période la plus intéressante, celle de 1848 à 1852, période pendant laquelle Buchon exerça sans doute une influence féconde sur l'esprit de Courbet et pendant laquelle furent peints l'*Après-dînée à Ornans*,

(1) *Poésies complètes de Hébel, suivies de scènes champêtres*, par Max Buchon, Paris, Bonani et Droz ; Berne, J. Dalp, 1853.

l'*Enterrement*, les *Casseurs de pierre* et le *Retour de la foire*. Nous y aurions certainement retrouvé de précieux aveux qui mettraient en lumière cette influence. Sans doute Courbet était un réaliste né ; il avait un sentiment direct des images de son pays et savait, dès sa jeunesse, exprimer ce qui le touchait du spectacle du monde (1).

Mais cela ne signifie point qu'on ne soit élève de personne et qu'on n'ait pas subi d'influences. De plus, quand Courbet arriva à Paris, le romantisme pictural était fatigué et fané et c'est pourquoi il fit appel aux maîtres espagnols et hollandais, et aux Lenain. Mais nous ne pouvons pas du moins négliger l'influence de Buchon et ne pas tenir compte d'un fait : c'est chez lui qu'on vit les premiers exemples de cet art villageois, simple et sincère, et parfois même brutal, qui caractérise bien les premiers tableaux réalistes de Courbet. C'est sa traduction des poésies de Hébel, en 1846, qui contribua à donner pour la première fois l'idée d'un art villageois et réaliste. De plus, Courbet connaissait aussi sans doute les chansons populaires de Buchon lui-même. Si Buchon ne les a publiées qu'en 1853, Courbet devait les connaître bien avant, et ne fût-ce que par Champfleury. Ce dernier, en effet, cite Buchon dès 1849 dans le *Magasin des familles* (2) et donne une traduction en prose de *La chanson du beurre dans la marmite* que contient le volume de Buchon, paru en 1846. Dans ses *Intelligences d'aujourd'hui* (3) Champfleury signale également la valeur et la nouveauté de la traduction de Hebel et ajoute que Buchon « écrit à l'heure actuelle des poésies dans les journaux de Salins ». Si Champfleury

(1) Cf. Georges Riat, *op. cit.*.
(2) Novembre 1849.
(3) *Messager de l'Assemblée*, 1er mars 1851.

connaissait ces poésies dès 1849, à plus forte raison Courbet les connaissait aussi puisqu'il était en relations constantes avec son ami. Si l'on ne peut pas établir une influence directe de ces poésies crues sur l'esprit de Courbet, il est permis du moins de la supposer, car les dates nous montrent que la traduction des poésies allemandes et même certaines pièces des *Scènes champêtres* précèdent les premières manifestations réalistes dans l'œuvre de Courbet, et l'inspiration populaire révélée par le poète badois est très voisine de celle qui a dicté le *Retour de la foire*, les *Demoiselles du village*, l'*Enterrement*. Si ces tableaux soulevèrent une vive rumeur et posèrent la question du réalisme (1), ce fut seulement parce que le réalisme s'imposait beaucoup plus à l'attention dans les tableaux que dans les poèmes, où il restait encore caché sous le manteau de la poésie. De plus les Parisiens « aux manières conventionnelles » ne connaissaient guère ces chansons populaires réalistes de Buchon, et les robustes Comtois n'étaient pas sensibles à ce réalisme qu'il leur révélait « dans les journaux de Salins ».

En fin de compte nous devons prendre en considération l'amitié qui unissait Courbet et Buchon dès leur jeunesse. Courbet ne devait point ignorer les travaux et les efforts de son ami, non plus que ses voyages, et que ses impressions, et que sa prédilection pour tout ce qui était vrai et sincère. Il avait de l'estime pour lui de même que pour « ses lettres amicales et pleines de cœur ». Et sensible à l'esprit comtois, il le comprenait mieux que personne et le faisait figurer dans sa grande toile de l'*Atelier* parmi

(1) C'étaient *les Casseurs de pierre*, *l'Enterrement*, où Courbet « avait fini par peindre presque tous les gens de son village » et les *Paysans de Flagey revenant de la foire* qui tiraient « un cochon attaché par un pied de derrière » (Cf. P. Martino, *op. cit.*, p. 74).

« ceux qui lui apportaient les joies de la vie (1) ». Il lui savait beaucoup de gré de ses idées : « Je te félicite de ton article (2) », lui écrivit Courbet en 1851, « je t'en sais grand gré, il ressemble parfaitement à la nature de mon talent et il est de cet art que j'aime tant (3) ». Lorsque Courbet songea, un moment, à exécuter des dessins sur la chasse et les chasseurs, son ami l'y encouragea et accepta d'écrire le texte (4). C'est ainsi que Courbet exécuta son tableau la *Chasse au chevreuil dans les forêts du grand Jura*. Courbet lui rendait visite à Salins et même en Suisse où Buchon resta en exil, nous le verrons, pendant les années 1852 et 1856.

« Quand Courbet arrive à Salins », dit Claudet, « il y devait rester huit jours, mais trois mois après, il y était encore ». C'était « M. Castagnary » qui « venait le chercher » alors ; « sans cela combien de temps serait-il resté chez Buchon (5) ? » Le maître-peintre regrettait à maintes reprises son absence de Paris : « Si ce sauvage, notre ami Buchon, avait voulu habiter Paris », écrivit Courbet à Buchon, « ...et faire ce que nous avons fait, il aurait fait l'affaire. C'est d'autant plus dommage qu'il avait en lui des qualités qu'il n'a pas osées, il avait l'esprit de critique, la rationalité franc-comtoise, il avait le style, l'éducation nécessaire. la faculté généralisatrice, de la fortune que nous n'avions pas, etc. (6) » En un mot, c'était une amitié

(1) G. Kahn, dans *le Salinois, op. cit.*, 4 février 1928.

(2) Probablement un des articles parus dans *la Démocratie Jurassienne* de 1851.

(3) M. P. Moreau a eu l'obligeance de nous communiquer la copie des lettres de Gustave Courbet à M. Buchon.

(4) Cf. Max Claudet, *Souvenirs, G. Courbet*, Paris, Dubuisson, 1878, p. 31.

(5) *Ibid.*, p. 13.

(6) Lettre datée de 1863 ou 1864 et dans laquelle Courbet rapportait à Buchon les propos qu'il venait de tenir à Proudhon.

précieuse et Buchon était pour son ami une « sorte de seconde conscience », qui ne pouvait qu'affermir le peintre Courbet « dans une unité de vue, de pensée et d'action, dont il aurait pu s'écarter peut-être (1) ». Son recueil de dissertations sur *le Réalisme* (2) nous montre bien cette unité de vue et de pensée et prouve que les deux amis se connaissaient (3).

C'est ici, nous semble-t-il, qu'il convient aussi de mentionner les relations entre Buchon et Champfleury. Les relations personnelles ne commencèrent qu'en 1853, en tant du moins que relations suivies. A cette époque, Champfleury fit une visite à Buchon, exilé alors en Suisse. Champfleury rapporte de son séjour auprès de Buchon une étude sur la *Littérature suisse* qu'il publia dans l'*Athéneum* (4). Champfleury devait cependant connaître Buchon bien avant. « La liaison de ces deux esprits si bien faits pour s'entendre à distance, devait remonter aux années de 1848 où Champfleury bataillait pour Courbet », dit Jules Troubat (5). Champfleury de son côté écrivait dans le *Messager de l'Assemblée nationale*, le 1er mars 1851 : « J'ai un ami que j'aime beaucoup et que je n'ai jamais vu. Il s'appelle Max Buchon et fait des vers. Quand il en a plein un tiroir, il les imprime en petits volumes. Les petits volumes vont où ils peuvent. Max Buchon ne s'en inquiète

(1) Ch. Léger, *Courbet, ses amis et ses élèves*, Mercure de France, janvier-février 1928.

(2) Petite brochure publiée à Berne en 1856. Quelques extraits sont reproduits dans *Mercure de France*, 1928, et dans le *Réalisme*, journal de J. Assézat et de Ed. Duranty, publié au mois de novembre 1856 à mars 1857 à Paris et dont Buchon était collaborateur.

(3) Pour la parenté esthétique, voir le chapitre sur l'esthétique du réalisme chez Buchon.

(4) 21 janvier et 4 février 1854. La même étude est reproduite dans son *Réalisme*.

(5) *Une amitié à la d'Arthez, op. cit.*, p. 80.

pas. » Champfleury cite dans le même article plusieurs de ces vers de Buchon (1), mais les traduit en prose, estimant que « l'emploi des vers est le seul défaut du réalisme de Buchon ». Il loue la précision de la description et la sincérité que révèlent ces vers de Buchon. Il cite également les poésies de Hebel et déclare qu'il avait lu « avec avidité » dans « la traduction de Buchon » les « chansons villageoises ». Il signale ensuite la valeur de cette traduction et le « genre » qui est tout à fait « neuf ». Champfleury donne même l'année suivante dans l'*Artiste* (2) une critique détaillée de Hebel et de ses poésies ; en 1857, il reprend cette critique dans son *Réalisme*. En parlant de Courbet, nous avons vu plus haut que Champfleury citait déjà en 1849 un poème de Hebel, traduit par Buchon (3). D'après ces indications, nous pouvons supposer que c'est bien la traduction des poésies de Hebel de 1846 qui fut l'occasion de leur liaison. Dès cette époque était donc née leur amitié. Une correspondance active s'établit entre Paris et Berne, où s'était réfugié alors Buchon. Les deux amis « se parlaient comme deux vrais francs-maçons qui se doivent avant tout la vérité », dit Jules Troubat dans son *Amitié à la d'Arthez*.

Champfleury en effet était toujours au courant de ses idées et travaux. Dès 1851 il cite (4) la traduction de Buchon des *Scènes villageoises* d'Auerbach, et fait un grand éloge de cette traduction qui ne paraîtra cependant qu'en 1853. Sans doute, Champfleury devait la connaître à l'état de

(1) Ce sont *La Loue*, *Le Cochon*, *Le Chaudronnier*.

(2) 1er mai 1852.

(3) Un certain Sébastien Albin avait déjà publié en 1841, dans ses *Chants populaires de l'Allemagne*, dix pièces de Hebel. (Cf. Émile Bouvier, *op. cit.*, p. 136), mais la pièce en question ne s'y trouve pas.

(4) Dans le *Messager de l'Assemblée*, 1er mars 1851.

manuscrit. A Berne, il fut initié par Buchon à la littérature suisse. Son ami lui faisait surtout connaître dans les détails les œuvres « réalistes » du romancier Gotthelf qu'il était en train de traduire et c'est à son retour que Champfleury publie dans l'*Athéneum* (1) une analyse du talent de Gotthelf et même des extraits inédits de ses ouvrages.

De tous ces faits, il est évident que Max Buchon eut une action considérable sur Champfleury et contribua à lui donner l'idée de cet art villageois et réaliste d'un Hebel, d'un Auerbach, et d'un Gotthelf qui va lui fournir les éléments essentiels de sa théorie réaliste. Surtout sa citation en 1849 de la *Chanson du beurre dans la marmite* de Hebel est très intéressante, parce qu'elle montre que l'influence de la traduction de Buchon précède de beaucoup chez Champfleury ses premières manifestations réalistes (2). Champfleury témoigne aussi sa reconnaissance à Buchon à plusieurs reprises : « Nous te soutiendrons, dit d'Arthez. Voilà précisément à quoi servent les amitiés fidèles », lui écrivit-il en 1854. Champfleury tint parole. Il le tenait au courant du mouvement littéraire à Paris et lui facilitait l'accès de la *Revue des Deux-Mondes*, où Buchon publia en 1854 deux contes, le *Matachin* et le *Gouffre-Gourmand* (3). De même les bonnes relations de Champfleury avec Jules Simon, directeur du *Journal pour tous*, facilitèrent en 1855 la vente à cette importante publication

(1) 21 janvier et 4 février 1854.

(2) Les premières manifestations de la doctrine réaliste chez Champfleury ne datent que de 1851. L'occasion en fut l'exposition de quelques tableaux réalistes de Courbet. Champfleury faisait déjà l'éloge de Courbet avant cette date, mais sans l'accompagner du moindre manifeste. Cf. P. Martino, *op. cit.*, p. 75.

(3) Les deux contes furent publiés en 1858 chez Michel Lévy dans un volume sous le titre : *En province, Scènes Franc-Comtoises.*

d'un nouveau roman de Buchon, *Le Fils de l'ex-maire* (1). En 1863, c'est sous son impulsion que Buchon publia les *Noëls et chants populaires de la Franche-Comté*. Lorsque Buchon fut mort, Champfleury resta fidèle à sa mémoire ; il collabora à l'édition de ses principales œuvres et mit une longue préface à ses *Œuvres choisies* (2).

De même que Courbet, Champfleury regrettait toujours l'absence de son ami à Paris. « Un écrivain provincial » doit « se retremper dans Paris », lui faisait entendre Champfleury (3). Mais Buchon ne suivit guère ce conseil et resta Jurassien, insoucieux de son renom littéraire dont il jouissait dès 1854 à Paris (4). Quelques années plus tard, Champfleury donna raison à son ami : « Vous avez bien fait de rester chez vous », lui écrivit-il en 1859, « il faut être organisé expressément pour Paris ». Et encore en 1877, Champfleury en fait l'aveu : « Buchon était bien informé », dit-il dans sa préface aux *Œuvres choisies* de Buchon, « il savait plus dans sa petite ville de Salins ou en Suisse, que moi qui, le soir, lui transmettais fiévreusement le récit de nos journées de luttes ».

En somme, Champfleury trouva en Buchon celui dont il avait toujours besoin : « Je viens de parcourir deux cents lettres écrites par moi, au fur et à mesure des événements », dit-il dans sa préface de 1877 (5). Buchon de son côté lui envoyait également de nom-

(1) Publié en 1857 chez Méline, Cans et Cie, Bruxelles (collection Hetzel) ; l'édition fut interdite pour la France.

(2) *Œuvres choisies* en trois volumes, publiés chez Sandoz et Fischbacher, Paris, 1878.

(3) Lettre de Champfleury à Buchon, 26 novembre 1855, citée par Jules Troubat dans *Une amitié à la d'Arthez*.

4() Buchon força les portes de la *Revue des Deux Mondes* avec ses deux contes *Le Matachin* et le *Gouffre-Gourmand*, ce qui signifiait un grand succès pour lui.

(5) *Œuvres choisies* de Buchon, *op. cit.*, p. 5.

breuses lettres et lui adressait ses remontrances à cœur ouvert. Quand la *Mascarade* parut, il se montra « naïf et sincère dans ses critiques (1) ». Il tâcha même de retenir son ami dans ses exagérations : il lui parle en 1854 du manque de tableau extérieur dans *Madame d'Aigrizelles* et critique sa négation de « la description de l'individu, du costume, de la figure et du paysage, comme inutiles à une bonne œuvre (2) ».

En Suisse, il publia dès 1852 dans l'*Émulation* de Fribourg des articles de critique sur les œuvres de Champfleury. Il y parlait de ses quatre premiers volumes, des *Contes anciens et nouveaux*, des *Contes domestiques*, des *Excentriques* et des *Contes de printemps*. En 1853, il y faisait une critique détaillée des *Contes d'été*.

En résumé, c'était une amitié réelle, une influence constante et réciproque de deux esprits. Surtout Champfleury, qui « s'est engagé dans la littérature sans autre vocation qu'une volonté féroce (3) », doit dans sa formation beaucoup à l'esprit de son ami. Buchon, avec sa traduction de Hebel, contribua à donner à Champfleury l'idée de l'art villageois et réaliste. L'influence de cette traduction ainsi que celle des romanciers Auerbach et Gotthelf que nous venons de citer et dont nous étudierons plus loin le réalisme, s'exerça tout particulièrement sur la formation de la théorie de l'école réaliste dont Champfleury se flattait d'être le chef ou plutôt le prophète. Si Champfleury affectait des airs populaires, un langage pittoresque et même brutal, s'il était arrivé

(1) Jules Troubat dans *Une amitié à la d'Arthez, op. cit.*

(2) Cf. La lettre de Champfleury à Buchon datée de 1854 et citée par J. Troubat dans *Souvenirs sur Champfleury et le réalisme*, Paris, duc. 1905.

(3) Albert Cellignon, *Études sur Champfleury, Revue littéraire de la Franche-Comté*, t. IV, 1867, p. 242.

« à la naïveté et à la sincérité qui est tout dans les arts », il le doit sans doute beaucoup à Buchon. L'influence de Buchon s'exerça surtout aux environs de 1850, mais aussi au cours des relations intimes qui unirent les deux amis et se manifesta par les lettres nombreuses qui furent échangées (1).

* * *

On pourrait faire la part d'autres influences encore de Buchon sur Courbet, Champfleury et sur le réalisme français en général. Non pas seulement celles que Max Buchon a apportées d'outre-Rhin et que nous étudierons dans le chapitre suivant, mais encore et surtout celles qui lui sont venues de ses amitiés suisses. « Combien de fois j'ai pu me convaincre », dit son ami Charles Thuriet (2), « que Max Buchon se ressouvenait avec bonheur du cordial accueil qu'il avait rencontré en Suisse ! Il ne parlait qu'avec admiration de ce beau pays, de ses lacs paisibles, de ses fraîches vallées, de ses sublimes montagnes ». C'est à la Suisse, en effet, que Buchon a dû sa première formation d'esprit, c'est à ses amis suisses qu'il demandait l'hospitalité. C'est à la Suisse encore que ce même Buchon demandait le secret de son art, quand il traduisait

(1) En 1865 Champfleury faisait de vives critiques sur la *Famille de Proudhon* de Courbet, ce qui fut l'occasion d'une brouille entre les deux amis et, par contre-coup, avec Buchon, qui prit parti pour Courbet. Il y avait eu déjà bien avant des froissements entre la nature de Courbet et celle de Champfleury. Mais Buchon leur servait souvent, pour ainsi dire, à tous deux de tampon. Une lettre de Buchon fut « l'occasion d'une dernière confession » qui marqua « la disjonction définitive du Réalisme ». « ...Les angles s'écartaient de plus en plus, l'équilibre se rompait et l'amitié elle-même de Buchon, qui servait de base à ce trio d'amis, subissant l'ascendant franc-comtois, penchait plus d'un côté que de l'autre ». (J. Troubat, *Une amitié à la d'Arthez, op. cit.*, p. 179, 180).

(2) Charles Thuriet, *op. cit.*, p. 15.

Gotthelf, quand il s'éprenait de la vie populaire, des *Ranz des vaches*, des légendes. Et à maintes reprises, il se plut lui-même à faire voyager les héros de ses propres récits dans les horizons suisses : dans son *Gouffre-Gourmand*, Lucie et Tanisse s'enfuirent en Suisse. Ce fut à Berne que mourut la vieille bonne Hirmine, que, dans la veillée funèbre, les jeunes Bernois « allumèrent chacun une petite torche de résine » et « se mirent à chanter en chœur, sur la mélodie *Wo Kraft und Mut* ». Dans le *Fils de l'ex-maire*, son héros Doudou, se rend également sur le sol helvétique et Buchon se plaisait à nous montrer la frontière disposée de telle sorte « qu'il y avait là » une « petite marguerite blanche dont la moitié des pétales étaient sur la Suisse et l'autre moitié sur la France ». L'odyssée de Doudou donnait à Buchon même l'occasion de se livrer à des disgressions sur la fabrication des fromages, telle qu'elle se pratiquait dans l'Emmenthal ou en Gruyère. Il cherchait à rimer ses impressions helvétiques et tournait en chansons les petits événements de la vie quotidienne ou les festivités locales, comme la bénichon dans ses vers dédiés à Alexandre Daguet :

« C'est à Bulle aujourd'hui, dans la verte Gruyère,
Que tous les beaux garçons et leur particulière
Accourent de la plaine, accourent des vallons,
Au bruit que font partout cuivres et violons.
Venez donc, Fanchette ou Fanchon,
C'est aujourd'hui la bénichon (1). »

Dans les *Scènes champêtres*, Buchon introduit un fruitier (fromager) helvétique. Voici le quatrain à la fois initial et final :

(1) Cf. *Les fromageries franc-comtoises comparées à celles de la Gruyère et de l'Emmenthal*, chez tous les libraires de la Franche-Comté et de la Suisse française, 1869.

« Je suis vrai Fribourgeois du pays de Gruyères,
Où les vaches, la nuit, dorment dans les bruyères.
Les paysans d'ici m'ont voulu pour fruitier,
Et je trouve, ma foi, que c'est un bon métier. »

Il composa même une « nouvelle suisse » pour la *Revue des Deux-Mondes*, mais elle déplut sans doute au directeur. Il « trouvait le ton trop guilleret et la refusa (1) ». Buchon s'intéressait surtout, nous l'avons déjà constaté plus haut, aux usages et coutumes. Lorsqu'il publiera en 1863 ses *Noëls et chants populaires*, il se reportera plus d'une fois à ces coutumes. Ainsi, en écrivant la chanson populaire, *La Fille de Scey*, il nous expliquera dans une note la coutume très répandue en Suisse des « visites nocturnes » des amants. « La terre classique de cette singulière coutume, dira-t-il, c'est la Suisse allemande, où elle s'appelle le *Kilt*. Une fille ne perd nullement sa considération à recevoir, le samedi soir, son *Kilteur* (2) ». Pour cette explication, Buchon se reporte aux romans de Gotthelf dans lesquels le *Kilt* et les *Kilteurs* reviennent souvent. De même, il se reporte au pasteur poète Kuhn qui avait chanté ce *Kilt* dans une chanson patoise de l'Oberland bernois (3). De même, Buchon semble connaître les coutumes et les usages de Noël. « A Berne, dit-il, dans sa préface aux *Noëls et chants populaires*, c'est un homme engaîné dans un gros âne en carton qui apporte aux enfants les cadeaux du petit Jésus, lesquels sont pondus chez nous par la *tronche* de Noël (4) ».

Dans son petit trésor populaire se glisse même une

(1) H. Perrochon, *Un ami d'Alexandre Daguet et de Félix Bovet : Max Buchon, Musée Neuchâtelois*, 1936, p. 213.
(2) *Œuvres choisies*, *op. cit.*, t. III, p. 82.
(3) *Ibid.*, t. III, p. 82.
(4) *Ibid.*, préface, t. III, p. 16.

chanson du célèbre poète populaire Wyss, der jüngere : *Mein Herz, mein Herz, warum so traurig ?* Mon cœur, mon cœur, pourquoi si triste ? chanson bien connue et qui est également d'origine bernoise (1).

De même, dans plusieurs de ses poésies franc-comtoises, nous trouvons certains apports des influences suisses, soit des idées, soit des expressions ou des locutions. Dans *le Vigneron* il se plaît à nous montrer le liage du sarment sur l'échalas à l'aide d'

> « ...un nœud d'osier jaune, *sans compliment* (*)
> En lui laissant pleurer sa sève librement. »

Ou bien, dans *la Fournée*, il se sert d'un archaïsme qui s'est conservé dans la langue suisse française :

> « ...ils (les enfants) ne sont pas en train
> De sauter pour mieux voir, *les trois*, dans le pétrin. »

Curieux de tout ce qui est suisse, Buchon avait lu « avec intérêt » *le Père Girard* de Vollmar : « c'est un joli morceau », déclara-t-il à Daguet. Il connaissait les grands poèmes alémaniques d'Ustéri, ses chroniques zurichoises et ses poésies, « une des œuvres les plus importantes de la littérature suisse allemande ». Il connaissait les travaux du chapelain Jacob Mathys de Thalwil. En 1854 il inséra dans la *Revue des Deux Mondes* un article sur lui, sous le titre : *Un philologue dans l'Unterwald, le*

(1) Cf. Son étude sur les *Chants populaires, Revue littéraire de la Franche-Comté*, 1863, t. I, p. 30. Notons ici également que d'autres Comtois encore s'étaient déjà intéressés à la Suisse. Ce sont Francis Wey, Xavier Marmier qui ont avec prédilection recueilli le folklore helvétique ou décrit les beautés de cette terre privilégiée des idylles. L'histoire d'ailleurs de la Franche-Comté et de la Suisse est celle d'un long échange d'amitiés et de rivalités. (Cf. Rudolf Maag, *Die Freigrafschaft Burgund und ihre Beziehungen zu der schweizerischen Eidgenossenschaft*, Thèse de Zurich, 1891).

(*) Au sens de façon.

chapelain Jacob Mathys. Il appréciait Töpffer, l'auteur des *Voyages en zig-zag*; et Gotthelf dont il se fit le traducteur pour la plus grande partie de ses œuvres. Il prenait part à la vie littéraire dans l'*Émulation* de Fribourg et dans la *Revue Suisse.* C'est dans cette dernière que Buchon publia son *Gouffre-Gourmand.* L'*Émulation* ayant été fondée en 1841 par Daguet, Buchon fut mêlé dès sa naissance à cette petite société littéraire qui s'entretenait des choses de la terre natale et où « l'amour de la vérité et l'amitié » étaient appelées « à régir et à vivifier (1) ». Un certain Louis Pugin s'y occupait de la question de l'*Industrie fribourgeoise* et un certain Suchet y traitait le sujet de l'*Éducation populaire*, comme il se doit d'ailleurs dans la patrie de Pestalozzi et du Père Girard (2). Daguet lui-même y écrit de petits articles historiques, « conte avec finesse et bonhomie le passé de Fribourg et les mœurs disparues (3) ». Le Fribourgeois Nicolas Glasson y insère une pièce sur la vie paysanne, et puis, voici « une sorte de Mistral fribourgeois », Louis Bornet, qui, dans ses *Chevriers* chante la campagne dans l'idiome du *Ranz des vaches*, dans le patois gruyérien. Un grand effort de cette petite société porta même sur la recherche des locutions « *vicieuses* », en usage dans le canton de Fribourg. Daguet et un certain Uffleger en firent un répertoire amusant que publia la Revue. Max Buchon de son côté, donna la primeur de plusieurs de ses premières poésies et tâcha d'y apporter le coloris local comtois. En 1846 la Revue

(1) A. Daguet, *Notice sur la vie et les travaux de la Société d'études de Fribourg, depuis sa fondation en 1838 jusqu'en 1854. Émulation de Fribourg*, 1854, p. 35. N. B. L'*Émulation*, sous les auspices de cette Société, ne parut qu'à partir de 1841.

(2) Daguet publia dans l'*Émulation*, en 1851, des *Souvenirs du Père Girard écrits par lui-même.*

(3) Philippe Gariel, *op. cit.*, p. 420.

disparut. Après sa résurrection en 1852 et sa transformation en une Revue principalement littéraire, d'autres collaborateurs s'y joignirent. Parmi les nouveaux venus, le « conteur gruyérien », Pierre Sciobéret (1), se plaça à l'avant-garde. « Quatorze poètes, ni plus, ni moins », dit la Revue en 1854, fournissaient « leur contingent à l'exhibition locale qu'on nomme l'*Émulation* ». Sur « ces quatorze étoiles qui brillent à notre ciel poétique, trois astres lumineux frappent d'abord les regards : Max Buchon, M. Bornet et M. Glasson ». Buchon était en effet membre correspondant de cette société d'études, mais il entretenait en même temps de vieilles amitiés de collège et donna à la Revue des traductions de Heine, « du doux Hebel et du malin Auerbach », de ces « deux vaillants chantres de la vie paysannesque ». Il y publia des articles de critique sur les premiers volumes de Champfleury et y faisait des comptes rendus sur les essais de M. Sciobéret qui « écrit avec facilité » et qui « est en bonne voie ». Le livre *du Réalisme* rencontre « une approbation unanime » dont « Sciobéret se fit le porte-voix, dans une bibliographie qui lui permit de définir son propre réalisme (2) ». Buchon était aussi au courant des travaux et publications de son ami préféré, Daguet. Il connaissait ses mémoires sur les diverses tendances de l'*Éducation publique*, ses essais d'un « croquis de la verte Gruyère », de ce Highland plantureux et embaumé du canton de Fribourg, dont un autre collaborateur de la Revue, M. Majeux, recueillait quelques chants populaires et faisait revivre « une individualité grotesque, *Balla-balla* », le « Quasimodo de Bulle ».

(1) Cf. R. Loup, *Un conteur gruyérien, Pierre Sciobéret*, Fragnière, Fribourg, 1929.

(2) R. Loup, *op. cit.*, p. 64.

Buchon lui-même connaissait tout cela et aimait à visiter cette Gruyère verte avec Daguet et d'autres amis. Il aimait à séjourner à Bulle, chez M. Esseiva, loin du luxe guindé des hôtels cosmopolites, « en pleine vie helvétique (1) ». Pendant ces années, Buchon fut un témoin précieux de l'activité de la petite société. De même, il fut témoin des combats de Daguet et de ses amis contre le projet d'une école fédérale, dans le genre de celle qui existait alors en France, où Paris était le centre unique et la province nulle. Buchon participait à ces luttes, mais prenait surtout part à l'activité de la société. Il se préoccupait en particulier de la vie locale et apporta à sa « chère *Émulation* » son *Fruitier fribourgeois*, *le Chaudronnier*, le *Marchand de paniers* et même le *Cochon* (2). Des années après encore, il se préoccupait tellement de sa seconde patrie « comme contraste avec les turpitudes françaises incurables », qu'il lui est même venu l'idée de faire un livre sur *la Suisse historique*, *politique*, *industrielle*, *scientifique et artistique* (3).

Outre Daguet, Bornet et Sciobéret, Buchon comptait encore de nombreuses amitiés en Suisse : le célèbre organiste Vogt, à qui il demandait des mélodies pour ses chansons ; le poète fribourgeois Glasson, à qui il confiait une partie de ses intérêts financiers et dont il aimait aussi le goût littéraire, la modestie discrète, le don de sympathie expansive et attirante, l'éloquence réelle (4) ; Xavier Kohler, écrivain du Jura bernois, avec qui il aimait à s'entretenir, « au *Café du Théâtre* » à Berne, de ses amis

(1) Cité par H. Perrochon, *Annales Fribourgeoises*, *op. cit.*, p. 14.
(2) Cf. *Émulation*, 1852, pp. 110, 222, 252, 285.
(3) La mort a empêché l'exécution de ce projet.
(4) Lettre de Buchon à Daguet (8 juin 1864), citée par H. Perrochon dans les *Annales Fribourgeoises*, *op. cit.*, p. 16.

fribourgeois. Il avait des relations d'amitiés avec Charles Secrétan, Fritz Berthoud, l'auteur de « tant d'idylliques tableaux de la campagne neuchâteloise (1) », avec Eggis qui a célébré dans ses poésies les orgues de la cathédrale de Saint-Nicolas. Il avait des relations avec des Schaller, des Cuony, des Vicarino, des Gendres et avec tant d'autres. Buchon chérissait surtout Daguet. Il lui expédiait des livres et même des sacs de gaudes, dont « les enfants de Daguet étaient friands » (2). Il l'invitait à passer les vacances à Salins et consacrait des comptes rendus à ses écrits.

Outre Daguet, Buchon avait beaucoup d'estime pour un autre ami encore, pour « le bon Monsieur Félix » Bovet, dont il avait fait la connaissance à Tubingen pendant son voyage en Souabe. Il avait confiance dans son jugement et dans son goût littéraire. « Il n'y a que vous avec Courbet et Champfleury, que je sente en réelle affinité d'idée littéraire avec moi, non seulement en Suisse, mais encore en France... », « vous êtes un juge assez compétent pour que je m'en remette entièrement à vous (3) ». Buchon lui demanda une préface pour sa traduction de Hebel et ses *Scènes champêtres*. De même Bovet devait lui ménager une entrevue avec Gotthelf, « par l'entremise de son ami M. le pasteur Butschi (4) ». C'est encore Bovet qui l'engagea à aller demander à George Sand une préface pour l'un de ses livres (5). Buchon, de son côté, le tenait au courant du mouvement littéraire à Paris. « Il lui confiait

(1) H. Perrochon, *Musée Neuchâtelois, op. cit.*, p. 207.
(2) *Ibid.*, p. 208.
(3) *Ibid.*, p. 208.
(4) Lettre de Buchon à Bovet, citée par H. Perrochon, *Musée Neuchâtelois, op. cit.*, p. 210.
(5) *Ibid.*, p. 210.

les dernières nouvelles du monde littéraire, ce que lui avait dit Proudhon, avec qui il s'était promené deux heures à Paris, ce que faisaient Henry Murger ou Courbet (1) ».

En résumé, les amitiés suisses de Buchon étaient bienveillantes et fécondes. Par ces amitiés, Buchon a appris à accorder une importance de plus en plus grande à la vie populaire et aux choses locales. La Société d'études à laquelle il fut si intimement mêlé, lui montrait le chemin dès 1841 en lui rappelant l'importance d'une littérature populaire et paysanne qui, inaugurée par l'apparition du roman *Léonard et Gertrude*, de Pestalozzi, s'était successivement enrichie des poèmes de Hebel et d'Usteri, des romans de Gotthelf et finalement des écrits populaires, quoique médiocres, d'un Bornet, d'un Berthoud, d'un Sciobéret. C'est dans cette petite société d'études que Buchon a été préparé à comprendre un certain réalisme helvétique et germanique (2). Par Buchon enfin, ce réalisme helvétique a apporté sa note particulière au réalisme comtois et en conséquence au réalisme français en général, dont les deux amis de Buchon, Courbet et Champfleury, étaient les chefs. Grâce aux encouragements de ses amis suisses, Buchon se sentait fort et sûr de lui.

Il ne cessait pas de croire à ses amis, à la Suisse et c'est « pour payer aux nobles enfants de cette contrée voisine et amie la dette de sa reconnaissance », qu'il traduisait Gotthelf et concevait son livre sur la Suisse.

---

(1) *Ibid.*, p. 210.

(2) La langue française ne devient officielle à Fribourg qu'à partir de 1830.

CHAPITRE IV

Max Buchon, traducteur de Hebel, d'Auerbach et de Gotthelf

Dans une préface datée de Salins, Buchon déclare en 1845 (1) : « Il ne fallait rien moins que l'autorité et l'admirable génie de Mme de Staël, pour mettre à la raison nos préventions contre la littérature allemande. On aurait cependant bien tort de supposer que l'impulsion donnée par cette femme illustre, a produit sur nous tous les effets qu'elle avait le droit d'attendre. Le livre de l'*Allemagne* a popularisé parmi nous les noms, bien plus encore que les écrits... et nous avons mieux aimé croire l'immortelle écrivain sur parole, que d'aller vérifier là-bas les choses par nous-mêmes. » Cependant, avant Buchon, bien des écrivains exprimaient de l'admiration pour les hommes et les choses d'outre-Rhin. Rappelons-nous cette germanophilie qui passa de Mme de Staël à l'auteur du *Rhin*. Rappelons-nous les rapports personnels qu'entretinrent les romantiques avec les nations du Nord. N'oublions pas les voyages de Hugo dans le pays de ses *Burgraves*. Mais il n'existait guère, disons-le, sur la littérature allemande d'alors, que de « simples statistiques pour le commun de nos lecteurs (2) ». « On nous a donné des noms, et presque rien de plus, d'où nous avons pu supposer que nos hommes

(1) Préface aux *Poésies allemandes*, brochure in-18, contenant 2.000 vers de Hebel, Salins, septembre 1845, Imprimerie Mareschal.
(2) *Ibid.*

spéciaux ne se montraient si avares de communications directes, que parce que les excentricités de la littérature allemande répugneraient à notre bon goût. » Et encore en 1863, ce même Buchon déclare : « Malgré nos prétentions au titre d'initiateurs de l'humanité, nous avons assez l'usage, en France, d'être en arrière de vingt à trente ans sur les évolutions intellectuelles des autres peuples... Allez donc voir ce qui se passe en Russie, en Angleterre, en Hollande, en Allemagne, partout ; et vous comprendrez combien ils ont de glorieux complices au dehors, ceux de nos artistes qui s'appliquent si intrépidement à l'interprétation de la vie moderne... Voilà plus de cinquante ans que Goethe a résumé la vraie doctrine moderne en deux vers que je traduis ainsi :

« Taillez résolument en pleine vie humaine.
C'est notre vie à tous... et l'on s'en doute à peine. »

C'est en effet au dehors, à l'étranger, que Buchon demandait le secret du réalisme. C'est chez les poètes allémaniques qu'il trouvait les senteurs de la campagne, les « tranches de vie » taillées en pleine humanité. Il envie ces poètes, ces conteurs « pour qui la littérature n'est qu'un luxe aimable, qu'ils cultivent en même temps que les fleurs de leur jardin » et qui sont arrivés « à la grande publicité sans sortir de leur bourgade » (1). « L'art ne vit pas d'abstraction, il en meurt », déclare-t-il dans sa préface aux *Poésies* de Hébel, et c'est pourquoi il s'attachait « avec tant d'amour » à l'œuvre d'un Hébel, d'un Auerbach, d'un Gotthelf.

Nous rappelons que Hebel naquit à Bâle en 1760 d'un

(1) Max Buchon, *Œuvres choisies*, avant-propos, t. I, p. 3.

tisserand-jardinier. Il passa une bonne partie de sa jeunesse au village natal de sa mère, à Hausen, dans la vallée de la Wiese, affluent du Rhin. C'est une charmante contrée qui s'appelle l'Oberland badois, limitée par le Rhin et les hauteurs de la Forêt-Noire. J.-P. Hebel étudia dans les Universités allemandes, reçut à vingt ans les ordres et fut nommé vicaire à Loerrach (près Bâle). En 1791, il devint professeur à Carlsruhe. C'est là qu'il écrivit dans le patois de son pays « ces charmantes poésies que s'assimilèrent avec tant de joie les populations de la Forêt-Noire, de l'Alsace et de la Suisse allemande, et qui n'avaient primitivement pas d'autre but que de le consoler de l'éloignement de son village (1) ». Ces poésies, écrites dans le dialecte du pays, obtinrent en 1802 un vif succès sous le titre de *Poésies allémaniques*. Jean-Paul Richter et Gœthe encouragèrent le poète, qui avait osé le premier se servir en poésie, du patois d'un petit district de Bade (2).

Toutes les poésies de Hebel ont pour cadre la vallée de la Wiese, les villages où il avait passé sa jeunesse. Dans toutes les pages on retrouve les aspects de cette vallée, de sa nature et en même temps elles respirent un profond amour de cette nature et du pays de sa jeunesse. Hebel y fait preuve à tout moment d'un talent d'observation très délicat. Les aspects de la nature lui sont familiers et il les décrit naturellement, comme une chose toute simple. Ainsi les descriptions de Hebel « n'ont rien de commun avec celles des romantiques, qui font de la nature un prétexte à développement lyrique (3) » :

(1) Buchon, dans sa préface aux *Poésies* de Hebel ; cf. *Œuvres choisies*, *op. cit.*, t. I, p. 172.
(2) Cf. *Œuvres choisies*, *op. cit.*, t. I, p. 173.
(3) E. Bouvier, *op. cit.*, p. 187.

« La cigogne au sommet des maisons ruinées
Polit son bec ; partout fument les cheminées ;
Le volant du moulin tourne au courant de l'eau
Et le coupeur s'épuise autour du vieux bouleau (1) » ;

ou bien :

« Le moineau dissimule un instant sa surprise,
Puis dit, et attaquant du bec chaque cerise :
— Ceci ne peut pas nuire à mon tempérament,
Et j'en chanterai même encor plus joliment. »

A ce trait incontestablement nouveau dans ces poésies de Hebel, d'autres encore s'ajoutent. Si la nature intéresse Hebel, elle ne constitue néanmoins qu'un fond sur lequel se détachent des personnages pour lesquels il éprouve une affectueuse sympathie. Il nous montre ces personnages tels qu'il les a connus : les pauvres paysans, leurs occupations rudes et journalières, leurs sentiments qu'il exprime d'une manière toute naturelle. Il n'a pas besoin de les choisir pour modèle et de les faire poser ; il n'a pas besoin d'altérer tel détail et d'en dissimuler tel autre. « Les paysans et les ouvriers qu'il met en scène ou dont il emprunte la manière de sentir et de penser, il les comprend et les aime tels qu'ils sont, et il sait nous les faire aimer », dit Bovet dans sa préface de 1853 (2). Tout ce qu'on trouve chez lui de beau, est de son cru, à lui tout seul, et il n'est pas allé le chercher ailleurs que dans son propre cœur ; le réalisme naît de la sympathie (3).

(1) Extraits de la traduction de 1846.

(2) *Poésies complètes de Hebel*, Berne, J. Dalp. ; Paris, Bonani et Droz ; publiées par Ed. Mathey, Berne, 1853.

(3) Barbey d'Aurevilly donne à ce propos cette comparaison » : Il traduit la réalité avec une vigueur inouïe et un sentiment qui est à cette réalité ce qu'aux objets est le soleil ». *Les Œuvres et les Hommes*, t. XII, p. 119 (littérature étrangère, Paris, Lemerre, 1890).

La réalité, et c'est un deuxième caractère nouveau de Hebel, est parfois très « concentré, en raison même de la nature limitée et pour ainsi dire raccourcie de sa composition (1) ». Hebel peint pour peindre et pour faire sentir à la manière allemande. Il est l'observateur impersonnel :

« Lorsque le matin je conduis mes bêtes à l'abreuvoir, Mariette y vient aussi chercher de l'eau ; lorsque le soir elle vient laver sa salade à la fontaine, j'y viens encore... A l'église, pendant que le pasteur fait la lecture, je regarde ma Véronique pour savoir si elle est bien attentive ; elle aussi regarde si je le suis... en attendant le verset court et nous échappe sans que nous puissions le retenir (2) ».

Ou bien, au déclin du jour, lorsque le paysan rentre chez lui, il a :

« Une femme qui vienne aussi le soir l'attendre
Sur la porte, et l'accueille avec quelque mot tendre
Quand il rentre chez lui, tout fatigué qu'il est,
Et lui dise : « Chéri, mets donc ton gros gilet,
Fourre tes pauvres pieds dans de larges pantoufles,
Ta soupe doit avoir besoin que tu la souffles,
Mange de ce jambon si peu que tu voudras
Pendant que j'irai mettre un grès chaud dans les draps (3). »

Ce réalisme n'a rien de savant, mais les peintures sont vraies et naturelles. Ses paysans ont encore toute la simplicité des premiers âges. Chacune de ces scènes est une étude fidèle et elles forment un tableau qui nous charme par la vérité et par la bonhomie avec laquelle Hebel nous montre les détails tels que dans ces vers :

(1) *Ibid.*, p. 120.
(2) Cité par Scheurer, *Hebel, sa vie et son œuvre*, p. 75 (Cf. E. Bouvier, *op. cit*, p. 188).
(3) Extraits de la traduction de 1846.

« Va-t'en, Lise, remplir la lampe jusqu'au bord,
Puis tu l'allumeras, mais mouche-la d'abord.
— Va chez Lise Fischer, porter cette chemise
Avec les deux fagots qui sont dans la remise,
Puis cet orge, et dis-lui qu'on l'attend demain soir
Pour manger les gâteaux qui sont dans le dressoir (1). »

Nous ne sommes pas étonnés que Buchon se soit attaché « avec tant d'amour » à ce réalisme de Hebel. Le vif sentiment de la réalité, le sens pratique, la simplicité de la pensée sont, comme nous l'avons vu au premier chapitre, des qualités chères à l'esprit franc-comtois, et Hebel les possède au plus haut degré.

Quoique resté très vrai, très naïf et très « paysan », Hebel est pourtant très ingénieux. C'est là encore un nouveau caractère de sa poésie : la philosophie s'introduit dans ses poésies. Il saisit le caractère de la poésie populaire, en en dégageant toujours, d'une manière plus ou moins délicate, la morale, pratique « avec beaucoup de goût », *le fabula docet.* Dans le *Schatzkästlein des rheinischen Hausfreundes*, la plupart des contes n'ont d'autre but que de mettre en valeur une idée morale et de donner des conseils de pitié et de sagesse. Nous n'insisterons pas sur cette tendance, puisque Buchon n'est pas tenté de reprendre à son compte cette tendance dans ses propres poésies. Cependant, lorsque Buchon complète sa première traduction, ce sont les *Poésies complètes* qu'il publie en 1853. Les poésies ajoutées par cette seconde traduction, n'apportent aucun élément nouveau dans la connaissance générale de la manière de Hebel. On y trouve pourtant les poésies les plus familières, celles qui contiennent des détails réalistes qui auraient pu choquer en 1846, et qui, après

(1) Extraits de la traduction de 1846.

Dupont ne sembleront pas trop hardis (1). Ce sont *la Forge*, *la Femme du Marché*, *l'Orage*, *le Compagnon menuisier*. De même le « cochon », symbole du réalisme villageois, apparaît :

> « ...Uhli vient de saigner ses cochons,
> Allons lui demander, vite, et nous dépêchons,
> Quelques morceaux de lard avec quelques saucisses. »

En somme, Buchon contribua par ses traductions à fournir des éléments essentiels à la doctrine réaliste qui commençait à se former. Le réalisme de Hebel, révélé par Buchon, ne pouvait que confirmer les nouvelles tendances au lendemain de la Révolution de 1848. Les traductions de Hebel furent le premier essai d'une poésie populaire et réaliste. « En 1843, dit Buchon, les paysanneries littéraires plus ou moins frelatées qui nous ont inondés depuis, n'étaient point écloses. Nos plus grands maîtres en étaient encore, ou peu s'en faut, à essayer le paysage littéraire. Sous ce rapport, les poésies allémaniques les avaient triomphalement devancés d'environ quarante ans. Quoi d'étonnant que ce petit livre me parût, il y a vingt ans, une vraie révélation (2) » ? C'est également l'avis de Barbey d'Aurevilly. « Jean-Pierre Hebel est un poète allemand que nous ne connaissions guère, malgré notre *allemanderie* », dit-il (3).

En outre, ce réalisme de Hebel est très accentué et cru. Buchon lui-même s'était d'abord senti gêné pour

(1) Cf. Émile Bouvier, *op. cit.*, pp. 168, 191. Dupont, poète romantique dans sa jeunesse, se révéla, vers 1845, poète villageois et composa *les Bœufs* ; en 1846, il publia *Les Paysans* et en 1849 les *Chants rustiques*.

(2) Max Buchon, *Œuvres choisies*, *op. cit.*, t. I., p. 175.

(3) Barbey, *op. cit.*, t. XII, p. 117.

traduire les détails les plus triviaux. Et, pour accoutumer le lecteur à se défaire des préjugés classiques et romantiques, il appela même à son secours la peinture flamande : « Si en contemplant quelque vieille gravure flamande ou hollandaise, vous vous êtes parfois demandé pourquoi notre littérature française s'est montrée si longtemps rétive aux scènes de la vie journalière et populaire, si vous aimez la vraie poésie... voici votre homme (1) », dit-il, dans sa préface aux *Poésies* de Hebel. Bovet cherche également à justifiier ce nouveau genre littéraire : « Aux yeux de bien des gens, dit-il en 1853, le domaine de l'art a des bornes assez précises ; ils s'imaginent qu'il y a dans la nature un certain nombre d'objets poétiques à côté d'un certain nombre qui ne le sont pas et que toute l'affaire du poète est d'éviter ceux-ci et de choisir ceux-là ; que si la nécessité l'oblige à faire entrer dans ses vers quelque objet reconnu non poétique, il devra lui faire subir une légère transformation, ou du moins en changer le sens. C'est ainsi que les vaches, à leur grand étonnement, redeviendront des génisses et que tous les chevaux s'appeleront des coursiers. Nul poète n'est peut-être plus propre que Hebel à désabuser de cette théorie. Il nous parle, en effet, des choses les plus communes, et il en parle dans la langue de tous les jours... (2) » Champfleury, dans sa critique de Hebel (3), se place au même point de vue et insiste en outre encore sur l'utilité de ses poésies sincères.

Ne quittons pas Hebel sans dire un mot de la traduction

(1) Max Buchon, *Œuvres choisies*, *op. cit.*, t. I, p. 171.

(2) F. Bovet, Préface aux *Poésies complètes de Hebel*, trad. de Buchon, 1853.

(3) Dans l'*Artiste*, 1er mai 1852. L'article est reproduit dans son livre, *le Réalisme*.

de Buchon en elle-même. Cette traduction atteste beaucoup de talent et un sentiment très vif des beautés sincères qu'elle s'efforce de reproduire. On y sent, à l'exactitude de certains détails, de costumes et de mœurs, et presque à l'air qu'on y respire, que cette traduction doit être fidèle autant que peut être atteint cet impossible idéal. « *Traduttore, traditore* », dit un proverbe italien. Cela est plus vrai encore quand il s'agit de traduire des poésies patoises, telles que les poésies de Hebel, qui répugnent même à passer dans le pur allemand, tant elles sont d'un caractère tout local et d'une originalité profonde. Buchon a peut-être eu moins de peine qu'un autre à traduire de pareilles poésies puisqu'il pouvait demander des renseignements au Badois Scheibel. De plus, comment ne pas sentir les nuances de la langue de ceux dont on comprend le cœur ?

Toutefois, la luxuriante poésie et la singulière bonhomie de Hebel ont perdu beaucoup de leur charme. Dans la traduction de Buchon souvent le fond des poésies se dégage de la forme originale et perd ainsi sa valeur. Qu'on en juge par exemple par les deux premières strophes de la pièce *Soir d'été* (1) :

Texte original :

1. « O sieh, wie ist die Sonne müd',
2. sieh, wie sie still nach Hause zieht !
3. O sieh, wie Strahl um Strahl verglimmt,
4. wie sie ihr Tüchelchen da nimmt,
5. ein Wölkchen, blau mit rot vermischt,
6. und sich damit die Stirne wischt !

(1) Extrait de la traduction de 1864. Brochure parue sous le titre de *Poésies alémaniques de J. P. Hebel*, Salins, Duvernois et Billet, p. 32.

1. « Wahr ist es, sie hat schlimme Zeit,
2. im Sommer gar, der Weg ist weit,
3. und Arbeit find't sie überall. —
4. In Haus und Feld, in Berg und Tal
5. drängt alles sich nach ihrem Schein
6. und will von ihr gesegnet sein. »

Traduction de Buchon :

1. « Oh ! comme le soleil est las de sa tournée...
2. Comme il sue ! On dirait, quand elle est terminée,
3. Qu'il s'essuie, en faisant d'un nuage un mouchoir,
4. Avant de se laisser derrière les monts choir...

1. Il est vrai qu'en été sa tâche est longue et dure ;
2. Car enfin il n'est pas un seul brin de verdure
3. Qui n'implore chaleur et lumière de lui,
4. Sitôt qu'à l'orient ses premiers feux ont lui. »

Traduction littérale :

1. « Oh ! regarde ! comme le soleil est las,
2. regarde, comme il va à la maison tranquillement !
3. Oh ! regarde ! comme les rayons s'éteignent peu à peu,
4. comme il prend son petit mouchoir,
5. un petit nuage bleu teinté de rouge,
6. et s'en essuie le front.

1. Il est vrai, il a une tâche difficile,
2. surtout en été, le chemin est long,
3. et partout il trouve du travail. —
4. Dans la maison, dans les champs, dans les montagnes et dans
5. tout désire vivement sa lumière [les vallées
6. et tout veut être béni par lui. »

Souvent, Buchon omet certains détails, déforme quelquefois toute une strophe et se dispense même de l'idée fondamentale de la pièce. Ainsi dans *L'Araignée*, Hebel nous donne à entendre très clairement cette pensée morale : « Dieu prend soin de nous tous. » Buchon au contraire, omet tout à fait les vers où est exprimée cette pensée :

Texte original (neuvième et onzième strophe) :

« O Tierli, wie hesch mi verzückt !
Wie bisch so chlei und doch so g'schickt !
Wer het die au die Sache g'lehrt ?
Denk wohl, der, wonis alli nährt,
mit milde Händen alle git.
Bis z'frieden ! Er vergisst di nit !
. . . . . .

Lueg, 's Spinnli merkts enanderno,
es zuckt und springt und het sie scho,
es denkt : « I ha viel Arbet g'ha
jez muessi au ne Brotis ha » !
I sag's jo, der wo alle git,
wenn's Zit isch, er vergisst ein nit. »

Traduction de Buchon :

« Quoi qu'il en soit, tu peux te vanter, chasseresse,
De m'avoir joliment tenu l'âme en détresse...
Aussi bien, comment donc mets-tu tant de savoir
Dans un corps si petit qu'on a peine à le voir ?
. . . . . .
Sur elle [la mouche] au même instant s'élance l'araignée
Qui la prend à la gorge et l'a bientôt saignée,
En disant : — Ce travail m'a mise en appétit,
Et voilà de quoi faire un excellent rôti. »

Traduction littérale :

« Oh ! petite bête, comme tu m'as étonné !
Comme tu es petite, et pourtant si adroite !
Qui donc t'a appris toutes ces choses ?
Je pense que c'est celui qui nous nourrit tous,
Qui, les mains charitables, donne à tout le monde
Sois tranquille ! Il ne t'oublie pas ! »
. . . . . .

Voici déjà une mouche qui s'entortille dans sa toile :

« Regarde ! la petite araignée l'a aperçue tout de suite,
elle fait un mouvement subit, s'élance et déjà elle l'a attrapée ;

elle pense : « J'ai eu beaucoup de travail,
maintenant, il me faut aussi un rôti ! »
Je le dis, c'est celui qui donne à tout le monde,
Quand le moment sera venu ; il ne nous oublie pas. »

De même dans *Cri du Guet*, Buchon omet le passage où l'auteur invite tous ceux qui ont passé une bonne nuit, à remercier Dieu :

Texte original :

« Loset, was i euch will sage !
D'Glocke het Drü gschlage.
Die Morgestund am Himmel schwebt,
und wer im Fried'den Tag erlebt,
dank' Gott, und fass e frohe Muet
und gang an's Gschäft, und — halt si guet ! »

Traduction de Buchon :

« Écoutez bien ceci, braves gens de la ville ;
Trois heures vont sonner à la Maison de Ville.
Oh ! pour le coup, voilà le jour à l'orient...
Que l'ouvrier s'éveille et se mette à l'ouvrage...
S'il s'est levé joyeux, qu'il prenne bon courage,
Car son front restera tout le jour souriant. »

Traduction littérale :

« Écoutez, ce que je veux vous dire !
Trois heures viennent de sonner.
L'heure du matin flotte au ciel
et tous ceux qui arrivent au jour en paix
qu'ils remercient Dieu, qu'ils prennent bon courage,
qu'ils aillent au travail, et, — qu'ils se maintiennent en bon [état ! »

Dans la même pièce encore Buchon omet un vers et y substitue un vers ou même deux qui n'existent point au texte original :

Texte original :

« Loset, was i euch will sage !
D'Glocke het Œlfi gschlage.
Und wer no an der Arbet schwitzt,
und wer no bi de Charte sitzt,
dem bieti jez zum letztemol —
's isch hochi Zit — und schlofet wohl ! »

Traduction de Buchon :

« Écoutez bien ceci, braves gens de la ville :
Onze heures vont sonner à la Maison de Ville.
Le tapage nocturne à tout le monde nuit,
C'est pourquoi, je répète au menuisier qui tâche,
Malgré l'heure qu'il est, de terminer sa tâche...
— Vous finirez demain, couchez-vous, bonne nuit ! »

Traduction littérale :

« Écoutez, ce que je veux vous dire !
Onze heures viennent de sonner.
Et tous ceux qui suent encore en travaillant,
et tous ceux qui jouent aux cartes encore,
à tous ceux-là, je le répète pour la dernière fois :
il est grand temps, — et, bonne nuit ! »

Nous voyons que, dans le texte original, il n'est point question d'un tapage nocturne ni d'un menuisier, mais des joueurs de cartes qui ne sont pas pressés d'aller se coucher. Nous rencontrons souvent encore, dans sa traduction, de pareilles négligences ou de pareilles hardiesses.

En outre, Buchon ne sait pas toujours rendre toutes les nuances que Hebel a mises dans ses vers et qui font le charme de ses poésies. Le procédé du poète de Carlsruhe consiste à assimiler toutes les choses à des êtres animés qui ont leur propre langage. Il change en habitants des campagnes les rivières, les étoiles, le soleil et imprime

ainsi à tout l'univers, de la manière la plus charmante, un cachet singulier et pittoresque. S'attachant de préférence à des descriptions extérieures, Buchon ne sait pas toujours saisir cette vie inhérente aux choses chez Hebel. De même l'aménité, la profondeur du sentiment et la bonhomie ne gardent pas toute leur saveur originelle. « Hebel a fait de *l'art* véritable, dit-il lui-même, tandis que pour mon compte j'ai bien peur de n'avoir fait que de la virtuosité, ce qui est bien différent (1). » D'autre part, avouons-le, à la décharge de notre poète, traduire des poésies patoises dans toutes leurs nuances est chose peu facile où chose presque impossible. Généralement Buchon « manie très heureusement la langue et il tombe toujours fort juste sur le mot propre », ainsi que faisait déjà remarquer l'éditeur de sa traduction de 1853 (2). « Je suis intimement persuadé, ajoute-t-il, que nul autre n'aurait pu mieux faire. »

Si la traduction n'est pas toujours très exacte, elle donne cependant, prise dans son ensemble, une assez bonne idée de l'œuvre de Hebel. Victor Hugo, George Sand ne pouvaient que l'apprécier. Cette dernière écrivait le 27 septembre 1857 dans le *Courrier de Paris* : « Quand Max Buchon traduit en vers les adorables poésies de Hebel, il est aussi limpide que son modèle. » Victor Hugo de son côté lui écrivait : « Hebel, Monsieur, c'est presque vous, allemand. Il vous a été facile de le traduire, car vous pensez l'un comme l'autre dans la même région. Vous

(1) V. l'article de Buchon : *Causeries littéraires, Émulation de Fribourg*, 1854, p. 87.

(2) E. Mathey, dans une lettre adressée à Champfleury et datée de Berne, le 17 août 1853. M. Pierre Moreau a eu l'obligeance de nous communiquer la copie de cette lettre, copie qui lui avait été prêtée par M. Léon Germain.

êtes deux esprits divers, cependant, et très originaux ; mais une profonde fraternité vous unit. C'est ainsi que dans les hautes sphères sombres, Dante côtoie Eschyle. Vous, c'est dans la prairie, dans le clair rayon du matin, parmi les chaumes, les ruisseaux et les saules que vous rencontrez Hebel (1). »

Toutefois, si l'on s'en rapporte à une lettre de son éditeur, Buchon ne semble pas avoir eu un grand succès avec sa traduction. « ...Des quatre cent cinquante exemplaires de Poésies de Hebel arrivés à Paris, écrivait-il à Champfleury, quarante seulement sont placés. Outre les droits d'auteur, l'impression, le port, le droit d'entrée en France... résultats peu brillants. Encore si M. Buchon voulait bien se persuader que j'ai publié ses Poésies en véritable amateur et aussi à cause de l'amitié que je lui porte et du cas que je fais de son talent ; mais au lieu de cela, il me plante toujours impitoyablement l'épée dans les reins en me disant : Avancez, avancez (2)... »

En somme, nous ne pouvons pas contester la grande valeur de sa traduction. Il est difficile de séparer les poésies traduites de celles de Buchon lui-même (3). Les travaux et les jours des paysans badois sont ceux des paysans comtois ; ses propres tableaux sont ceux du poète badois : La Loue, comme la Wiese, devient une jolie fille du pays. Toutes ses *Scènes champêtres* sont le « pendant de celles de Hebel, non pas qu'elles en soient une imitation, mais elles représentent la vie du campagnard comtois

(1) Lettre reproduite dans les *Poésies franc-comtoises*, *op. cit.*, avant-propos, p. 4.

(2) Lettre datée de Berne du 17 janvier 1854. Nous l'avons transcrite dans les mêmes conditions que la précédente du même auteur.

(3) Buchon ajouta même à la traduction de 1853 des *Poésies complètes de Hebel* ses propres *Scènes champêtres*.

comme celles de Hebel nous représentent la vie du paysan badois (1) ». *Mois de Mai*, *Dans les bois*, *La Foire*, *Le Cochon*, *Le Marchand de paniers*, *Le Dimanche matin*, etc... sont traités à la façon du poète badois : *Le Dimanche matin*, *La Forge*, *La Femme du marché*, *Le Compagnon menuisier*, *La Chanson du cochon*, etc... Buchon a même une certaine parenté avec le poète de Carlsruhe ; il a quelquefois comme lui l'intelligence des symboles et on le voit dans les pièces où il parle en son propre nom, dans son charmant poème *Les Foins* par exemple :

> « Doux poète, venez ; venez, soigneuse abeille,
> Venez tous deux remplir encor votre corbeille ;
> Venez tous deux jeter votre dernier coup d'œil
> Sur ces prés qui, demain, seront peut-être en deuil. »

Mais « d'habitude il semble borner son ambition à être le copiste fidèle de la nature, il ne va pas au delà de ce qu'il voit, il peint pour peindre, et ceci le rapprocherait des poètes de l'ancienne école descriptive, si son procédé n'était pas diamétralement opposé et s'il n'évitait pas la périphrase avec autant de soin que ceux-ci la recherchaient. Buchon, au contraire, appelle un chat un chat, une chèvre une chèvre, et même, le dirai-je ? un cochon un cochon... Oui, un cochon ! tout simplement et tout crûment, comme dans Homère, comme à Salins, comme partout... Ce n'est plus *Dom Pourceau*, comme dans La Fontaine, hélas ! la pauvre bête a perdu tous ses titres (2). » Voilà le réalisme dans tout son scandale. Le voilà après son passage au jardin de la poésie de Hebel. Comme Buchon supprime encore tout ce qui dans Hebel est prédication morale et

(1) F. Bovet, Préface aux *Poésies complètes de Hebel*, *op. cit.*
(2) *Ibid.*

philosophie, « Buchon est plus réaliste encore que Hebel lui-même (1) ».

* * *

Dans les poésies de Hebel et dans celles de Buchon, le réalisme est encore caché sous le manteau de la poésie. Nous avons vu que Champfleury s'en plaignait et qu'il y trouvait un « défaut du réalisme de Buchon ». Mais bientôt il pourra le voir se dégager des contraintes du vers. C'est en effet en 1853 que Buchon publie une traduction d'un romancier étranger, les *Scènes villageoises* d'Auerbach. Cette traduction des *Scènes villageoises* d'Auerbach est la première en date et comprend six nouvelles. Ce sont *Tolpatsch*, *La Pipe*, *Geneviève*, *Toinette*, *le Buchmayer* et *Les frères ennemis* (2). En 1854, Buchon ajoute encore *Florian et Grescence*, *Le Maître d'école* et *Les Repris de Justice* (3).

Ces nouvelles appartiennent à un genre nouveau. Auerbach y conte de vraies, mais simples histoires de paysans, situées dans le cadre pittoresque d'un village de la Forêt-Noire. Il cherche ses inspirations dans le spectacle des mœurs populaires, de la vie des paysans, et s'efforce de reproduire dans sa rude simplicité ce monde si étrangement défiguré par les pastorales du XVIII^e^ siècle (4). « Ce qui fait le mérite des récits d'Auerbach, c'est d'être une peinture fidèle des conditions populaires (5). » Il peint l'habitant du pauvre village perdu dans la Forêt-Noire :

(1) *Ibid.*

(2) Les six premières nouvelles sont parues en un volume chez J. Cherbuliez, Paris, en 1853, sous le titre de *Scènes villageoises de la Forêt-Noire.*

(3) Deux volumes, Cherbuliez, Paris, 1854.

(4) Ch. Mazade, *Berthold Auerbach, Scènes de la Forêt-Noire. Revue des Deux Mondes*, 1853, t. III, p. 838.

(5) *Ibid.*, p. 838.

le bûcheron, le laboureur, le maître d'école, le malheureux qui émigre et qui, dans sa patrie nouvelle, songe au lieu natal. Toutes ces physionomies sont vraies, à commencer par ce brave Tolpatsch, timide et lourd, amoureux silencieux, et son rival, l'ancien soldat, qui a appris dans la ville des manières élégantes et qui éblouit maintenant de son élégance faraude les filles du village.

Dans les *Scènes de la Forêt-Noire*, on ne trouve plus la bonhomie de Hebel. C'est qu'Auerbach choisit ses modèles. Pas plus que Hebel, il n'hésite devant des détails crus, mais ces détails sont là pour atteindre un but, un effet prémédité. De même on ne trouve plus chez lui la même prédication morale. Celle d'Auerbach est rude et consiste à nous montrer, d'une part, la naïveté, la franchise rustique et d'autre part, la corruption des civilisés, des bourgeois. Mais ce qui nous intéresse ici, dans ses *Scènes villageoises*, c'est le réalisme, « la peinture fidèle des conditions populaires ». C'est aussi le seul point qui attire Champfleury. Il en tire aussitôt un argument en faveur du réalisme : « Ces deux Allemands (Hebel et Auerbach) exerceront, sans nul doute, une grande influence sur la nouvelle école littéraire », dit-il dans *Le Messager de l'Assemblée nationale*, le 1er mars 1851. Il y compare aussi Balzac, G. Sand et Auerbach, et il donne sa préférence, pour la peinture des paysans, au romancier de la Forêt-Noire : « Il est simple, cru et net ; ses drames sont les drames du village ; ses personnages sont des portraits... »

* * *

Plus importante encore est l'influence d'un contemporain de Max Buchon, le Suisse Albert Bitzius, connu sous le pseudonyme de Jérémias Gotthelf. C'est encore l'infatigable Buchon qui le révéla au public français.

Réfugié à Berne, Buchon, s'initiait aux mystères du dialecte bernois. Une dame qui s'était éprise de lui (1), l'y aida et c'est ainsi que Buchon traduisit une bonne partie des œuvres de Gotthelf, écrites en dialecte bernois. La première traduction de Buchon date de 1852. Elle comprend le premier volume de Gotthelf, de ses *Scènes de la vie villageoise en Suisse*, volume qui renferme le *Joggeli*. Buchon publia cette première traduction dans *L'Émulation de Fribourg* où Daguet la faisait précéder, en manière d'introduction, d'un aperçu sur la littérature populaire et paysanne de la Suisse. Il publia ensuite en 1854 en volume les *Nouvelles bernoises* (2), *Le Miroir des paysans (Ulrich le valet, Ulrich le fermier)* (3), *La Fromagerie* (4) ; en 1857, *Les Joies et les Souffrances d'un maître d'école* (5).

Enfin, il publia encore *Anne-Babi* (6) et *L'Ame et l'Argent* (7).

Il semble d'après ces dates, que Gotthelf n'ait pas eu une influence prépondérante sur la formation de la théorie réaliste. Cependant, nous avons déjà vu, en parlant de Champfleury, que ce dernier fut initié aux œuvres de Gotthelf dès 1853, à l'époque où il rendit visite à Buchon à Berne.

Gotthelf se rattache, comme Hebel et Auberach, à la littérature populaire. Il est pasteur comme Hebel, un pas-

(1) Cf. H. Perrochon, *Musée Neuchâtelois, op. cit.*, p. 207.
(2) J. Cherbuliez, Paris; J. Dalp, Berne, 1854.
(3) *Ibid.*
(4) Bruxelles, Méline-Cans et C^ie^, 1857, 2 volumes.
(5) Ch. Leidecker, Neuchâtel ; J. Cherbuliez, Paris et Genève, 1859, 2 volumes.
(6) Marchand et C^ie^, Fribourg (Suisse) ; un premier volume parut en 1860, le second en 1861.
(7) A. Lacroix et C^ie^, Bruxelles, Leipzig, Livourne, 1869.

teur aux accents prophétiques. Avec « sa lenteur féconde et son abondance », avec « ses familles attachées au domaine, ses fermes larges et riches et son âme patriarcale (1) », Gotthelf est pour le paysan bernois, la nature même. Ses romans naissent, jaillissent et vivent. L'auteur, dit-il lui-même, n'a qu'à se taire quand le génie des lieux et son propre démon ont cessé de le harceler. Ainsi il est un artiste qui paraît ne relever que de lui-même. Il a créé un genre ou du moins une forme qui lui est propre. « Il sait, il voit, il sent les choses de la campagne avec une franchise énergique, avec une sympathie pénétrante, et il a pour les reproduire des procédés et des couleurs d'une singulière originalité (2). » Il appartient à l'école de Hebel par la sincérité, par la candeur de son dévouement aux classes populaires ; mais comme « romancier, il n'a pas de modèle et ne relève d'aucune école (3) ». Nous trouvons toujours dans ses œuvres une vigoureuse reproduction de la nature. Ses scènes d'intérieur elles-mêmes sont décrites avec « un admirable sentiment de la réalité (4) ». Il est plus réaliste encore que Hebel et Auerbach. Il n'hésite pas devant les détails les plus crus. A tout moment et dans tous ses livres, nous rencontrons des traits de ce genre : Le ruisseau du village s'empare en passant du purin de tous les fumiers, ce qui fait que les gens du bas du village prennent d'habitude un café beaucoup plus fort en couleur et en saveur que celui des habitants du haut du village (5)...

(1) Cf. dans *Littérateurs de la Suisse* (Édition du Sagittaire, Paris, 1938) le chapitre sur la Suisse allemande de Jean Moser, p. 55 et suivantes.
(2) Saint-René Taillandier, *Revue des Deux Mondes*, t. XI, p. 495.
(3) *Ibid.*, p. 495.
(4) *Ibid.*, p. 496.
(5) Extrait du volume, *les Alpenrosen* (1854), qui renferme une petite nouvelle intitulée *La Visite*. Passage cité par Max Buchon dans ses *Causeries littéraires, Émulation de Fribourg*, 1854.

Souvent son réalisme est outrancier et aucun écrivain n'a poussé plus loin la reproduction intégrale de la vie. Ce réalisme apparaît dans la description : dans *Ulrich le valet*, la grande conversation qui décide son héros à changer de vie, a lieu dans l'étable, auprès d'une vache en train de mettre bas. Il apparaît dans les caractères : tel celui de ce même héros qui hésite entre l'influence de son maître, dont il se défie, tout en l'approuvant, et celle de ses compagnons de cabaret.

Il apparaît dans l'intrigue même, comme dans cette histoire d'un marchand de balais qui sait accaparer toute la clientèle bernoise.

Il apparaît enfin dans la composition et dans la forme par l'absence totale d'art ou, pour mieux dire, de procédés et de souvenirs littéraires. Gotthelf ne connaît aucun souci de l'unité de composition, de forme de construction, de style. A tout moment, il s'écarte du sujet, ajoute des réflexions philosophiques ou des appréciations sur la conduite de ses héros. Souvent il insiste sur des événements accessoires ; tandis qu'Auerbach les groupait, Gotthelf ne fait pas de distinction entre eux. Ainsi ses romans et ses nouvelles sont des récits parlés. Cependant, c'est toujours à la faveur d'un but moral que Gotthelf fait accepter ce bavardage, de même que le réalisme outrancier. S'il nous montre dans tous les détails « Dürsli, le buveur d'eau-de-vie », c'est pour en tirer une leçon.

Ce qui intéresse Max Buchon dans l'œuvre de Gotthelf, c'est toujours le réalisme et cette littérature proche du peuple. Il conseille aux réalistes à venir ce réalisme et cette littérature populaire d'un Gotthelf : « Nous sommes aujourd'hui dans une situation littéraire, dit-il, qui a bien des analogies avec celles où se trouvaient nos pères au

commencement du siècle. L'influence des littératures étrangères fut alors considérable et salutaire par un certain côté. Pourquoi n'en serait-il pas de même aujourd'hui (1) ? »

En résumé, nous croyons avoir montré les nouvelles tendances qui se sont fait jour dans les œuvres d'un Hebel, d'un Auerbach, d'un Gotthelf et, en conséquence, grâce aux traductions de Buchon, dans la littérature française elle-même. Le caractère essentiel de toutes ces œuvres est précisément le réalisme. C'est à travers Hebel, Auerbach et Gotthelf qu'apparaissent pour la première fois le réalisme villageois et une littérature proche du peuple. Ce qui fait la puissance de toutes ces œuvres, et en particulier des romans et des nouvelles de Gotthelf, c'est précisément ce réalisme. Mais rien de plus différent que ce réalisme germanique de ce que la France entend par ce mot de réalisme. Ce qui en fait pour nous le charme, n'est bien souvent pour le Français que mauvais goût. Il y a une façon de sentir toute germanique, insupportable même aux Français qui ne sont point, d'ailleurs, restés fermés à ces œuvres étrangères, façon de sentir qui se traduit parfois par une abondance de comparaisons disparates ou par des rapprochements qui offensent ce qu'on appelle le bon goût. Champfleury même s'en plaignait et ne goûtait qu'à demi ce Gotthelf que Buchon lui révélait : « M. Bitzius ne sera jamais lu en France, déclare-t-il, sauf dans les librairies protestantes de la rue Basse-du-Rempart. Il peut se trouver parfois dans les livres de M. Bitzius des détails heureux, mais quelle lourdeur de composition, quel bavardage et quel patois (2) ! » Mais au contraire,

(1) Préface de sa traduction des *Nouvelles Bernoises*, *op. cit.*
(2) Cf. Émile Bouvier, *op. cit.*, p. 207.

Buchon voudrait imposer au goût français ce sain réalisme « en gros sabots ». Au vin français, « babillard, aimable et caressant », il s'efforça de mêler ce vin allemand dont Ludwig Boerne disait : « Ce n'est pas un plaisir que d'en boire, mais on est heureux après l'avoir bu (1) ». Bref, c'est le caractère populaire, villageois et réaliste qu'il s'efforça d'imposer à la littérature. « Quand un portrait de famille est un chef-d'œuvre, dit-il encore, l'immortalité lui est acquise, et plus il vieillit, plus les connaisseurs en font cas. Il en est de même de la poésie, quand elle s'identifie si étroitement aux lieux où elle est née, qu'on ne peut plus l'en séparer. Telle a été la bonne fortune de Hebel (2) », et, ajouterons-nous, d'Auerbach et Gotthelf. Buchon aimait ces auteurs et il les aimait par réaction contre le faux genre bucolique et par recherche sincère du vrai et du vécu. Il se met à l'école de ces auteurs pour montrer dans ses propres œuvres la naïveté et la franchise rustique de ses paysans comtois, en un mot, les mœurs franc-comtoises dans leur réalité.

C'est aux poètes étrangers encore que ce même Buchon demandait le secret de son art, quand il traduisait les contes populaires des frères Grimm (3), ou qu'il admirait les farces de Sébastian Sailer qui savait, en plein XVIII^e^ siècle, travestir le Père éternel, les Anges, Adam et Ève, Lucifer, Hérode, les Rois Mages, en gros paysans de Souabe (4); ou encore, qu'il s'éprenait de tous ces recueils de chants populaires allemands d'un Herder, d'un Brentano et

(1) Cf. l'étude de Buchon sur les *Chants populaires*, *Revue littéraire de la Franche-Comté*, 1863, t. I, p. 24.

(2) *Œuvres choisies*, *op. cit.*, t. I, avant-propos, p. 3.

(3) *Contes populaires de l'Allemagne*, recueillis par les frères Grimm, Paris, s. d.

(4) Cf. *Œuvres choisies*, *op. cit.*, t. III, l'introduction aux *Chants populaires*, pp. 16-19.

Armin, d'un Uhland, recueils qui lui prouvaient dans quelle intimité intellectuelle avec le peuple vivent les grands écrivains allemands (1).

L'Alsace aussi (bien que la Suisse et l'Allemagne elle-même y eussent suffi), ouvrit à notre Franc-Comtois l'accès du monde germanique. Cette province d'ailleurs, n'est restée, à aucune époque, en dehors du mouvement des lettres allemandes. Qu'il nous suffise de citer Alfred de Weissemburg qui attache son nom au plus ancien poème allemand connu, ce Gottfried de Strasbourg dont le nom brille au XIII^e siècle, Sébastian Brand avec ses satires et ses allégories frondeuses, Thomas Murner, le grand adversaire de la Réforme, Tauler, le poète mystique.

Au XIX^e siècle, Georges Daniel, Arnold et Ehrenfried Stœber sont les représentants les plus connus de la poésie germanique en Alsace. Ils ont écrit leurs œuvres dans le dialecte strasbourgeois.

Auguste Stœber (2), fils de Ehrenfried Stœber, continua l'œuvre de son père et on le signalait comme le plus actif de ces écrivains qui s'efforçaient d'entretenir et de développer en Alsace l'esprit allemand. On a de lui une histoire de la littérature allemande et de nombreux travaux sur les traditions et les légendes de l'Alsace (3).

Curieux de tout ce qui est populaire, Buchon n'ignorait pas l'activité de Stœber. Il étudiait volontiers dans son « beau livre », comme il dit lui-même, livre où Stœber

(1) Cf. son étude sur les *Chants populaires*, *Revue littéraire de la Franche-Comté*, t. I, 1863, p. 23.

(2) Né en 1808 à Strasbourg, Stœber était professeur au collège de Mulhouse, à partir de 1841.

(3) Il publia encore de 1843 à 1848 les *Feuilles Alsaciennes du nouvel an*, recueil de poésie et de prose allemande, et qui étaient une tribune spécialement ouverte aux écrivains allemands de l'Alsace (Cf. N. MARTIN, *Poètes contemporains* en Allemagne, Paris, Poulet-Malassis, 1860).

« a porté au chiffre de quatre cents les échantillons de dialectes, proverbes, dictons, chansonnettes populaires, recueillies par lui dans sa province (1) ». Pour connaître ces dialectes et la vie de cette vieille province rhénane, Buchon s'adressait volontiers à un autre Alsacien encore, Charles Berdellé, garde général à Rioz. Comme Buchon, Berdellé était toujours à l'affût des scènes populaires. « Dans une récente tournée à Vesoul, dit Buchon, j'ai pu constater qu'on s'y préoccupe fort peu de chansons populaires. Toutefois, mon appel a été entendu à Rioz, mais par un Alsacien, M. Berdellé, qui m'a envoyé plusieurs morceaux recueillis par lui (2)... » Dans ses propres recherches, souvent Buchon se réfère à lui, et, lorsque Sainte-Beuve voulait rabattre un peu son enthousiasme pour les dialectes (3), il lui répondait par des propos que lui tenait Berdellé.

Dans son article sur les *Chants populaires* il dit : « Pour apprendre le grec à un collégien, m'écrit avec beaucoup de justesse M. Berdellé, on lui fait étudier tous les dialectes de cet idiome, le dorien, l'ionien, l'éolien, etc... Pourquoi, quand il s'agit du français, professe-t-on, au contraire, un si souverain mépris pour nos dialectes, en les traitant de français corrompu, ce qui prouve qu'on a, sur leur essence et leur origine, les idées les plus fausses, et tendrait à faire supposer que, dans le principe, on parlait dans tout le pays la langue de Corneille et de Racine, de laquelle on ne serait arrivé au patois que par dégradations succes-

(1) Cf. son étude sur les *Chants populaires, Revue littéraire de la Franche-Comté*, t. I, 1864, pp. 30, 31, 36.

(2) *Ibid.*, p. 32.

(3) Le patois, « c'est une langue qui a eu des malheurs », lui faisait entendre Sainte-Beuve (Cf. *Revue littéraire*, t. I., 1864, p. 17, et les *Nouveaux Lundis* de Sainte-Beuve, t. X : *De la poésie en* 1865 (3 juillet 1865).

sives ; ce qui est précisément le contrepied de la vérité (1). » Ou bien plus loin encore : « Si Luther, me dit Berdellé, avait traduit la Bible en dialecte alsacien, ce dialecte fût devenu aussi bien que le saxon la langue officielle de l'Allemagne (2)... »

Ce qui intéresse Buchon, nous venons de le constater, c'est toujours cette littérature, cette langue qui émane du peuple. L'Alsace ne pouvait qu'affermir Buchon dans ses conceptions. D'ailleurs, n'est-ce pas en Alsace qu'Erckmann et Chatrian s'inspiraient aussi de la simple vie quotidienne de leurs villages ? Par de nombreuses affinités de caractère et de tempérament et aussi par le fait du voisinage, l'Alsace et la Franche-Comté puisaient aux mêmes sources et, c'est Buchon qui prenait à tâche de jouer le rôle d'intermédiaire entre ces deux vieilles provinces.

---

(1) *Revue littéraire de la Franche-Comté*, t. I, p. 17.
(2) *Ibid.*, p. 21.

CHAPITRE V

Activité politique de Buchon pendant la révolution de 1848

« Il y a peu de caractère politique, littéraire et privé, dit Charles Baille, qui s'explique plus clairement que celui de Buchon par les influences du sang, de l'éducation, de la race et du sol (1). » Buchon, en effet, est de cette terre que Fouché, sous Louis XVIII, avait appelée une terre républicaine. A peine quitté le collège, Buchon avait déjà l'intention de se consacrer au journalisme en province. En 1843, l'année même où furent publiées ses *Poésies*, il ne se donne déjà plus tout entier à la poésie et se préoccupe de la politique. Nous avons vu plus haut qu'il s'est épris des idées fouriéristes et qu'il a collaboré à cette époque à la *Démocratie pacifique* de Considérant. Cependant à cette date, Buchon n'avait pas encore ses idées bien définies. Ses articles étaient écrits sous le coup des préoccupations et des influences du temps, et ils décèlent l'enthousiasme d'un néophyte. Il se fait l'interprète d'un pacifisme internationaliste : « Quand je pense, écrit-il, en 1841, à Daguet, que grâce aux arrangements de notre absurde civilisation, rien n'empêche que nous ne nous rencontrions les deux à faire le coup de fusil l'un contre l'autre sur la frontière, tu conviendras que le patriotisme exclusif est une chose assez bête, et qu'il est temps qu'on fasse justice

(1) *Le Doubs*, 18 décembre 1869.

de ce qui fait qu'on aime ou qu'on haït officiellement tel ou tel individu parce que Dieu l'a fait naître à tant de mètres à gauche ou à droite de cet absurde morceau de pierre qu'on appelle frontière. »

Ses voyages en Suisse et en Allemagne l'ont confirmé encore dans cette conception. « Pour devenir bons voisins, dit-il en 1845, les gens les mieux doués ont besoin de se connaître, et voilà précisément, vis-à-vis de l'Allemagne, la condition de voisinage que nous avons le plus négligée jusqu'à ce jour... Par-dessus les larges eaux (du Rhin) vienne le bon génie de la France échanger avec celui de l'Allemagne le saint rameau de la nouvelle Alliance et la cause de l'humanité tout entière sera gagnée pour jamais (1). » En 1869 encore, lorsqu'il publia sa traduction de *Tannhäuser* de Heine (2), il dit : « Au point de vue politique, les poésies étrangères ont cet avantage de faire directement connaître au dehors les sentiments intimes d'un peuple, ce qui est la première condition pour que les nations entre elles s'apprécient plus sainement (3). » Cependant Buchon n'était pas toujours porté à l'enthousiasme pour tout ce qui était allemand. Il savait distinguer les vrais sentiments du peuple de ceux du gouvernement. De même que pour Heine, la bête noire de Buchon était la Prusse, cette monarchie « artificielle et machiavélique ». « La Prusse ne tient qu'à la domination militaire, dit-il en parlant de *Tannhäuser*, tandis que le vrai peuple allemand, celui du midi, ne rêve que liberté tran-

(1) Préface aux *Poésies allemandes*, Max Buchon, Salins, septembre 1845. Imprimerie de Mareschal.

(2) *Tannhäuser* est une simple légende nationale, dont, plus tard, Richard Wagner a fait son fameux opéra.

(3) *Le Doubs*, 18 septembre 1869.

quille et bonhomique. Si jamais l'Allemagne du Sud se laisse absorber par la Prusse, ce ne sera qu'en haine de la France impériale, dont, effectivement, elle n'eut jamais à se féliciter. Que la France impériale devienne un gouvernement de liberté, et l'Allemagne du Sud sera avec nous contre la Prusse. Voilà ce qui rend si important tout essai de faire connaître parmi nous les vrais sentiments intimes de l'Allemagne (1). »

Buchon était, à cette époque, tout pénétré de la nouvelle religion de Fourier, dont il faut chercher l'origine dans la philosophie positive d'Auguste Comte et qui se résume dans les mots, *savoir pour prévoir et pouvoir*. Si l'on se reporte à la préface des *Poésies allemandes*, on verra cette influence d'une manière encore plus claire. Buchon y dit : « Expérience et jeunesse, voilà les deux pensées réputées si contradictoires, que présentent à nos yeux les deux grands noms : France et Allemagne ! Qui dit jeunesse, dit *vouloir*, qui dit expérience, dit *savoir* : accolez maintenant ces deux mots, vouloir et savoir, et ils signifieront infailliblement *pouvoir !* L'omnipotence des choses de ce monde est donc bien clairement contenue en germe dans cette combinaison de mots si simples... »

Cependant, de même encore que Victor Considérant, qui suppliait Louis-Philippe de réaliser l'utopie fouriériste, Buchon demeura royaliste jusqu'à l'aurore de 1847. Son recueil de 1843 contient encore une touchante épitre adressée « à Madame la Duchesse d'Orléans », après la mort du fils aîné de Louis-Philippe,

> « Ce nom, objet sacré d'amour et de respect,
> Ce nom, le noble nom du prince de Juillet (2). »

(1) *Ibid.*
(2) Cf. ses *Essais poétiques, op. cit.*, pièce VIII, *Le Feu d'artifice.*

Cependant la doctrine du Bisontin Fourier, popularisée par Considérant, contribua à décider son orientation politique. Il abandonne les royalistes, devient successivement libéral et républicain et accueille avec enthousiasme la révolution de Février. A cette date Buchon nous semble désormais fixé dans ses idées politiques. Et de même, dans les traits physiques et moraux que nous décriront de ses amis (1) : d'une taille moyenne, gros, sans être replet, les yeux et les cheveux bruns, le front large et haut, le teint coloré, mais sans éclat, le nez dévié d'un côté du visage, la bouche ferme, encadrée d'une petite moustache en brosse, une ride profonde à la joue gauche descendant de l'œil au menton, soulignant cette expression d'énergie et de résolution qui fait penser à son père, le capitaine d'infanterie ; quelque chose de rustique dans la démarche, peu causeur, fermé en apparence, complaisant pourtant et le cœur largement ouvert pour ses amis. Charles Baille nous le montre plein de droiture et de dévouement affectueux, dans l'intimité, doux, conciliant, d'un regard et d'un ton de voix caressant. « Il était impossible, dit-il, de le rencontrer et de causer avec lui sans voir dans cet homme le meilleur enfant du monde et sans s'attacher profondément à lui (2). »

De son côté, le sculpteur Max Claudet nous le montre assis dans son atelier, sans prononcer beaucoup de mots, les mains sur sa canne et le menton sur ses mains, ou encore passant la main sur ses moustaches ; ou bien, dans ses

(1) Charles Thuriet, *Notice sur Max Buchon, op. cit.*
Champfleury, préface aux *Œuvres choisies, op. cit.*, p. VII.
Charles Toubin, *Les Gaudes, Ce que j'ai vu*, 16 janvier, 1er février 1893,
Max Claudet, *Le Télégraphe*, 2 septembre 1878 (cf. Léon Germain, *op. cit.*, p. 8).

(2) *Le Doubs*, 18 décembre 1869.

bons jours, tirant de sa poche son prochain article ou le dernier livre de Proudhon (1).

Lorsque la révolution éclata et lorsqu'on annonça à Buchon que la République était proclamée : « Eh ! bien, s'écria-t-il, on la défendra », et quelque temps après il présenta le premier numéro de sa *Démocratie Salinoise*. Charles Magnin ne pouvait que le féliciter. Depuis longtemps déjà il l'avait encouragé et lui avait donné des conseils pratiques : « Quant à moi qui souhaite si ardemment tout ce qui peut augmenter dans Salins la circulation vitale, lui écrit-il, je fais des vœux bien vifs pour que votre journal subsiste et prospère... Les conseils d'arrondissements, les conseils municipaux devraient être surveillés par une presse éclairée et bienveillante, sévère au besoin. Il n'y a pas de petites questions ; toute question d'économie publique, rurale ou judiciaire est grave, si peu étendue que soit la circonscription (2)...

Dès le premier numéro, la *Démocratie Salinoise* donna son adhésion à la République. En présentant le journal le 11 juin 1848, Buchon s'exprimait ainsi : « Nous appellerons notre journal la *Démocratie* parce que ce mot nous semble résumer en lui tout ce qu'il reste aujourd'hui par le monde de grand, de sain, de vital, de possible. » Dans les numéros suivants, il revient souvent sur ce mot de *Démocratie* qui devient pour lui l'expression générale des principes de

(1) Plus tard, Courbet fera un grand portrait de son ami Buchon (hauteur : 1 m. 45, largeur : 1 m. 20). Il le représentera presque de face, légèrement tourné vers la droite, debout. Le portrait, « une œuvre des plus remarquables, d'une harmonie sourde », est actuellement au Musée de Vevey (Suisse), auquel il a été donné, en 1896, par un certain M. Baer-Monnet. Le portrait a été retrouvé en 1882 ou 1883, chez un marchand de bric-à-brac à Paris. (Cf. *La Gazette des Beaux-Arts*, 1922, 1er semestre, D. Baud-Bovy, *Un portrait de M. Buchon par Courbet.*)

(2) Lettre déjà citée.

liberté et d'égalité, des nobles sentiments de justice sociale, de fraternité des peuples. Il aborde tout spécialement la question de l'instruction primaire : « L'école primaire est l'école de tous ; elle a pour mission de faire de tous de bons citoyens. Pas de restriction. Est-ce qu'on voudrait faire revivre en pareille matière l'ancienne maxime : « Beaucoup d'appelés, peu d'élus ? Non, en vérité, tout cela est passé de mode... Il est temps que tous soient appelés et que tous soient élus. » Il soutient surtout le principe de l'instruction primaire gratuite et obligatoire. Il prévoit des cours d'instruction pour les adultes et propose la création de bibliothèques publiques, « instruments précieux » pour l'éducation dans le sens démocratique. Ces théories, originairement et essentiellement, sont celles de Fourier (1) et Buchon en est avant tout le propagateur. Il montre dans son journal également les applications possibles de sa doctrine à l'économie. Il maintient surtout les idées contemporaines, mais sans négliger de marquer son caractère propre. Dans tous ses articles il sait toujours bon gré à ses paysans comtois et à leur travail personnel. Souvent, ses articles sont écrits sur un ton de polémique et plus d'une fois, il part en guerre contre l'autorité d'État. « Que tous les archanges du Dieu des armées embouchent la trompette des batailles, et que les destinées s'accomplissent au plus vite », écrit-il dans la *Démorcatie Jurassienne*, le 9 juin 1849. « Il est mort et bien mort, le principe d'autorité qui seul faisait votre science et votre force. » Ces idées le faisaient considérer comme anarchiste.

Au cours de l'année 1849, Buchon comprit-il que la Démocratie était en péril et que la situation réclamait l'éner-

(1) Cf. F. Armand et R. Maublanc, *Fourier*, collection *Socialisme et Culture*, Éditions sociales internationales, Paris, 1937.

gique concours des citoyens soucieux des intérêts du pays et acquis aux idées républicaines ? C'est vraisemblable, car il donna son concours sans marchander. Il lutta pour la République et pour la Démocratie. Après l'élection de Louis-Bonaparte à la présidence de la République, il se déclara prêt à marcher contre lui. Il n'attendit pas, pour sonner le rappel, que M. Thiers eût dit, la veille du Deux-Décembre : « L'Empire est fait. » Dans son journal, dans ceux de Proudhon et de Considérant, il annonçait déjà avec une sorte de prescience la fin tragique du gouvernement « républicain » et le règne du nouveau César. Déjà il pouvait dire : « Prédire, c'est se souvenir. »

A cette époque, l'anti-jésuitisme de Buchon fut également de la partie. Il en voulait surtout à l'aristocratie et au clergé et il les attaque d'un ton ironique comme dans sa *Confidence* où il signe encore « Max Buchon, ex-élève de Fribourg ». Ces vers, que nous croyons inédits, révèlent bien son état d'esprit de ce moment :

« Adolphe, mon ami, comme l'on vous mitraille !
La congrégation n'entend pas qu'on la raille,
Vous avez certes, pu vous en apercevoir,
Aussi bien deviez-vous dès longtemps le savoir.

Il fallait la candeur de votre âme ingénue
Pour croire qu'ils viendraient tous, la poitrine nue,
Ramasser le défi, que vous aviez jeté,
Vous, cent millionième, à leur caducité.

Braves gens que l'odeur des parchemins entête
Et qui ne peuvent pas se mettre dans la tête
Que Janus représente espoir et souvenir
Et que leur passé mort n'est que notre avenir.

Aussi, quand vous verrez surgir la noire bande
De ces petits corbeaux couvés en contrebande,
Dites-vous, en rêvant au murmure de l'eau :
« Ils seraient pourtant morts de faim sans Waterloo ! »

Ainsi, en tenant compte de sa propagande polémique et de la situation de l'époque, ne faut-il pas trop s'étonner que le journal ait été saisi et son rédacteur poursuivi pour « excitation à la haine des citoyens entre eux et au régime du gouvernement ». Buchon fut aussitôt arrêté et on a pu voir, dans la traversée d'un village entre Lons-le-Saunier et Besançon, le poète salinois assis sur une voiture, la chaîne au cou, au milieu des malfaiteurs et des filles soumises. Cependant le Jury fit justice de ces accusations et il fut acquitté. A sa sortie de prison, Buchon trouvant la réaction triomphante, et découragé moins par ses épreuves que par l'inutilité de la lutte, renonça à la politique active pour reprendre ses études littéraires. Il ne collabora plus que par quelques contes à son journal qui, étendant son influence, était devenu la *Démocratie Jurassienne* peu avant son arrestation. Depuis deux ans, il vivait ainsi dans la retraite, quand tout à coup il apprit par quelques réjouissances qu'on célébrait l'anniversaire de la bataille d'Austerlitz. Il ne conçut d'abord aucune inquiétude, mais il avait joué en 1848 un rôle trop marqué. Un deuxième mandat d'arrêt fut lancé contre lui, au lendemain du coup d'État de 1851, pour délit de presse et Buchon fut obligé de se cacher « au fond de sa cuisine, derrière un panneau dont l'ouverture était masquée par un buffet ». Quand on eut fouillé sa maison de la cave au grenier et partout où sa présence pouvait être soupçonnée, la force armée dut se retirer. Ce fut alors que Buchon put s'évader pour gagner la Suisse. Son *Gouffre-Gourmand* s'inspirera sans doute de cette fuite, dans la description des deux amants qui s'évadent à Neuchâtel, puis à Berne et qui éprouvent le même « serrement de cœur » qu'a éprouvé sans doute Max Buchon lui-même. Il passa d'abord trois mois chez Daguet à Fri-

bourg. Puis, craignant que la présence d'un proscrit ne pût nuire à la position officielle de son ami (1), il se rendit à Berne où il passa son exil dans une petite maison forestière. Il a raconté lui-même comment le soir il montait sur une colline où il fondait en larmes à l'aspect lointain des monts du Jura qu'il aurait voulu traverser, et comment il avait la nostalgie de son pays natal dont il aimait tout :

> « ...les bois, les champs, les nids dans les pommiers,
> Les foins, les blés, les bœufs, les poules, les fumiers
> Les vieillards blancs, les enfants roses (2).

Pour s'évader de cet ennui, il composa sa brochure sur le réalisme, défense des idées de Courbet, de Champfleury et aussi de Proudhon. Il traduisait des œuvres de Gotthelf. Il y écrivait son chef-d'œuvre, le *Matachin*. Souvent, il se rendait à Fribourg ou dans la capitale suisse. C'est aux courses de Buchon à travers l'Oberland bernois et les vallées de la Gruyère et de l'Emmenthal que l'on doit son livre des *Fromageries franc-comtoises comparées à celles de la Gruyère et de l'Emmenthal* (3).

Buchon aimait la terre hospitalière de la Suisse et la Suisse l'aimait également. Par reconnaissance, le poète exilé travaillait à rendre populaire en France la littérature des cantons allemands. Il avait glorifié dans sa prose, chanté dans ses vers les lacs, les vallées, les montagnes de cette région pittoresque, et la liberté de ses habitants. Quand plus tard Buchon évoque la Suisse dans son œuvre ou dans ses lettres, il s'arrête le plus souvent au thème

(1) Alexandre Daguet dirigeait à cette époque le collège, laïcisé depuis quelque temps et converti en École cantonale.

(2) *Poésies franc-comtoises*, Marion, Besançon, 1868, la pièce *Flux et Reflux*, p. 41.

(3) Salins, Billet, 1869.

de la grande nature et de la liberté dont Tell est le symbole. Les monts indépendants, la patrie sur les monts, ces vieilles pensées suisses sont devenues pour l'exilé plus vraies que jamais. De plus, il trouvait en Suisse de fervents admirateurs et des amis. Ces voyages, son exil et ses relations ont fortifié encore son helvétisme né des circonstances rappelées plus haut. L'histoire de ces contacts et de leurs résultats nous mettront même en présence d'un Buchon helvétien. Comme nous l'avons déjà vu, cet helvétisme s'est glissé dans ses œuvres sous forme de récits, de descriptions, de jugements et d'aperçus. Toujours ses thèmes helvétiques appellent ceux de la liberté politique et des vertus primitives.

Buchon visita pendant son exil également les principales villes de la Suisse et plus tard, marié, il passera même ses vacances aux bains de Schinznach (1). Il parcourt de nouveau les riantes campagnes de Souabe et de la Forêt-Noire. Il avait alors en portefeuille son Hebel complet, Auerbach, Gotthelf et Heine. C'est avec ce précieux bagage que le poète salinois, après une longue proscription, devait rentrer dans son pays, grâcié de son dévouement à la cause du peuple.

Pendant son exil, Buchon, à plusieurs reprises, pressa son ami Courbet d'intervenir en sa faveur auprès du sénateur Tourangin. Cependant, le gouvernement impérial exigeait de lui une soumission rédigée selon une formule déterminée. Mais cette soumission répugnait à la nature indépendante de Buchon. « Ma rentrée en France, disait-il fièrement,

(1) Cf. Lettre d'un certain M. de Fellenberg-Ziegler à Max Buchon, datée de Berne, le 11 août 1869. M^lle^ Ch. Dufay, fille de M^me^ veuve Buchon et de M. Dufay, notaire à Salins, a eu l'obligeance de nous communiquer diverses lettres inédites.

je la réclame comme un droit et non comme une faveur. » Courbet s'efforçait de convaincre son ami de faire une pétition. Buchon la fit, mais se rétracta après. Courbet pressa de nouveau son ami, intransigeant et impatient à la fois : « J'ai vu Arimont qui désirerait être en rapport avec toi, lui écrivit-il, en 1855 (ou 1856) ; il m'avait très fort engagé à lui envoyer ta seconde pétition en se faisant fort, en huit jours, d'obtenir ton élargissement. Je lui avais promis, mais j'ai réfléchi et j'ai pensé que cela pourrait blesser Tourangin et déranger les démarches faites antérieurement... Je lui ai fait part de mon hésitation. Il m'a dit que j'avais eu raison, mais qu'il était toujours là et que si cela ne réussit pas, comme nous avons commencé, il me répète qu'en huit jours il s'en ferait fort. Tu as en ce moment une impatience extraordinaire qui te rend injuste. Il est vrai que tu peux me répondre que c'est parce que tu n'as rien dit pendant quatre ans. On m'assure de toutes parts que cela met d'ordinaire trois mois. Je vais aller à la préfecture de suite pour savoir si je peux faire hâter cela par M. Prémorin (?). Aussitôt que je saurai quelque chose, sois sûr que je te l'écrirai ; de ma vie je n'ai été aussi exact que cela. Quand à la situation, ce n'est pas elle qui fait cela ; ce sont les longueurs extraordinaires des bureaux... Tâche d'être convaincu que je ne mettrai aucune négligence en tout ceci, et en attendant occupe-toi du printemps (1). »

« Je sors de chez M. Tourangin le sénateur pour lui demander ton amnistie », lui écrivit Courbet de nouveau. « Il m'a répondu qu'il serait enchanté de te rendre service. Je lui ai expliqué toutes choses afin de sauvegarder

(1) Cette lettre est inédite de même que les suivantes. M. Pierre Moreau a eu l'obligeance de nous communiquer la copie de ces lettres.

ton amour-propre. Il a parfaitement compris tout cela, mais malgré tout ce qu'il est possible de dire et de faire, il faut encore un acte officiel, c'est-à-dire une soumission selon la formule. Il m'a assuré que l'empereur lui-même, ayant été plusieurs fois trompé, à propos de Barbès, Claze, etc., n'accordait lui-même plus rien sans un acte de l'individu. M. Tourangin m'a dit qu'il trouvait cette hésitation de ta part puérile et que tu étais peu au courant des machines gouvernementales. Il me dit ensuite : quand je suis arrivé dans le département du Doubs, j'ai déclaré tout d'abord qu'il était permis à chacun de penser ce qu'il voulait, de l'exprimer même, mais dans ce dernier cas on était susceptible de la loi et des peines y attachées. Une fois pris on n'a plus rien à réclamer ; on est dans le cas d'un homme qui veut sauter un ruisseau et qui tombe dedans. Il résulte de tout cela, que tu aies tort ou raison, que la question n'est pas là, elle se résume en deux mots : tu es exilé et, quand on est exilé pour cause politique, pour rentrer dans son pays on déclare qu'on ne s'en occupera plus dans les formules quelconques qui sont consacrées à cet effet ; qu'on en fasse peu, qu'on n'en fasse plus, c'est complètement insignifiant. L'individu est toujours hors de cela, la France c'est un système, les gouvernements sont des successions de systèmes dans lesquels l'individu importe peu. Tu expliquerais ton affaire au gouvernement, il te trouverait pur comme la neige, qu'il te répondrait : remplissez la formule, nous sommes enchantés de vous tirer d'exil parce qu'un gouvernement qui existe par le fait même qu'il existe, ne peut pas avoir tort. Maintenant comme question personnelle tu as fait une soumission, tu en as fait deux. Le coup est fait, tu es obligé d'en faire maintenant indéfiniment jusqu'à ce que tu fasses la bonne.

Tu es entrecudé, tu as le nom de l'avoir faite, tu n'en as pas le bénéfice. Tu as aggravé ta position, augmenté ta culpabilité, en un mot, tu es le couillon. M. Tourangin attend avec impatience une soumission dans les règles qu'il te faut faire par quelqu'un, car tu n'y entends rien, me l'envoyer ; je lui porterai, il s'en charge. Le moment est des plus favorables; l'impératrice va faire un empereur ; ici tout le monde est en prières et la Bourse hausse. Je te dirai que je joue à la Bourse ; j'ai acheté vingt-cinq Autrichiens ; il faut bien que l'avènement du nouvel empereur me rapporte aussi quelque chose. Tout va bien comme tu peux le voir, à toi ça te rapportera ton élargissement... »

De même que Buchon, la longue durée de cette affaire ennuyait fort Courbet, et quand son ami lui adressait des doléances trop amères : « Figure-toi, mon cher, lui écrivit-il, que je ne suis pas amateur dans cette question, car, quoique en France, nous sommes aussi bien exilés que toi ; aujourd'hui tout ce qui touche à l'art, à la pensée et à l'esprit est exilé (1). » Encore en 1860, Courbet lui adressa des plaintes analogues (2) : « Je disais à Champfleury que cette génération était sacrifiée par le temps qui court, et que l'éducation que nous nous étions faite pendant notre jeunesse, ne pouvait lutter avec ce qui se passe aujourd'hui, mais que malgré cela, il ne pouvait y avoir d'avantage à changer de principes, car préalablement il faudrait changer la nature. La seule spéculation possible est d'attendre patiemment, continuant ce que l'on a fait. »

« Génération sacrifiée » : Ces mots révèlent bien des haines et des rancunes contre le gouvernement. Ils sont

(1) Lettre timbrée de 1856.
(2) Lettre timbrée du 24 février 1860.

significatifs de l'état d'esprit de cette époque. Le réalisme de Buchon, de Courbet n'est-il pas une forme de protestation, de résistance, ou, comme dira Champfleury, « une des têtes de l'hydre » écrasée par l'Empire ? On peut remarquer en effet, qu'à partir de cette époque le style et les idées de Buchon prennent un caractère encore plus décisif et plus définitif.

L'exil de Buchon lui valut l'amitié de Victor Hugo exilé également à Guernesey et victime « des folles terreurs d'un peuple se reprenant à croire à l'autocratie et à la force brutale (1) ». En 1864, Hugo lui écrivait : « Continuez de faire ce que vous faites et d'être ce que vous êtes. » Il lui envoyait un exemplaire des *Châtiments* avec cette dédicace : « A Max Buchon, un confrère et un frère. »

Après cinq ans d'exil, Buchon pouvait rentrer en France en 1856. Il n'abandonnait point ses idées républicaines. Au contraire, l'exil l'a rendu plus provocant et plus sûr de lui. Mais Buchon est devenu aussi plus prudent. Charles Toubin raconte que, comme Courbet et Castagnary attaquaient violemment, devant lui, Napoléon III, il répliqua : « Dites et faites ce que vous voudrez ; pour ma part, je ne tiens pas à retourner en Suisse. » Cependant, il ne semble pas que l'exil lui ait pesé beaucoup. Dans une pièce de vers qu'il composa l'année même de son retour en France, et qu'il a intitulée *Flux et Reflux*, il dit :

« Quand je vins en exil, voilà quatre ans passés,
Les arbres du chemin, tout neigeux et glacés,
Semblaient me faire la grimace ;
On eût dit qu'ils étaient furieux de me voir,
Et, gendarmes aussi, qu'ils allaient se mouvoir

(1) Champfleury, préface aux *Œuvres choisies* de Buchon, *op. cit.* p. VI.

Pour m'arrêter, en me cernant en masse.
Aujourd'hui je m'en vais, et, le long des chemins
Tous les arbres ont l'air de se frotter les mains
Dans leur toilette éblouissante.
Est-ce de mon départ, pour se féliciter ?
Est-ce qu'à revenir ils voudraient m'inviter ?
La question est fort embarrassante.
Quel que fût le passé, quel que fût l'avenir,
Parmi les bonnes gens dont j'aimais à bénir
Les bienveillances si courtoises,
Le cœur tranquille et gai, ces vers en sont témoins,
Par delà monts et vaux, je n'en tissais pas moins,
Tant mal que bien, mes rimes franc-comtoises (1). »

. . . . . .

(1) *Poésies franc-comtoises, op. cit.*, p. 41.

CHAPITRE VI

L'œuvre de Buchon romancier et poète

L'œuvre essentielle de Max Buchon se rattache à la Franche-Comté. Dès sa jeunesse, nous l'avons déjà constaté, notre poète avait résolu de chanter le pays où il était né. « Enguirlander ma localité, dit-il lui-même, de quelques joyeuses fioritures qui la fassent aimer encore davantage par les indigènes, en attirant sur elle la sympathie des étrangers (1). » Personne, en effet, n'a jamais mieux aimé que lui la Comté, ses montagnes et ses mœurs. Toute son œuvre est consacrée à son pays. Sa prose, ses poésies sont des peintures des bonnes gens, des mœurs et des coutumes de son coin du Jura. Il aime le terre-à-terre. Quand il publia en 1868 ses *Poésies franc-comtoises*, il ne les fit pas paraître dans une édition parisienne, mais les fit imprimer à Lons-le-Saunier et on lit à la première page : « Dépôt chez tous les libraires de la Franche-Comté. » Aucune publicité Parisienne. Il ne voulait pas écrire pour des académiciens, mais pour le peuple. Il ne voulait pas être compris par les Parisiens, mais par les Comtois. Ainsi il s'est confiné dans la vie tranquille de sa province, non pas pour s'y faire remarquer, mais pour se lier intimement au pays, pour vivre de la vie de ses personnages. De là son amitié, son amour pour le peuple.

Consacrant son œuvre à la Comté et à ses enfants,

(1) *Œuvres choisies, op. cit.*, avant-propos, t. I, p. 3.

Buchon est devenu l'écrivain du peuple et, précisons-le, des humbles, des pauvres, des existences sacrifiées. Il ne nous présente en effet, ni riches ni puissants de ce monde, mais des paysans, des vignerons, des ouvriers, tels que ces rouliers qui, à l'auberge, après la « dînée »

« ...la trogne aussi rouge qu'une pivoine,
Pendant que les chevaux finissent leur avoine,
Allument leur bouffarde, à l'aide d'un tison... »

Il nous présente le vigneron qui n'a

« ...ni trève, ni repos
Que sa serpe, à ses pieds, n'ait jonché de copeaux. »

C'est le chaudronnier ambulant qui

« Au printemps, à l'automne, souffle, taille et forge »,

et le maréchal-ferrant qui

« En tablier de cuir, en sabots, les bras nus,
Fait ronfler son soufflet..... »

C'est le marchand de paniers qui a les « pieds nus » et la « face blême », ou encore le paysan au travail rude et journalier. Même dans les élégies de ses *Poésies Franc-Comtoises*, Buchon nous présente toujours les enfants du peuple et de préférence des pauvres, des humbles, des souffrants. Sans cesse on y sent palpiter et vivre l'âme populaire. C'est l'âme même de Buchon, bonne et complaisante, qui parle, qui comprend, qui s'épanche. Il a pitié de l'enfant « sans protection, sans pain et sans conseil ». Pitié de la femme qui est souvent « machine de servage ». Pitié de la pauvre jeune mère dont l'amant ne s'occupe plus : cet amant,

« ...sous-officier et bientôt capitaine,
Pour femme, va prendre quelque riche hautaine (1). »

Pitié de tous les gens du peuple qui, à défaut d'une bonne condition sociale, acceptent de vivre dans une sorte de résignation :

« Si le tirage au sort perfidement vous triche,
On peut à prix d'argent, se faire remplacer...
Nous autres, au contraire, il n'y faut pas penser (2). »

Il a de la haine pour les égoïstes et pour tous ceux qui ont des préjugés de caste. De la haine pour les aristocrates, les grands bourgeois, en un mot, pour les riches qui profitent des malheureux :

« ...au pauvre la besace.
Pendant qu'en son bonheur le riche se prélasse,
A nous d'aller pour lui, pendant sept ans, courir
Casernes et combats et languir et mourir (3). »

De là sa sourde impatience de revendication sociale ; de là cette mission sociale dont il éprouve le besoin et qui consiste à travailler à l'affranchissement de l'humanité, à préparer l'avènement d'une société meilleure. De là ses grandes sympathies pour la classe populaire, car c'est le peuple qui est la classe généreuse, qui a de grandes destinées et qui a toutes les qualités. *Le Val d'Héry*, nous l'avons d'ailleurs constaté plus haut, est la glorification de toutes ces qualités des gens du peuple, glorification du type populaire même, type de la beauté à laquelle l'enfant du peuple arrivera toujours sitôt qu'il aura « cessé d'être tributaire de la misère ». *Le Malachin* est également une

(1) *Poésies franc-comtoises, op. cit.*, la pièce *Pauvre mère*, p. 37.
(2) *Ibid.*, la pièce *Pauvre fille*, p. 36.
(3) *Ibid.*, la pièce *Pauvre fille*, p. 36.

sorte de glorification de ce type du peuple : Buchon y fait aimer son travail, ses habitudes, ses mœurs. Ce sont les amours d'une simple couturière salinoise avec un pauvre « voiturier de marine (1) », qui forment le sujet de ce roman. Le héros dans le *Gouffre-Gourmand* est également un enfant du peuple, un simple ouvrier imprimeur, fils de vignerons et qui retire de la Loue une fille bourgeoise que sa mère orgueilleuse a jetée dans les bras d'un avoué, « homme aux manières visqueuses ». Sur ce thème, Buchon brode des variations émouvantes où il glisse ses idées sociales. Il y demande à son héros parti pour la Suisse avec la malheureuse : « Est-il bien sûr que cette pauvre Lucie, d'ailleurs si digne d'être aimée, eût produit sur toi une impression aussi vive, si le prestige et sa position, relativement brillante, ne s'était mis de la partie ? Est-il bien sûr que tu te fusses jeté avec un empressement aussi aveugle au-devant de tous les sacrifices, s'il se fût agi de la fille de pauvres gens comme ceux dont tu es né ? » Il termine son livre sur cette pensée moarle : « La vraie sagesse ne consisterait-elle pas à ne demander à la vie que le peu qu'elle doit, tout en s'avouant que ce peu même, il faut d'abord le conquérir (2) ? »

Lorsque Buchon réunit en 1858 le *Gouffre-Gourmand* et *Le Malachin* dans un volume sous le titre *En Province*, il adressa une courte dédicace à ses oncles Pasteur ; il y déclare le but qu'il s'était proposé : « Contribuer à faire

(1) Types curieux et aujourd'hui disparus, ces « voituriers de marine » conduisaient sur des chars à bœufs les sapins du Jura aux rivières prochaines, notamment jusqu'à la Loue. De là les arbres étaient envoyés par flottage jusqu'à la Seyne, près Toulon, pour servir à la construction des bâtiments de guerre, d'où leur nom de bois de marine et par suite l'appellation de « voituriers de marine » donnée à ces montagnards qui descendaient les bois de la forêt.

(2) Cf. *Le Gouffre-Gourmand, op. cit.*, pp. 139, 140, 142.

connaître son pays de Comté » et à « donner un résultat de ses recherches de l'art des pauvres gens ». De même, Buchon s'était proposé un but analogue en écrivant le *Fils de l'ex-maire*. Il nous y montre également des types du peuple tels que cette « Boujaillère » ou cette « malheureuse Fraisie », fille d'une mendiante. Il s'y livre également à des digressions sur les fromageries et y propose la création de sociétés ou d'organisations qui aient pour but « l'intérêt commun » des paysans comtois et qui soient fondées sur les principes « du bon voisinage (1) ». Les traductions allemandes, encore, nous montrent toujours le type du peuple. Dans sa préface aux *Contes populaires* des frères Grimm (2), il nous montre de nouveau comment la fidélité aux influences locales se retrouve dans les masses populaires qu'il présente comme le seul grand réservoir inépuisable de la vie sociale.

Si Buchon se donne à cœur joie à la cause du peuple, il se donne tout naturellement aussi aux lieux où le peuple a son travail, ses souvenirs. Son premier roman, *Le Val d'Héry*, est déjà, nous l'avons constaté plus haut, un livre bien franc-comtois. Buchon s'y montre amant passionné des beautés et des mœurs du sol natal. Rien de plus précis et de plus pittoresque en même temps, que ces vues des environs de Salins avec leurs « gigantesques ondulations de terre », leurs « abrupts déclinements de rochers », leurs « falaises sauvages et décharnées » et leurs « rades verdoyantes et tranquilles ». Ici, les forts « Belin et Saint-André » ; là, le mont Cornabœuf, « magnifique à voir en été quand le soleil rutilant se couche là-bas, sur la Saône,

(1) Pour ces idées, cf. sa brochure *Les Fromageries franc-comtoises*, Salins, Billet, 1866, ou encore ses articles dans le *Jura* ou dans le *Doubs*.
(2) Trad. de Buchon, Paris (s. d.), gr. in-8°.

en faisant miroiter la Loue dans le Val d'Amour et flamboyer comme un phare la guérite du fort Belin ; où encore ces « trèfles tardifs qui repoussent sous les saules et que les bestiaux du Val d'Héry tondent, au milieu des quadrilles de bergeronnettes, laissant partout, dans la terre amollie, la profonde empreinte de leurs pieds fourchus ».

Voulez-vous connaître un ancien quartier de Salins ? Regardez : « Une rue étroite, montueuse et sale, formée de deux lignes de maisons aux fenêtres chassieuses, et dont les ventres hydropiques semblent prêts à se rejoindre en voûte sur la tête des passants, quelques misérables boutiques aux portes basses et cintrées, au-devant desquelles se montrent à peine quelques paires de gros sabots, quelques pipes de terre blanche et quelques chandelles de suif jaune dans un pot de terre rouge ; plus loin, quelques pieds de veau encore en poil, accusant timidement dans ces parages l'existence d'un de ces bouchers au rabais qu'on appelle *margandiers* à Salins ; puis, dans cet angle à gauche, la fameuse fontaine de l'Échilette, ainsi nommée de l'escalier en échelette qui conduit de ses profondeurs à l'église de Saint-Maurice, la fontaine de l'Échilette, autour de laquelle bavardent en ce moment les laveuses ; ... puis, enfin, à mesure qu'on arrive dans le haut, c'est-à-dire qu'on se rapproche du courant de la circulation générale, quelques cordonniers battent leur semelle et quelques cloutiers dont un chien fait manœuvrer le soufflet en tirant la langue dans sa roue, voilà le Matachin. » Ce n'est là qu'un exemple de la manière de Buchon. *Le Matachin* tout entier, roman auquel Buchon a donné le nom du vieux quartier, est un petit chef-d'œuvre de peinture locale. Il faudrait encore citer la description de la modeste maison du voiturier de marine à Villeneuve-d'Amont, la

description magistrale des monts du Jura et de leurs forêts de sapins, ou encore ces multiples petites scènes de la vie comtoise dans l'évocation desquelles excelle l'auteur : le dîner des voituriers à l'*Auberge du Cheval blanc* à Salins, la soirée au *Café des Pompiers* où Josillon, son héros campagnard, a invité son futur beau-père, le repas de fiançailles, le contrat chez le notaire, la noce, où l'on tire des coups de fusil sous la table. « Il me délecte, disait un jour le célèbre sculpteur Perraud à son élève et ami Max Claudet (1), à lire cette littérature locale franc-comtoise que Buchon a eu l'amabilité de m'envoyer. J'en connaissais déjà une grande partie, et il faut dire que cela a une infinité de variantes selon les localités. Il faut s'être trouvé en pays ennemi, comme je m'y suis trouvé... pour se douter jusqu'à quel point on peut idolâtrer son pays ; de même rien n'est plus doux que d'entendre l'écho des bois et des montagnes où l'on a été bercé. Marcou m'a apporté les *Nouvelles* de Buchon. Dieu ! que le *Matachin* m'a amusé ! Sacré Josillon ! comme il aurait dit... »

Cependant on trouve aussi dans cette nouvelle des tableaux qui s'éloignent du caractère exclusivement comtois, tel que cette description d'une tempête en forêt que l'auteur a fait précéder, pour évoquer les analogies et esquisser un diptyque d'une description maritime, ou plutôt de la pêche sur les côtes normandes. Mais il en est d'autres — et c'est le plus grand nombre — dont le paysan comtois « ferait son beurre », pour se servir d'une expression franc-comtoise.

Dans le *Gouffre-Gourmand*, ce sont également les tableaux d'une coloris local qui font le charme du roman :

(1) Max Claudet, *Perraud statuaire et son œuvre*, Sandoz et Fischbacher, Paris 1877.

L'école de Vuillafans, avec le maître Pernet, sa femme Madeleine, dite Bas-de-Laine, et son chien Azor, la cueillette des cerises et la confection de la confiture, dite *cougnarde*, la chasse aux alouettes dans la plaine de la Bareche, et surtout la Vallée. En amont de Vuillafans, cette vallée est « si étroite que les deux villages de Lods et de Mouthiers n'ont réussi à s'y établir tant bien que mal, qu'à conditions de se cramponner perpétuellement aux flancs mêmes de la colline. Près de Vuillafans, au contraire, l'espace s'élargit brusquement de toute la profondeur du vallon de Vertvau, au bord duquel semblent s'avancer curieusement quelques maisons du village d'Échevannes, comme on s'avance au bord d'un puits pour en admirer le fond ».

Dans le *Fils de l'ex-maire* nous retrouvons également la couleur locale. Cependant Buchon semble s'être proposé un but plus régionaliste encore : de peindre un caractère spécifiquement franc-comtois, le « Cudot », cette plante qui pousse en pleine terre comtoise. Demandons-en la définition à Buchon lui-même : « Une *cude*... est une mauvaise entreprise, et un *cudot* un mauvais spéculateur. » En d'autres termes, un *cudot* est un chercheur qui s'égare, qui ne réussit pas, qui fait des sottises par vanité.

C'est bien un *cudot*, ce Doudou qui, en sa qualité de fils de l'ancien maire de Villeneuve, entreprend toujours plus qu'il ne peut, qui se laisse duper par un filou à Paris et qui, se croyant plus malin que tous, se fait arrêter comme contrebandier. Dans ce petit roman les portraits franc-comtois sont nombreux. Voici « l'ex-maire ». C'est un *cudot* bavard qui se nomme, quand il est gai, un *gogueli-bon-iemps*, qui se tient « beaucoup mieux à table qu'à cheval et bien heureux d'avoir une femme telle que sa Tin-

nette, originaire de Gevresin, qui, bien convaincue de ne jamais pouvoir compter sur son mari, avait pris à tâche de faire qu'il pût tout au moins toujours compter sur elle, pis-aller dangereux par plus d'un côté, auquel l'ex-maire trouva aussitôt on ne peut mieux son compte ».

Ainsi encore sont dessinées les silhouettes catactéristiques de la « Boujaillère », de la « malheureuse Fraisie », de la mère la « Brousse ». Buchon y excelle surtout dans les descriptions locales telles que l'enterrement de la mère la Brousse par un jour d'hiver. « Le temps s'était radouci en enveloppant le ciel de brumes noires et traînantes d'où la neige s'était mise à tomber à lourds flocons aussi larges que des pièces de cinq francs. A l'instant où le convoi arriva à l'église, la neige tombait si fort que les parapluies rouges des assistants et le drap mortuaire noir de la conférence des femmes étendu sur le cercueil ne tranchaient plus le moins du monde sur la blancheur du chemin. Le grand crucifix de cuivre qui ouvrait la marche dans les mains du maître d'école, était lui-même comme enveloppé d'un fourreau de peluche blanche et, sans les efforts de la cloche pour se faire entendre au milieu de ces tourbillons noirs qui étouffaient sa voix criarde, personne à dix pas de là ne se fût douté de ce qui se passait. »

Cependant, il semble que, dans ce roman, rien ne se trouve que comme prétexte à description, comme thème à développement. En se livrant à des disgressions sur les fromageries ou les fruitières, sur les foires franches, sur les contrebandiers, etc..., Buchon veut initier le lecteur aux professions, aux industries spéciales de la région.

Dans cette nouvelle, comme dans le *Matachin*, mais avec moins de succès, l'auteur a voulu faire une peinture locale, telle qu'il en fera encore en 1866, lorsqu'il écrira son étude

sur Salins-les-Bains (1). Il y célébrera de nouveau les beautés de son pays natal et glorifiera en même temps la province toute entière. C'est parmi les pages de cette intéressante brochure que l'on trouve une curieuse appréciation laissée par le poète du type franc-comtois.

De cet amour de la terre comtoise, Buchon sera encore et toujours inspiré quand il écrira ses *Noëls et Chants populaires*. C'est en 1863 qu'il donnera la première édition où il révélera à ses contemporains son beau et généreux génie régionaliste. C'est vers 1840, à Ornans, dans la famille de son ami Curbet, qu'il feuilletta pour la première fois le vieux recueil de chansons de François Gauthier, Comtois. Le sortilège agit. Il venait de trouver la source véritable de son inspiration. « Aborder notre littérature populaire, écrira-t-il, c'est remonter à nos origines authentiques, c'est retrouver le courant de nos affinités naturelles, c'est rentrer en possession de notre liberté et de notre spontanéité, seules génératrices de productions durables (2). »

Les Noëls, tels que ceux de Besançon, d'Arbois, de Salins, etc., tous ces vieux Noëls du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècles comptent parmi les plus délectables des vieilles chansons comtoises. Buchon observe avec un ironique bon sens que, dans ces Noëls, le vigneron s'occupe plus de ses vignes et de ses récoltes que des habitants du ciel ! Le père Prost, Capucin, mort en 1696, avait déjà publié des Noëls. Après lui, ce fut le tour de François Gauthier de révéler ces trésors du vieux folklore. Et en 1802 encore, virent le jour quatre Noëls d'Arbois, dûs à un certain Billot (3). Tous

(1) Salins, Billet, 1866.
(2) *Œuvres choisies*, préface datée de Salins, 1^er^ mai 1863, t. III, p. 4.
(3) *Ibid.*, cf. p. 25, 26, 28.

ces Noëls, assure Buchon, « portent toujours le cachet officiel de leur origine géographique ». Il prend lui-même à tâche, « non de les faire connaître, étant déjà à peu près tous du domaine public, mais de les rappeler à l'attention des oublieux (1) ».

Cependant il ne se trouvait pas que des Noëls dans cet ancien répertoire. L'amour profane avait inspiré plus d'un de ces anonymes poètes du sol natal et de ces compagnons partant pour le tour de France et charmant ses routes par d'interminables couplets. — « C'est la bergère du village « là-haut sur la montagne », pensant au conscrit qui reviendra plus tard. — C'est le paysan qui prépare sa ménagère à la vie de travail qui l'attend après la noce. — Ce sont les gens d'un village, pour se gausser de ceux d'un village voisin. — C'est la mère prudente, montrant à sa fille pauvre le jeune roi qui *épouse les bergères* qui le méritent. — Ce sont encore les amoureux trompés, se consolant des ingratitudes de leurs belles et oubliant leurs chagrins dans de mélancoliques refrains (2). »

Pour retrouver les chansons propres au caractère comtois, il fallait éliminer, choisir. Buchon le fit fort bien, son goût étant à l'affût des meilleurs archaïsmes spécifiquement comtois. « J'ai pris mon bien où il se trouvait, dit-il, sans le moindre scrupule ; seulement je n'ai admis un morceau parmi les chansons franc-comtoises, qu'en tant qu'il m'était transmis comme tel par trois ou quatre personnes, habitant dans notre province des localités éloignées et ne tirant leurs réminiscences que de vieilles traditions de familles (3). » Ainsi, il a rassemblé les refrains

(1) *Ibid.*, p. 37.
(2) *Ibid.*, p. 32, 33.
(3) *Ibid.*, p. 32.

d'amour, les vieilles légendes, les chants et les Noëls qu'il a pu recueillir dans chacun des trois départements formant l'ancienne Franche-Comté. « Voyez, dit-il encore, ce n'est pas là l'esprit des Bourguignons ni la « bourdifaille » des Bressans » ; mais quel art naïf dans ce « panorama de la vie humaine », qu'ils sont bien aux Comtois, ces « accessoires locaux et populaires, plus ou moins gracieux et pittoresques »! Il était d'abord entré dans son plan de publier de vieilles chansons en patois. Mais, quoique possible, cette littérature patoise n'était pas chose facile, car, ainsi qu'il le dit lui-même, on n'en trouve guère que des lambeaux disparates. Il suffit encore de constater combien les patois varient d'un village à l'autre, pour comprendre à quels vains résultats philologiques conduirait la prétention de la fusionner dans un texte littéraire. « Pris dans leur ensemble, ajoute Buchon, nos patois de Franche-Comté, par leur origine moitié celtique et moitié romane, résistent en principe à toute idée de fusion. Essayez donc d'amalgamer le vocabulaire de *Vise-lou-bou* avec celui des patois de la Bresse et de Fougerolles. Pour nos trois petites villes si rapprochées de Salins, Arbois et Poligny, vous n'en viendriez jamais à bout, à moins de produire un charabia indéchiffrable. »

Les transcriptions que nous donne Max Buchon, sont cependant parfaitement exquises. Parfois le réalisme s'y mêle à la plus véridique poésie. Certaines pièces de ces *chants populaires* seraient entièrement de son cru. Comme bien on peut penser, on trouve dans son recueil les morceaux les plus variés comme genres et comme sujets. Il y a des ballades d'amour, témoin la *Belle Rosalie*, *Les Petits Fendeux*, *Le Roi et la Bergère* et d'autres encore. On y trouve aussi de ces jolies « sauteuses » que les jeunes

filles se transmettaient d'une génération à l'autre, ou encore une quantité de couplets touchants ou naïfs. Voici la version française d'un chant bien connu, le *Petit Mari* :

« Mon père m'a donné un mari,
Mon Dieu ! quel homme !
Quel petit homme !
Mon père m'a donné un mari,
Mon Dieu ! quel homme ! qu'il est petit !

Le chat l'a pris pour une souris,
Mon Dieu ! quel homme ! etc...

Je l'ai couché dedans mon lit...
Mon Dieu ! quel homme ! etc...

Dans la paillasse il se perdit...
Mon Dieu ! quel homme ! etc...
. . . . . .

Ou bien cette *Belle Barbière* qui inspirait le plus irrésistible amour à tous ceux qui eurent l'imprudence d'approcher son plat à barbe !

« Le premier que rase la belle,
Il change trois fois de couleur :
— Est-ce mon rasoir qui vous blesse ?
Que ne le disiez-vous, Monsieur !
— Ne sont vos rasoirs qui me blessent,
Mais ce sont bien vos beaux yeux doux... »

Quelques-unes de ces chansons anciennes étaient sinon poétiques, tout au moins pleines d'allusions aux événements et aux personnages historiques. Il en est ainsi pour *Le Père à Granvelle*. D'autres encore comme *La Légende de Renaud*, *Dix Filles à marier* ou la *Claire-Fontaine*, se retrouvent aussi dans d'autres provinces. De telles rencontres s'expliquent, ces refrains étant colportés jadis d'une partie à l'autre du pays par les armées en marche, par les engagés volontaires, etc...

En rappelant à l'attention des contemporains toute cette histoire oubliée des champs et des chaumières, toutes ces vieilles légendes ou complaintes, Max Buchon contribua à faire revire et à perpétuer l'amour de la terre natale et le respect des ancêtres. En outre, il y a dans son recueil une des qualités qu'on aime le plus à rencontrer dans les publications de ce genre : l'auteur aime son sujet. « C'est avec un zèle pieux qu'il interroge les vieilles traditions de son pays et qu'il les groupe dans un cadre où les réflexions et les souvenirs viennent à propos compléter les citations », comme le fait remarquer la *Revue des Deux Mondes*, dans son bulletin bibliographique du 1er septembre 1863. « Beaucoup de provinces ont déjà leurs recueils de chants populaires, dit la même *Revue*, où la poésie de notre temps, fatiguée d'abstractions et de réminiscences, trouverait peut-être plus d'une source vivifiante, et il serait à désirer que ces recueils fussent conçus sur le plan suivi par Max Buchon, et que leur auteur y intervînt non seulement pour classer, mais pour expliquer les pièces recueillies, pour rappeler l'humble et rustique milieu où elles sont nées. »

Sans doute Buchon se proposera encore le même but lorsqu'il écrira en 1868 ses *Poésies Franc-Comtoises*. C'est dans ces poésies qu'il a été essentiellement un poète de terroir. Comme nous l'indique déjà le titre, Buchon s'est appliqué à imprimer à tous ses poèmes le caractère franc-comtois. Cependant, il a aussi appliqué ce même caractère à ceux dont le sujet n'est pas exclusivement emprunté aux lieux et aux mœurs de sa province. Les pièces de son recueil dont le titre évoque la Comté, sont d'ailleurs en petit nombre. On n'en trouve en effet que quelques-unes telles que *La Loue*, *Les Sapins*, *Le Vigneron*, *Le Poupet*, *Le Frâne*.

Mais lisez ces vers inspirés par le panorama que l'on découvre du haut du mont Poupet, et dites si ce n'est pas l'amour de la terre natale qui vibre au cœur de l'auteur, ou plutôt si ce n'est pas l'âme même du poète qui chante :

« Comme ils sont beaux à voir groupés à l'aventure,
Ces effets contrastés de splendide nature,
Que déroule partout, au regard enchanté,
Comme un royal écrin, notre Franche-Comté !

Pays des grands rochers, pays des grandes plaines,
Et des sources coulant d'emblée à rives pleines,
. . . . . .

A nous tous ces vallons, brillants palais de fées,
Où le vent libre et frais souffle à grandes bouffées.
A nous tous ces coteaux tendus de verts tapis
Moelleux velours formés de pampres accroupis...
A nous ces vieux sapins, famille de géants...
. . . . . .
. . . . . .
Là-bas c'est la Bourgogne, et le clocher de Dole,
Là-bas c'est Nozeroy, le Mont-d'Or et la Dole,
Le Larmont, le Suchet, le Risoux : tous grands monts
Qui se passent entre eux, pendant que nous dormons,
Leur qui-vive sacré, comme des sentinelles,
Et dressent, au matin, leurs cimes éternelles.
En échangeant sous cape un clin-d'œil souriant,
Sitôt qu'une lueur pointille à l'Orient. »

La Loue ouvre son petit volume. C'est la plus longue de ses poésies comtoises. C'est une admirable promenade dans le parcours de cette rivière. L'auteur nous donne dans ce poème une série de paysages croqués au passage avec un sentiment très vif de leur beauté : ce sont d'abord les joyeux bassins,

« Où chaque arbre sourit d'amour à son voisin... »,

où l'eau bondissante met en branle les marteaux des forges; des villages, çà et là,

« Et dans son fourré vert de noyers triomphants,
Surgira le clocher trapu de Vuillafans... » ;

peu à peu les coteaux s'abaissent, les plaines s'ouvrent, piquées de villes rurales, Montgesoye,

« Ornans, l'agreste ville, au clocher de fer-blanc,
La ville aux rochers grands comme des citadelles,
Où notre ami Courbet, en couleurs si fidèles,
A peint ses claires eaux, ses rochers, ses vallons...
Ses cribleuses de blé, sa fileuse indolente,
Ses baigneuses montrant leur échine opulente,
Ses cantonniers avec leur culotte en lambeaux,
Ses fouillis dans les bois si touffus et si beaux... » ;

des ruines de châteaux dentellent l'horizon ; une rivière débouche ; peu à peu l'eau ralentit son cours, se traîne dans le Val d'Amour ; et bientôt elle se charge de « sapins fagotés en radeaux », qu'elle portera vers la Saône et la mer.

Les descriptions, il faut le dire, ne sont pas toujours précises. Elles sont parfois sans relief, sans couleur locale, et, si les noms de lieux ne s'y accumulaient, elles pourraient aussi s'appliquer à d'autres régions. En outre, souvent les images et les comparaisons sont forcées, inachevées ou mal justifiées. Dans le *Poupet*, par exemple, la belle montagne salinoise est telle

« ...qu'un pâtre de Brie,
Sur son coude appuyé près de la bergerie. »

Le caractère local est encore marqué dans ses descriptions des *Sapins* ou du *Frâne*. Les tableaux sont exacts, mais révèlent déjà des traits moins locaux : voici *Le Frâne*, une des fermes des plateaux jurassiens :

« ...à morne et robuste attitude,
On a l'isolement, mais non la solitude.
Car, sur le moindre frêne, on n'a qu'à se percher
Pour voir quelle heure il est au cadran du clocher.

Sous le large avant-toit, gisent à l'aventure
Des agrès de labour, des timons de voiture
Des herses, des fagots, pêle-mêle étendus...

Jusqu'à la fin d'avril pas un bourgeon ne bouge,
On n'y voit que des champs à grosse terre rouge,
Entrecoupés de longs amas de cailloux blancs,
Que le sol défriché rejette de ses flancs... »

En dehors des pièces que nous venons de citer et dont le titre est franc-comtois, on reconnaît la Franche-Comté dans maints passages des autres poèmes. C'est bien dans le vignoble jurassien que

« Le joli mois de mai, fidèle à sa consigne,
Festonne de bourgeons les archets de la vigne... »

C'est bien à Ornans, Salins ou Vuillafans qu'il a assisté aux grandes eaux d'automne :

« Les rafales de pluie incessamment accrues,
En jaunâtres torrents convertissent les rues,
Puis la rivière, ainsi qu'un farouche étalon,
Franchit sa berge et court au large du vallon » ;

c'est encore dans un coin d'une vallée comtoise que nous pouvons voir ce

« ...bassin, sous la tille,
Où l'eau de la fontaine à gros bouillons pétille,
Pour descendre aussitôt d'un bond dans l'abreuvoir,
Et de l'autre plus bas, dans l'auge du lavoir... »

Le caractère local est surtout marqué dans les descriptions des scènes d'intérieur. Sa poésie intime et familière

relève des traits spécifiquement comtois. Ces tableaux d'intérieur sont d'ailleurs en plus grand nombre que ceux des paysages comtois. *La Veillée*, par exemple, est, dans ses grandes lignes, un tableau dont on trouverait l'original dans d'autres provinces ; mais regardez :

« La mère à son rouet, file à bobine pleine,
Pour en faire un droguet de ménage, la laine
Qu'elle a tondue au dos de ses vieilles brebis » ;

ou bien *Le Vigneron*, qui, l'hiver, aiguise des échalas, n'ayant

« ...pour tout vêtement que son tricot de laine,
Près du fourneau de fonte où flambe le sarment...,
Pendant que la marmite à côté de lui fume,
Et semble ainsi vouloir se mettre à l'unisson
Des coups de serpe, avant d'entonner sa chanson. »

C'est bien un fromager comtois avec son haut sentiment de sa personnalité :

« Voici mon bâton blanc, ma toile et ma présure ;
Tenez, vous allez voir si j'ai la coupe sûre,
Et, s'il me faut à moi bien des coups de filet
Pour pêcher mon fromage au fond de votre lait. »

C'est bien dans une cuisine franc-comtoise que Buchon a vu

« ...les soupières ventrues,
Puis les deux seilles d'eau reluisantes et drues
D'où s'échappe la queue ardente du bassin... »

Il y a même quelque chose aussi de franc-comtoise dans *Le Cochon*, bien que Sainte-Beuve ait appelé cette pièce « bien alsacienne et flamande » :

« Vienne la Chandeleur, ou bien la Mi-Carême,
Et pour notre boudin j'apprêterai ma crème,
Et nous te coucherons sur le fatal cuveau... »

Buchon excelle avant tout dans les descriptions de la vie quotidienne. *La Lessive*, par exemple, est une étude de mœurs comtoises prises sur le vif. Tout y est. Et pourtant il a l'air de ne rien voir et il remarque les moindres détails des scènes humaines !

« On commence à baigner tout ce linge d'eau tiède,
Puis dans un grand linceul de grosse toile roide,
Vous ajoutez la cendre, en bien l'éparpillant,
Et l'on n'a plus dès lors qu'à verser tout bouillant.
. . . . . .
A la pointe du jour les laveuses arrivent,
De leur doigt d'eau-de-vie aucunes ne se privent,
Aussi, malheur à qui ne leur sert tout d'abord
Leur verre à demi plein, si ce n'est jusqu'au bord.
. . . . . .
Qu'au milieu des caquets une vieille routière
De sa poche à demi tire sa tabatière,
Et chacun crie alors : — Passe-la donc ici !
— Eh ! pchie ! oh ! c'est du bon ! — A vos souhaits ! — Merci.. »

Enfin, le linge est au bleu, on le tord, on le plie, on le pend au grenier, on le dépend ; puis c'est le tour de la lingère qui « reprise les trous » et « recoud les boutons... »

« Sitôt que la lingère a fini sa couture,
La repasseuse vient pour faire la clôture,
Avec ses gros paquets de pinces à rûcher,
Et l'empois qui dans l'eau fond au simple toucher... »

Buchon a dû lire cette pièce à sa blanchisseuse, comme Molière lisait ses vers à sa servante. Nous trouvons également des scènes analogues dans *L'École Primaire* : voilà ce qui se passe pendant la leçon :

« Mais qu'est-ce que ces mains pleines de confitures,
Avec une chandelle affreuse au bout du nez ?...
Allons, mouchez-vous donc, polissons satanés !

Et cet autre là-bas... qu'a-t-il donc qu'il trépigne ?
A peine entré, déjà sortir ! Ah ! c'est indigne !
Pourquoi n'avoir pas mieux pris tes précautions ?
Allons, va vite et trêve à ces contorsions.
Au tableau, maintenant, voyons l'arithmétique.
La théorie ici n'est rien sans la pratique :
— Huit moitiés d'ânichons, plus un âne au complet,
Combien cela fait-il de bêtes, s'il vous plaît ?... »

Dans *Le Dimanche matin*, l'auteur nous énumère tous les ennuis et toutes les occupations qui empêchent la ménagère d'être prête à temps pour la messe : les vaches, les enfants, le mari :

« Crac ! voilà mon mari qui m'appelle d'un ton
Furieux, et me fait lui recoudre un bouton ;
Ensuite pour sa barbe, il veut de l'eau bouillante :
Il y va d'une main si lourde et violente
Qu'il se coupe, et qu'il jure, et me refuse net
Le miroir que j'attends pour mettre mon bonnet... »

Enfin, elle arrive à son banc et bientôt elle succombe à l'envie de dormir. Le prône la réveille. Que va dire le curé ? Il tonne contre les ivrognes, et la dame d'approuver discrètement, car elle sait bien que plus d'un lui répondra :

« ...qu'on me procure
Une cave pareille à celle de la cure,
Et jamais je ne rentre à l'auberge !... »

La Messe est dite, elle se hâte de rentrer, car il faut mettre le couvert. A *La Sortie de la Messe*, Buchon va nous nommer ces dames et ces messieurs : « Le pauvre Arthur orné de son épouse », « le maire avec Madame la mairesse et leurs mairillons », bref tous ces gens qui, dans leurs habits du dimanche, ont la mine heureuse et satisfaite, soit parce qu'ils savent qu'on les admire, soit parce que chez eux un bon « dîner les attend sur la table ».

Dans toutes les autres pièces encore, nous pouvons toujours admirer quelques figures pleines de vie et de vérité, quelque profil nettement enlevé. Nous voyons devant nous le paysan au travail ou au repos, la jeune fille fiancée, les hommes « en manches de chemises », « les garçons en train de badiner » avec les jeunes filles, les « faucheurs aux poitrines velues », la jeune femme qui au matin apparaît

« ...à travers les persiennes,
En frais bonnet de nuit de Valenciennes » ;

la

« Cuisinière au teint frais et dûment poitrinée »,

ou encore

« Le facteur de la poste à la figure honnête »,
« Les enfants, affublés de petites valises
Se rendant à l'école, en groupes turbulents... »,

la femme de la ferme

« Les bras bien retroussés, dans le pétrin s'agite,
Tantôt coupant des mains la pâte avec effort,
Et tantôt la cognant de plus fort en plus fort... »

En résumé, la couleur locale est assez apparente, et les mœurs franc-comtoises sont suffisamment mises en valeur dans les *Poésies comtoises* pour que le titre du recueil soit justifié. Cependant, la Franche-Comté n'est pas toujours, dans cette série de tableaux, aussi entière, aussi distincte et aussi belle que le poète lui-même l'aurait voulu. Sans doute, décrire un paysage de telle sorte qu'il apparaisse comme situé en telle contrée et non en telle autre, est toujours chose peu facile. « Il faut être doué d'une vue bien

aiguë et bien subtile, comme le fait remarquer Louis Gascon (1), pour apercevoir nettement les différences d'un canton de montagne avec un autre canton de montagne, d'une vallée avec une autre, d'une sapinière vosgienne avec une forêt de sapins du Jura ; et puis, Buchon ne connaissait que la Franche-Comté, la Suisse et l'Allemagne du sud-ouest, régions qui se ressemblent à tant d'égards ; il manquait donc d'éléments de comparaison, et il n'est pas étonnant qu'il ait confondu souvent les traits généraux de *la* province avec les traits particuliers de *sa* province. »

Cependant, si Max Buchon n'est pas un poète exclusivement *franc-comtois*, il est toujours et partout un poète *provincial*, un poète populaire et, ajoutons-le, un poète original. Son inspiration n'est point livresque ni savante. « On trouve chez lui, a dit son ami Charles Thuriet (2), dans le mouvement des idées une allure qui est sienne ; dans la manière de les exprimer, une façon originale et indépendante. » Cependant, Buchon n'a pas l'art exquis de dégager l'âme des choses, il aime la nature telle qu'il la voit, sans prendre toutefois soin de l'animer. Mais il a aussi des tableaux d'une délicatesse et d'un coloris qui soutiendraient le parallèle avec tel ou tel d'un Gautier et d'un Verlaine (3). Voici, par exemple, une fantaisie intitulée *Nouveau Printemps* :

« Beau printemps, mets ta couronne ;
Chantez-moi, petits pinsons,
Sur le pommier qui fleuronne

(1) *Un poète franc-comtois, Max Buchon*, Cariage, Besançon 1906, p. 17.
(2) *Notice sur Max Buchon, op. cit.*
(3) Cf. l'article d'Alfred Remy, *Max Buchon, poète du clocher*, dans le *Salinois*, 17 décembre 1893.

Les plus suaves chansons.
Vos gammes les plus hardies
Ne feront jamais un chœur
Comparable aux mélodies
Qui gazouillent dans mon cœur.

Sur la branche parfumée,
Vous retrouverez tous les ans,
Pour une autre bien-aimée
Des accords plus caressants...
Dieu me garde de vous suivre
Dans ces façons de mentir ;
Pour la mienne je veux vivre,
Pour elle je veux mourir... »

Ce fut au retour d'une de ses promenades au Val d'Héry que Buchon écrivit de pareils vers sous le titre *Clair de lune*. Voici la première et la dernière strophe de la pièce

« La nuit sur nous lentement
Déroule ses voiles,
En faisant au firmament
Briller les étoiles,
C'est l'heure où les amoureux
Regardent plus langoureux
La lune indolente
Si calme et si lente...

Heureux qui, dans ce moment
De délice extrême,
Peut, incliné doucement
Vers celle qu'il aime,
Le cœur libre de souci,
Voir, là-haut, planer ainsi
La lune indolente
Si calme et si lente. »

Nous trouvons dans ces vers rendus en termes fort simples, mais fort beaux, une émotion profonde, une mélancolie discrète. Parfois, Buchon se livre à la nostalgie,

le passé hante son imagination, et c'est ce passé qu'il va faire défiler sous nos yeux :

« Plus rien ne vous souvient-il, ô douce créature !
Des fraises qu'on allait cueillant à l'aventure ;
En chantant, parfois juste et parfois de travers,
Le long de nos grands bois aux grands ombrages verts ? »

Cette évocation se prolonge pendant une dizaine de strophes, et l'auteur finit par ce trait charmant :

« Plus rien ne vous souvient-il, à l'horizon qui fume,
Du grand soleil, là-bas, se couchant dans la brume,
Et de ces belles nuits qui suivent les beaux jours ?
Pour moi, je vous le jure, il m'en souvient toujours. »

Dans *Flux et Reflux*, *Chant d'Amour*, *Antidote*, le poète nous donne également une note intime, personnelle et d'une rare distinction. Ces poésies sont une oasis presque étrange au milieu des autres. De même les pièces *Pauvre Fille* et *Pauvre Mère* sont d'un sentiment pénétrant. Nous y trouvons des émotions profondes, la philosophie des gens du peuple qui s'emportent contre la destinée ou qui acceptent de vivre dans une sorte de résignation fière. Dans ces élégies et dans ces idylles nous ne trouvons ni grands mots, ni expressions ambitieuses, ni sensiblerie affectée. Mais on sent toujours palpiter et vivre l'âme populaire. Buchon lui-même pense en homme du peuple, il parle sa langue, mais (il y a un mais) telle que la parle un lettré. On trouve en effet peu de locutions et d'expressions propres aux gens de chez lui. L'exemple d'un Hebel, d'un Gotthelf, en un mot le réalisme villageois, dont il se fait l'interprète, aurait dû le porter à employer plus souvent les mots et les locutions du dialecte comtois. Sans doute ses tableaux seraient plus pittoresques, plus de chez lui encore. Sa langue serait

plus savoureuse, plus expressive encore. Buchon d'ailleurs professe explicitement le retour à une langue populaire. Parlant de la versification, il dit dans son article sur Heine (1) : Ici surgit naturellement la question de savoir si la versification française a des progrès à faire dans l'avenir. Depuis les *Orientales* de Victor Hugo, beaucoup de gens estiment que le *nec plus ultra* du métier est définitivement atteint. A supposer qu'un renouveau réel soit encore possible, ce renouveau sera dû, présume-t-on, à une évolution des esprits vers la simplicité et l'étude attentive de la poésie populaire. Sauf les morceaux destinés à servir de thème à la musique, il n'est guère d'impressions de l'âme humaine auxquelles notre vaillante prose française ne puisse faire honneur... »

Dans quelques pièces cependant, Buchon emploie des mots et des locutions populaires et, précisons-le, des locutions familières et locales. Ainsi il appelle les gens du plateau jurassien des « *montagnons* » ou des « *montagnonnes* » et « frâne », leur ferme arrondie. Voici le chaudronnier qui s'est établi sous la « tille », la lessiveuse qui récure la « *lèchefrite* et la *daubière* » et le maréchal-ferrant plongeant ses tenailles dans « *l'auget* plein d'humides grenailles ». Voici encore les marguerites, les œillets, et les « *murgers* » surgissant au printemps tout à coup.

Plus souvent Buchon emploie des locutions familières. Ainsi, le soir, le paysan veut avoir ses « *raves rondes* » (= ses aises). Voici la grande cuisine,

« ...au milieu du vacarme
Les marmites cuisaient *que* c'était un vrai charme... »

Voyez ce que dit la tante aux vaches :

(1) *Revue littéraire de la Franche-Comté*, 1er mai 1864, t. I, p. 277.

« Comment ne pas aimer, à la longue, des bêtes,
Près desquelles ainsi sans relâche vous êtes,
Et que les gens pour vous, si pauvres, n'ont d'ailleurs
Que des regards toujours menaçants et railleurs ? »

Dans *L'Incendie*, voici encore une expression bien locale :

« Au feu ! les gens, au feu ! Dieu ! comme vous *tapiez*
De l'œil..... au feu ! Voyons !..... (1) ! »

Dans ses romans, Buchon se sert plus souvent des vocables spéciaux et locaux. Ainsi dans *Le Matachin*, il nous cite « *les bigots* », avec cette note : « pioche à deux cornes » ; « *triper* », avec cette note : « fouler aux pieds » ; « *gouillat* », avec cette note : « mare d'eau » ; « *joume* », avec cette note : « écume » ; « *maquevin* », avec cette note : « mélange d'eau-de-vie et de vin cuit » ; « *du boire* », avec cette note : « piquette que font les vignerons en jetant de l'eau sur leurs mares après qu'ils en ont tiré le vin ». Il nous précise même des termes propres à certains métiers. Ainsi les bûcherons jurassiens divisent les arbres en catégories : « Ceux qui sont complètement déracinés s'appellent les *chablis* ; ceux qui sont brisés par le milieu s'appellent les *éloques* et enfin ceux qui ont séché sur pieds s'appellent les *séchons* (2) ». Parfois Buchon emploie aussi les désignations pittoresques. Ainsi dans *Le Matachin*, Jeanne-Antoine dit : « Merci, merci ! Je suis déjà *bourre-enfle* » (= plus que rassasié) ; ou encore dans *Le Fils de l'ex-maire* cette désignation : « Tenez, entendez-vous comme ces écus *grillent* (= résonnent). » Dans le *Gouffre-Gourmand*, il

(1) Cf. encore dans *Le Vigneron* les expressions : « *Sans compliments* » (= sans façon) et « *dessous cette nappe* » (au sens de sous).
(2) *Œuvres choisies*, *op. cit.*, *Le Matachin*, p. 62.

nous cite même ce proverbe patois : « *Peute chatte, beau minon.* »

En se servant des archaïsmes et des locutions familières, Buchon ne craint pas les hardiesses de versification ou de style. Ainsi dans *Le Fruitier* cite-t-il ces vers :

« Allons, la belle enfant, donnez donc votre *taille*,
Que je marque dessus, par une croix de taille,
Comme quoi vous aurez le fromage demain. »

Ou bien dans *La Lessive :*

« Les beaux gilets, les beaux pantalons de nankin,
Avec lesquels bientôt l'on fera *le faquin.* »

Ou bien encore dans *Le Marchand de paniers :*

« Quant à l'habillement, voici comme on procède ;
Ma femme, à grands points, coud les drilles qu'on lui cède,
Et bâtit de la sorte un droguet d'arlequin
Qu'on rapièce toujours... Je ne suis pas *faquin.* »

Dans ces deux derniers textes, faquin paraît avoir le sens désuet de « personnage qui fait des embarras ». Souvent, il se laisse empêtrer dans sa versification, notamment en traduisant les poésies de Hebel, au point de hasarder des expressions comme celle-ci : « une hutte », qui a l'air de n'être là que pour la rime, au lieu d'une ferme.

Déjà ses amis s'étaient plaints de ces défauts. Dans une lettre adressée à Champfleury par l'éditeur Ed. Mathey (1), nous lisons :

« ...M. Cherbuliez m'a demandé ma collaboration pour la *Revue critique* des livres nouveaux. Or, j'ai voulu

(1) L'éditeur bernois de la traduction de Hebel de 1853. La lettre en question (que nous croyons inédite) est datée de Berne, 17 août 1853. M. Pierre Moreau a eu l'obligeance de nous communiquer la copie de cette lettre, copie qui lui avait été prêtée par M. Léon Germain.

saisir l'oiseau au vol et le premier article que je lui ai envoyé était une relation très longue et fort louangeuse des Poésies de Hebel ; mais mon cher Monsieur n'a pas voulu l'accepter, sous prétexte que le compte rendu qu'il avait préparé lui-même pour cet ouvrage, était déjà à l'imprimerie. Il m'écrit en même temps tous les reproches qu'il adresse à M. Buchon : enjambement, crudité de certains passages et *tutti quanti*. Je sais que notre ami devrait plus travailler son style, surtout quand il fait des vers, mais ces petits défauts de construction s'effacent bien vite devant la manière large et profonde avec laquelle il traduit... Cependant tout cela n'empêche pas que vous ferez bien d'insister auprès de M. Buchon sur certains libertés dont il se sert trop souvent et qui gâtent parfois l'harmonie de ses vers... »

Plus d'une fois Champfleury donna des leçons de petite guerre à son ami. Il lui écrivit le 26 novembre 1855 : « Dans ces sortes de travaux je préfère la phrase qui va-t-en guerre, c'est-à-dire légère, courte, incisive (1)... »

Buchon a l'argumentation un peu pénible, à l'allemande. Son ami trouve qu'il parle trop en écrivant, c'est-à-dire que des tournures de phrases, qui n'ont le piquant, ni des proverbes, ni des dictons de campagne, appartiennent trop au langage commun. « C'est là un grand vice, lui dit-il, mais bien plus sensible encore dans un exposé de doctrines. La qualité maîtresse de Proudhon, qui le rend invincible, c'est le style... Il assomme son adversaire, mais toujours en employant une langue correcte, savante, qui lui a même amené beaucoup de partisans. La forme n'est rien, la forme est tout... » Il suffit de se retremper dans Paris

(1) Lettre citée par Jules Troubat, *op. cit.*

pour un écrivain provincial. Champfleury le lui dit : « ...Nulle part en Europe on n'apprendra à écrire un réel français qu'à Paris... Le provincialisme a son côté utile, à la condition d'en sortir. » Une autre fois encore : « Mon ami, ne vous fâchez pas de mon pédantisme. Pour moi, je crois que vous feriez bien de lire tout entier Voltaire, ses *Contes*, et surtout sa correspondance. L'agilité merveilleuse de cet homme, si elle peut se combiner avec votre logique, selon moi, produirait de bons résultats. »

C'était lui conseiller de donner du jeu à son style. Buchon manque en effet de souplesse. Très souvent ses vers descriptifs sont monotones et se plient mal aux mouvements et aux contours des choses. Il emploie aussi presque partout l'alexandrin qui, en rendant l'ensemble souvent trop monotone, se prête mal aux descriptions. Cependant ses vers sont « très fermes et très soignés », comme a dit George Sand (1). Ils sont bien frappés, bien scandés. Les rimes sont généralement riches. Le style est clair et les vers sont souvent mélodieux et harmonieux. Quant à la prose, elle aussi est sans ornements. Elle manque parfois d'art et quelquefois même de grammaire. Mais il faut dire que Buchon prêtait à ses personnages dans les dialogues leur langage propre. Il sait aussi manier cette prose : la plupart des descriptions sont pittoresques et font image. Cependant, en raison de l'abondance des tableaux, et cela surtout dans *Le Matachin*, le récit est fréquemment coupé et en conséquence l'ensemble manque souvent de cohésion et d'unité.

Résumons-nous. Romancier et poète, Buchon a su conserver intégralement l'aspect de sa vieille province et l'a

(1) Dans le *Courrier de Paris*, le 27 septembre 1857. Cf. *Poésies franc-comtoises, op. cit.*, avant-propos, p. 3.

immortalisée dans son œuvre. Dans sa manière on trouve la bonhomie maligne du paysan comtois, et sa rudesse native. « Compatriote de Courbet, et le Courbet de la poésie », il est le plus pittoresque des écrivains du terroir, celui qui a le plus de souci de la couleur locale et l'amour du sol. « Flânant à droite, à gauche, parmi les merveilles de la flore jurassienne, sans omettre la moindre fleur, il nous a laissé un précieux herbier qui fleure bon les prés et le grand air, enrichi de toute la gamme des couleurs champêtres et où semble revivre comme un reflet de notre belle patrie. Tantôt de retour au village, causant sur le pas de sa porte, en sabots et les mains dans les poches, ou rêvassant près d'un feu de sarments, riant franc, buvant sec, ami des gens et des bêtes, comme un autre La Fontaine, il nous dépeint une petite *Odyssée*, merveilleuse de détail et d'une observation très fine, les « cent actes divers » de la vie campagnarde et les types multiples et si caractéristiques des hôtes du village (1) ». En un mot, Buchon est l'un de ceux qui ont le mieux compris la vie provinciale et qui ont su le mieux chanter leur pays. « Les poésies, les romans, les études économiques et sociales de Max Buchon, dit A. Tamisier, tous ces nombreux écrits ont été inspirés par l'amour de la liberté et du pays natal. Personne n'a mieux aimé que lui le Jura, ses montagnes, ses anciennes mœurs, et tous ses souvenirs, toutes ses traditions (2). »

Se rendant compte du talent et de l'originalité de Buchon, Victor Hugo lui-même a tendu la main au poète salinois. Quand Buchon lui eut envoyé un exemplaire de ses *Poésies* (3), Hugo, exilé alors, lui répondit le 7 novembre

(1) A. Remy, *op. cit.*, 10 décembre 1893.
(1) *Le Jura*, 20 décembre 1869.
(3) Il s'agit de la première édition de 1862, parue sous le titre : ***Poésies franc-comtoises, tableaux domestiques et champêtres***, Salins, Billet et Duvernois.

1863 : « Je vous remercie, Monsieur. Je vous dois la révélation de mon pays natal. Dans ces quelques pages charmantes, vous m'avez fait connaître la Franche-Comté. Je l'aime cette vieille terre à la fois française et espagnole. Je n'ai guère fait qu'y naître et elle m'est aujourd'hui fermée comme le reste de la patrie. Je vous remercie de me l'avoir envoyée dans ce doux petit livre. Je la vois dans vos vers frais, vivants et vrais. Je vois le village, la prairie, la ferme, le bétail, le paysan, et aussi, ce qui est le vrai but du poète, le dedans des cœurs. Dans ma solitude un peu âpre, sur mon rocher, dans mon tourbillon, face à face avec ce sombre ciel d'hiver, côte à côte avec cet océan qui est le plus redoutable des mécontents, vous m'avez fait vivre quelques heures d'une vie aimable. Je vous rends grâce, poète. »

N'en doutons pas : cet éloge est sincère. « Je vois la Franche-Comté... et le dedans des cœurs. » Tel est bien en effet la nature du talent de Buchon. En vivant intimement la vie de ses personnages, Buchon est arrivé, ainsi qu'il l'avait toujours cherché, à initier le peuple au charme des plaisirs de l'esprit. C'est un titre incontestable de gloire pour lui. « Un jour, raconte Charles Thuriet (1) je me promenais à Baume-les-Dames dans un jardin et je lisais à l'un de mes amis les vers les plus exquis de Sully Prudhomme : *Ici-bas*, *L'Idéal*, *Le Vase brisé*... Nous trouvions cette poésie charmante... Toutefois, le jardinier qui nous avait entendu lire, n'avait absolument rien compris à ce langage si plein d'élégance et de délicatesse. Il continuait à bêcher sa plate-bande, comme si nous avions parlé en quelque sorte, à ses oreilles, une langue étrangère.

(1) *Notice sur Max Buchon, op. cit.*, p. 13.

« Je tirai ensuite de la poche les *Poésies franc-comtoises* de Buchon et je me mis à lire, pour faire diversion, différentes pièces de ce recueil... Tandis que je lisais, je m'apercevais que le jardinier ne travaillait plus. Il était appuyé sur sa bêche et écoutait en nous suivant de l'œil. Quand je fermai le petit volume, le pauvre homme s'approcha de moi humblement et me dit d'une voix émue : « Monsieur, où est-ce que je pourrais acheter le livre dans lequel vous venez de lire d'aussi belles choses ? » Ces paroles me touchèrent et je compris par leur expression naïve et spontanée que Buchon était le vrai poète du peuple et que, pour parvenir à se faire entendre du plus grand nombre, il y aurait peut-être plus à gagner à sa lecture qu'à celle de nos poètes les plus lettrés. Je donnai avec joie mon petit livre au jardinier qui, à la fin de la semaine, le savait presque par cœur. N'est-ce donc rien, ajoute Thuriet, de faire des vers susceptibles d'être compris si aisément du plus simple lecteur ?... Un tel résultat est le meilleur argument. »

CHAPITRE VII

L'esthétique du réalisme chez Max Buchon

Au cours de notre étude sur Max Buchon, nous avons montré, selon les événements, les influences multiples et variées qu'a subies notre poète comtois. Nous nous sommes surtout attachés à montrer les influences provenant de l'étranger et celles de son pays natal, la Franche-Comté, première et dernière inspiratrice de son œuvre principale. Nous avons également essayé d'exposer les tendances réalistes de son œuvre qui résultaient de ces influences, mais sans en tirer une conclusion générale. Il nous reste, à les préciser et à les rapprocher de celles de ses amis, représentants de la nouvelle doctrine réaliste.

A première vue, l'œuvre de Buchon, prise dans son ensemble, paraît être un édifice irrégulier et parfois bizarre. Ses matériaux sont bruts, ce sont des pierres à peine dégrossies, selon l'expression de Charles Thuriet. L'esprit n'y paraît pas varié. Il est orienté vers un seul côté : la nature de son coin du Jura. C'est elle, rude et crue, qui éclate toujours dans ses tableaux. Toutefois, « il taille résolument en pleine vie humaine », pour nous servir d'une expression de Gœthe, qu'il citait volontiers. Hommes de la nature, enfants du peuple dans leur simplicité et leur naïveté, tels nous apparaissent les héros de ses romans. De même, il cherche la poésie dans les scènes de la vie réelle. Il présente tout simplement les tableaux que la vie lui offre

dans les champs, dans la ferme, au cabaret, dans l'étable même. Nulle part, nous ne voyons des conflits de sentiments élevés, des aspirations vers un idéal, vers un devoir supérieur, des cœurs orientés, par l'idéal, vers le sacrifice. Dans les études de mœurs, quand il veut montrer le fond des cœurs, il le fait voir tel qu'il est toujours avec ses instincts égoïstes et ses mouvements généreux. L'homme a les défauts et les qualités inhérents à sa nature. Et cette nature, il la calque. Tant pis pour les mœurs brutales, s'il les rend crûment ; tant pis pour ces personnages de *L'Enterrement*, s'il leur prête des conversations d'un égoïsme outré ; tant pis pour eux s'ils ne songent qu'à leur avoine ou à leur bétail, comme si la cérémonie leur était indifférente. Tant pis encore pour le *Matachin*, ce minuscule ghetto salinois, si, dans sa prose, il met en lumière ses échoppes, ses friperies, ses ferrailles, tout ce pêle-mêle de bric-à-brac enfermé entre deux rangs de maisons hydropiques et à fenêtres chassieuses. C'est qu'apparemment Buchon, semblable en ce point à Montaigne, qui aimait Paris jusque dans ses verrues, chérit Salins jusque dans ses scories et ses boues. Il ne s'applique pas à embellir les choses et les faits,

> « Et tant pis pour quiconque, hélas ! s'y trouve laid,
> Car, à son franc-parler, tout bon cœur se complaît,
> Et les bons cœurs sont seuls dignes d'estime (1). »

C'est chez lui un parti-pris que de ne rien idéaliser. Le goût de l'exactitude et de la vérité est pour lui la première régle de l'esthétique. Il a horreur de la fantaisie comme du mensonge et de l'imposture. Il rejette tout système et donne toujours à son art comme objet la vraie réalité.

(1) *Poésies franc-comtoises*, *op. cit.* (1868), la pièce *Flux et Reflux*, p. 42.

Idéaliser la nature ou la contrefaire, c'est pour lui le même défaut.

Pour arriver à reproduire la nature telle qu'elle est, il suffit de la regarder de près, de voir les petits faits vrais qui échappent le plus souvent aux autres. Ainsi l'inspiration de Buchon lui vient directement de ce qu'il voit, de ce qu'il observe. Et, hâtons-nous de le dire, c'est là un mérite que n'ont pas maints écrivains, même provinciaux. Dans son procédé (si l'on peut parler d'un procédé), il n'imite ni les classiques, ni les romantiques, ni même les auteurs étrangers qu'il a traduits. Il regarde simplement autour de lui, il peint ou il cherche à peindre ce que ses yeux aperçoivent, et cela seulement. Dans ses poésies les moins réalistes mêmes, Buchon montre la nature telle qu'elle est et, ajouterons-nous, d'une façon originale et indépendante. Voici par exemple sa description du *Printemps*, sujet banal et si souvent traité :

« La sève monte, monte aux branches des vieux aunes...,
Les oiseaux amoureux chantent sur tous les tons,
Et, dans les cerisiers, grouillent les hannetons ;
Le long des chemins creux, les linottes mutines
Picotent les boutons naissants des églantines...
Et sur les peupliers aux feuillages tremblants
Le soleil, à grands flots, verse ses rayons blancs.
Des routes la poussière est bénigne et discrète.
Le coq, sur son fumier, fait flamboyer sa crête.
Les bestiaux ravis, sur le bord des étangs
Hument, à pleins naseaux, les brises du printemps.
A ce souffle béni, dans un riant mutisme,
Se délectent au chaud les gens à rhumatisme... »

Voilà des vers où l'expression est exactement adéquate à la chose exprimée. Point de mots qui embellissent, aucune imitation des clichés connus. Buchon est en communication

directe avec la chose observée. Dans ces vers le réel est exactement rendu en ses traits les plus caractéristiques. Malheureusement, il ne sait pas toujours s'en tenir aux détails qui importent. Le plus souvent il se croit obligé d'énumérer toutes les parties, quelles qu'elles soient, des objets qu'il décrit. Il n'admet pas la formule : *composer, c'est choisir.* Pour lui, tout est intéressant, tout a la même valeur, tout est à peindre ou à dire. Cette théorie de l'art lui a inspiré un certain nombre de pages dont le défaut évident est l'insignifiance, la platitude et parfois même la trivialité. Réaliste dans toute la force du terme, Buchon préfère la laideur vraie des choses à une beauté imaginaire et ne dédaigne ni un détail trivial, ni une scène vulgaire. Ainsi, on ne peut que regretter le passage de *La Forge*, où Buchon se plaît à nous montrer le crottin de la *grise* que ferre le maréchal :

« Et la grise aussitôt lève sans plus de forme
Sa queue épaisse d'où tombe un crottin énorme,
En sentant le fer chaud griller son vieux sabot,
Que la râpe, en deux coups, lustre comme un rabot. »

Buchon photographie en quelque sorte tous les tableaux que la vie lui offre et, ajoutons-le, il ne les photographie pas d'une position choisie, mais du point où le hasard le place. Dans *Le Matin*, le poète, au lieu de contempler l'aurore du haut du mont Poupet, aime mieux se promener dans les rues de Salins.

« Un chien perdu poursuit ses courses incertaines,
Et, des barbiers, le vent s'amuse, dirait-on,
A taquiner les plats à barbe de laiton.
Le grand chapeau de tôle à peinture écarlate
Du chapelier voisin, dans la lumière éclate.
L'écusson d'un huissier sourit au parasol

D'un marchand de riflards à hauteur d'entresol.
Les portiers, en bâillant, de leurs portes cochères,
Regardent arriver au trot les maraîchères ;
Les femmes de ménage, en petit mantelet,
Font, auprès des laitiers, leurs emplettes de lait... »

Le Chaudronnier donne encore au poète un sujet à traiter avec liberté. On voit tous les ustensiles de ménage alignés en alexandrins. Poésie de cuisine ? Non pas ! C'est un tableau fidèle, pris sur le vif, sans autre prétention que de faire dire au lecteur : c'est bien cela.

Buchon évite aussi la périphrase et, il l'évite avec autant de soin que d'autres en mettent à la chercher. Il ne recule pas devant le mot propre ; au contraire, il appelle un cochon un cochon et il se plaît même à le mettre en vers. Comme on lui reprochait d'avoir dépensé tant de talent poétique pour un sujet si méprisable, il se défendit bel et bien :

« Quoi ! mettre le cochon en vers... Voilà le crime
Affreux, contre lequel un délicat s'escrime !
Mais, saint Antoine fit bien mieux au temps jadis,
Lui qui le colloqua tout net en Paradis !...
Pour chanter tes vertus aimables de cochon,
Il te reste du moins ton vieil ami Buchon (1). »

Bien qu'il ne soit pas de son école, Buchon se souvenait sans doute de ces vers de Boileau :

« Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux
Qui, par l'art embelli, ne puisse plaire aux yeux. »

Mais Buchon n'embellit pas et c'est justement cela qui le distingue des autres écrivains.

Le réalisme veut encore que l'artiste s'efface derrière son objet et affecte l'impassibilité. Toutefois, si bien caché

(1) *Encore lui, Poésies franc-comtoises, op. cit.*, p. 32.

qu'il soit derrière son œuvre, Buchon incorpore le plus souvent un peu de lui-même, un peu de son âme et de son cœur. Malgré lui, il s'intéresse à ce qu'il nous invite à regarder. Même à travers ses phrases descriptives, nous sentons le plaisir qu'il a éprouvé lui-même à considérer le spectacle qu'il a reproduit. N'est-ce point un observateur amusé des petites scènes de la campagne qui parle ainsi :

« Le gros fumier carré s'affaisse dans sa mare.
Le coq tout fier appelle, et poules d'accourir
Au petit grain de blé qu'il vient de découvrir...
La chatte, sur le seuil, en fidèle postière,
Frôle du flanc le mur, et guette la laitière (1)... »

Ou bien encore, dans la pièce *Les Foins*, nous trouvons des vers d'une inspiration toute personnelle.

« Qui n'a senti parfois, en folles rêveries,
Son âme s'envoler à travers les prairies
Avec un bruit confus de feuillages ou d'eaux,
Les bras tout grands ouverts, et couché sur le dos ?
D'abord ce sont des cris et des voix sans pareille
Qui viennent doucement vous tinter à l'oreille,
Pendant qu'on suit au ciel un nuage anguleux,
Qui s'enfuit par-delà les grands horizons bleus (2)... »

D'ailleurs, n'est-ce pas Buchon lui-même qui disait, dans ses maximes sur l'art, que « l'art est toujours personnel et local (3) » ?

Résumons-nous. Dans son œuvre, Buchon se borne toujours à être vrai et donne à son art, comme objet la réalité. Les descriptions, quelles qu'elles soient, sont toujours vraies dans un paysage vrai. En outre, on trouve dans l'expression une manière originale et indépendante. « L'esprit,

(1) *Le Frâne, Poésies franc-comtoises, op. cit.*, p. 18.
(2) *Ibid.*, p. 24.
(3) Cf. *Œuvres choisies, op. cit.*, t. III, p. 6.

dit Charles Thuriet, se retrempe dans la lecture de ses ouvrages, qui sont plutôt ceux de la nature que ceux de l'art, comme le corps dans un bain d'eau vive et fraîche, puisée à la source même d'une fontaine, parmi les rochers abrupts, où le promeneur mondain n'a jamais osé aventurer son pied tendre et sa bottine délicate (1). » Sa prose, sa poésie sont de vraies peintures, faites par petites touches, des bonnes gens, des mœurs et des coutumes de son coin du Jura :

« Vivent les bois, les champs, les nids dans les pommiers,
Les foins, les blés, les bœufs, les poules, les fumiers,
Les vieillards blancs, les enfants roses !

« Ce spectacle éternel, en dépit du destin,
Enseigne à tarifer d'un coup d'œil plus certain
Le prix réel des hommes et des choses (2)... »

* * *

Autre chapitre d'esthétique du réalisme chez Buchon. Si notre interprète de Hebel est arrivé à la simplicité et à la sincérité ou à la « naïveté qui est tout dans les arts », comme dit Champfleury (3), cette naïveté ne va pas, nous l'avons vu, sans une glorification de la vie laborieuse, une sympathie profonde pour le paysan, pour l'ouvrier.

Dès son premier roman, *Le Val d'Héry*, Buchon professe explicitement cette sympathie pour l'ouvrier opposé au bourgeois corrompu. Il justifice explicitement sa sympathie pour les classes populaires. Il constate que le peuple tient dans la société la plus grande place. En outre, c'est dans

(1) *Notice sur Max Buchon, op. cit.*
(2) *Poésies franc-comtoises, op. cit., Flux et Reflux*, p. 42.
(3) Lettre à sa mère, le 3 avril 1849, citée par E. Bouvier, *op. cit*, p. 281

le peuple seul qu'on trouve la sincérité et la vérité. En conséquence, le peuple mérite plus d'attention et il a le droit d'être « admis à être peint, comme l'aristocratie » ; car le peuple seul peut offrir des sujets vrais et neufs. « L'aristocratie, dit-il encore, ne peut s'imaginer avoir le privilège des sentiments (1). » Ainsi Buchon, et il est un des premiers à s'engager dans cette voie, donne au peuple, dès 1845, ce droit à devenir un sujet en littérature (2). Courbet et Champfleury font de même. Courbet expose des tableaux où il a peint tous les gens du peuple, tels que ce cortège de *L'Enterrement* à Ornans, ou ces *Casseurs de pierre* qu'il a rencontrés sur la route d'Ornans. Il les prend comme modèles, tels qu'ils sont, dans leurs occupations, sans rien changer à leur costume, sans les débarbouiller ni leur imposer une attitude artificielle. Cette conquête des droits de l'homme, depuis longtemps acquise à l'art par les maîtres hollandais dans leurs tableaux de corporations (3), est attribuée aussi par Champfleury à la loi

(1) Cité par E. Duranty, dans son article : *Max Buchon et le Réalisme*, dans le journal *le Réalisme*, *op. cit.*, 15 décembre 1856.

(2) Avec sa traduction des *Poésies allemandes* de Hebel (Salins, Mareschal, septembre 1845) et ensuite avec le *Val d'Héry* (1848), *le Matachin*, *le Fils de l'ex-Maire*, etc...

(3) Nous avons vu plus haut que Courbet, tout le premier, fit appel aux maîtres hollandais. Ils le séduisaient par le choix de ces sujets familiers, par leur amour de la vie laborieuse et par la fidélité dans leur reproduction (Cf. E. Bouvier, *op. cit.*, p. 216).

Buchon confesse aussi le plaisir que lui donnent de vieilles gravures flamandes ou hollandaises, auxquelles il se plaît à comparer les poésies de Hebel ; il envie « les vieux peintres flamands et hollandais, plus soucieux de la vérité humaine que de subtilité esthétique », qui « prenaient dans leur propre ménage les personnages de leurs tableaux religieux ». (Cf. les préfaces aux *Poésies* de Hebel et aux *Chants populaires*, *Œuvres choisies*, *op. cit.*, t. III, pp. 21, 22 et *ibid*, t. I, p. 171).

Plus d'une fois, les propres vers de Buchon semblent sortir de quelque tableau hollandais ou flamand, comme dans ce croquis du *Grenier* :

« Les toiles d'araignées alors, de la toiture,
En lumineux arceaux pendent à l'aventure,
Tandis que, dans les coins, tout reste incessament,
Noirâtre et vigoureux comme un tableau flamand ».

qu'il a établie ailleurs : « Ton art est régi par l'époque. » Il reconnaît encore plus tard, comme nous l'avons déjà vu, dans sa notice biographique de 1877 sur Max Buchon, que « le réalisme fut une aspiration démocratique ». Proudhon, de son côté, s'exprime de la même façon. Il s'agit, pour lui, de peindre l'homme, rien que l'homme, non des dieux et des déesses ou des héros de la mythologie, et voilà pourquoi il s'intéresse à Courbet, à Buchon. « L'art, dit-il, ne s'est occupé jusqu'à présent que des dieux, des héros et des saints : il est temps qu'il s'occupe des simples mortels. A force d'idéaliser, de symboliser, de se chercher des modèles au-dessus de la condition et de la destinée, il a fini par s'entourer de fictions ; il s'est perdu dans le vide (1)... »

Il faut donc reproduire les choses qui touchent à la vie, représenter le peuple, montrer le paysan et l'ouvrier au travail, en un mot, il faut montrer les manifestations de l'activité sociale. « L'art, dit Buchon lui-même, doit avoir « l'empreinte de l'esprit de la société. » « Seulement, ajoute-t-il, une fois l'esprit artistique tourné vers ce côté, il faut bien imaginer qu'il n'y a qu'un roturier ayant vécu avec les paysans, qui puisse peindre leur vie (2). » En d'autres termes, pour pouvoir peindre le peuple et pour être compris par le peuple, « il faut se faire peuple ». En outre, la représentation de l'âme populaire exige beaucoup de pénétration, d'étude et de génie, et pour y arriver, il faut rejeter de *sa* littérature *les idées*, pour se borner aux sentiments purs, seuls mis en action dans la vie réelle (3).

Chez ce même peuple, Buchon trouve non seulement la

(1) *Du principe de l'art et de sa destination sociale*, chap. XXI, édition de 1875.

(2) Cité par Ed. Duranty, *Max Buchon et le Réalisme*, art. cit.

(3) *Ibid.*

sincérité et la vérité, mais encore l'art même, c'est-à-dire une littérature qui lui est propre, littérature où l'écrivain puisera des renseignements précieux. Les chansons et les légendes populaires sont de vrais chefs-d'œuvre de réalisme. C'est pourquoi il recueillit avec un soin particulier ces fleurs de naïveté et de simplicité. Cette littérature lui prouve aussi que le peuple doit être bon juge en matière d'art. « Pour savoir au juste ce que valent les produits de la littérature, dit-il, un bon moyen ce serait peut-être de les mettre dans les mains de quelques bons gros paysans attablés à l'auberge et d'aller se cacher derrière la porte pour les laisser vider leur sac en toute liberté (1). » Il va plus loin encore : Le peuple est pour lui non seulement « compétent en littérature », mais « compétent en politique, en religion (!) (2) ». Le peuple est très intelligent, car « les vrais savants, dit-il, les grands écrivains et les grands politiques, les grands philosophes, inventeurs et artistes » sont « sortis du sein des masses populaires ». « Les quelques exceptions que l'on pourrait m'opposer, ajoute-t-il, n'ébranleraient nullement mon affirmation (3). »

C'est donc au peuple que, d'après lui, l'écrivain devra s'adresser. Lui seul est capable d'apprécier la juste valeur, c'est-à-dire la sincérité et la vérité qui sont les caractères dominants dans une œuvre. En conséquence, l'œuvre la plus populaire sera la meilleure. La tradition des érudits, des professeurs est impuissante. « Les grands écrivains et les grands artistes, dit-il, ne sont-ils pas toujours les *corps francs* de leur siècle ? Eux exceptés, que reste-t-il ?

(1) *Causeries littéraires*, article de Buchon dans l'*Émulation de Fribourg*, 1854.

(2) Cité par Ed. Duranty dans son article du 15 décembre 1856.

(3) *Le Doubs*, 8 mai 1869, *Force brutale et Intelligence.*

Des professeurs qui enfantent des professeurs, lesquels ne produisent jamais non plus que des professeurs (1). »

Mais ce n'est pas assez de peindre le peuple ; il faut l'instruire aussi. L'art a un but, non pas avant tout artistique et littéraire, mais pratique. — C'est apparemment du Proudhon. Ce dernier, en effet, s'exprime ainsi : « L'art doit participer au mouvement de la société, le provoquer et le suivre (2). » « Qu'avait donc l'art à faire de nous autres, misérables humains ?... se demande-t-il encore. Une chose fort intéressante, la plus glorieuse de toutes : il avait à nous améliorer, à nous aider, à nous sauver (3). »

Le réalisme attribue donc à l'artiste un but pratique, utile. « En le rattachant à la vie », cet art devient « un instrument d'intelligence et d'éducation ». Il prenait aussi à tâche de réaliser cette conception de l'art. Peu avant sa mort, il écrivait encore dans le *Doubs* : « Le peuple doit comprendre que la science, les arts et la sagesse méritent de sa part quelque respect et quelque reconnaissance ; car, sans ces puissants auxiliaires, il serait encore étendu aujourd'hui comme Job sur son fumier, et sa vie domestique n'eût pas été transformée depuis cinquante ans d'une façon si radicale. Le premier devoir du peuple est donc de sauvegarder, par son vote, toutes nos *libertés d'études* et de discussion. Nos générations contemporaines sont à jamais dégoûtées des discussions politiques qui ne les mènent jamais à rien. Ce qu'il leur faut, en tout, *c'est du positif*, et elles n'y arriveront que par *l'étude* et à la sueur de leur front (4). » Bref, l'écrivain ou l'artiste doit propager

(1) Préface aux *Chants populaires, Œuvres choisies, op. cit.*, t. III, p. 4,
(2) Cité par Duranty dans son article du 15 décembre 1856, art. cit.
(3) *Du principe de l'art et de sa destination sociale, op. cit.*
(4) *Force brutale et intelligence*, article du 8 mai 1869.

une doctrine qui ait un but pratique et utile, c'est-à-dire pour Buchon, une doctrine politique, libérale et républicaine et même anticléricale.

Toutefois, Buchon semble voir parfois dans la lecture de la littérature réaliste moins l'utilité qu' « un moment de repos, un rafraîchissement inattendu (1) ». Ce moment de repos et ce rafraîchissement ne résument sans doute pas « la destinée de l'homme ni de l'art », ajoute-t-il, « mais puisqu'ils nous rendent, ne fût-ce qu'un instant, meilleurs et plus affectueux et plus courageux même aux luttes de la vie, ne serait-il pas injuste de méconnaître leur importance relative ? »

Nous voyons que les idées de Buchon ne manquent pas de précision ni de netteté. Sans doute, ces idées ne sont pas toujours les siennes. Il en a emprunté à ses amis. Ainsi il fait dans sa brochure, intitulée *Le Réalisme*, l'histoire de la doctrine réaliste au moyen d'articles de critique de Champfleury, de Courbet, de Proudhon et d'autres. Cette brochure, devenue très rare (2), est faite « d'une façon tout allemande », comme dit Ed. Duranty (3). Elle est divisée en trois parties : une introduction de Buchon, un choix de ce qui a été dit pour et contre le réalisme, et une conclusion également de Buchon, qui résume la question du réalisme d'une façon plus ou moins nette. Dans l'introduction, il expose la méthode et il termine : « Voyons d'abord quelle est la mission de l'art, puis quelle tradition

(1) Préface aux *Poésies de Hebel, Œuvres choisies*, t. I, p. 176.

(2) La brochure elle-même est introuvable. Cependant Duranty en donne, dans son journal *le Réalisme*, une analyse détaillée. Nous en trouvons également quelques extraits dans l'article de Charles Léger, *Courbet, ses amis et ses élèves, Mercure de France*, janvier-février 1928. Cf. aussi P. Sciobéret, *du Réalisme, Émulation* de Fribourg, 1856, p. 19 et suivantes.

(3) *Le Réalisme*, 15 décembre 1856. Nous nous référons dans notre analyse de la brochure à celle qui est donnée par Duranty dans le *Réalisme*.

esthétique nos devanciers nous ont laissé à développer. — A quelle tendance philosophique de notre époque correspond dans les arts le réalisme ? — Quelles sont à peu près les tendances pratiques de celui-ci ?... »

Sous ces rubriques sont groupés divers articles contradictoires. Proudhon y est chargé par Buchon de définir la mission de l'art, et voici ce qu'il dit : « ...L'art est par nature *toujours égal à lui-même.* » « Que chaque génération, déposant sur la toile et le marbre le secret de son génie, arrive à la postérité sans autre blâme ni apologie que les œuvres de ses artistes. » C'est un certain Goudall qui explique *quelle tradition esthétique nos devanciers nous ont laissé à étudier* et qui termine ainsi : « Il faut que l'art, *de lyrique* se fasse réaliste. » C'est H. Castille qui explique *à quelle tendance philosophique de notre époque correspond, dans les arts, le réalisme.* Il l'explique par une dualité de l'intelligence et il définit le réalisme ainsi : « L'infini et la variété dans la nature éternellement variable et infinie. »

C'est par la voix de Courbet et de Champfleury que sont exposés « à peu près » les *tendances pratiques du réalisme.* Voici ce que dit le peintre : « Savoir pour pouvoir, telle fut ma pensée. Être à même de traduire les mœurs, les idées, l'aspect de mon époque, selon mon appréciation, en un mot, faire de l'art vivant, tel est mon but. » Champfleury dit, de son côté : « Ce que je vois entre dans ma tête, descend dans ma plume et devient ce que j'ai vu. » Voilà le réalisme : « Je cherche avant tout à rendre sincèrement mes impressions dans la langue la plus simple (1). » Champfleury y discute avant tout les questions du style : « Ce mot n'est

(1) C'est-à-dire dans la prose. Notons ici que Max Buchon, tout le premier, abandonna la poésie pour la prose sur les conseils de son ami.

pas français ; et moi je dis qu'il est français, car tu m'as compris ; si vous ne voulez pas de mon expression, je ne veux pas de la vôtre... »

Enfin, pour montrer comment la critique accueille les premiers apôtres du réalisme, Buchon cite des lettres de louanges de G. Sand, de H. Castille, de P.-J. Stahl et d'autres. Il cite également des lettres dans lesquelles est attaqué Champfleury.

Cette réunion d'articles et de lettres contradictoires ne paraît aboutir à aucun résultat. En tout cas, ces dires contradictoires prouvent que Buchon et, avec lui, ses amis, n'ont pas songé à faire, dans les articles cités, un exposé complet. Buchon se borne à en tirer une conclusion. Il termine par une réfutation des extraits des adversaires du réalisme et par une apologie du réalisme. Il y insiste particulièrement sur la nécessité de peindre le travail des humbles et de faire de la littérature pour le peuple. Il réclame également le droit d'être moderne. « Nous avons le droit, dit-il, d'apporter nos idées et de vouloir être nouveaux... Nous avons une foi et une voie, nous marchons vers la Justice et la Vérité, que nous ayons ou non des nez rouges comme le prétendent d'élégants et blancs adversaires... »

* * *

Peu après la publication de sa brochure, Buchon se lance de nouveau dans la critique. Il se joint aux collaborateurs du journal le *Réalisme*, de Duranty, d'Assézat et de Thulié, tous des jeunes gens qui en veulent furieusement au romantisme. Sans doute, il était le bienvenu. Les auteurs avouent d'ailleurs qu'ils ne sont que des

continuateurs (1) et que Buchon et Champfleury ont montré le chemin depuis longtemps (2).

Outre une réponse provoquée par l'article de Duranty sur sa brochure, Buchon y publia une fort curieuse traduction d'une dissertation de Schiller (3). Le morceau que Buchon s'avisa de traduire pour *Le Réalisme*, est daté de 1795 et Schiller y trace le parallèle des réalistes et des idéalistes. S'appuyant sur le grand poète et sa dissertation, Buchon en tire aussitôt un argument en faveur du réalisme : « Ce morceau intéressera le lecteur compétent comme témoignage que si les idéalistes datent de loin, les réalistes leur ont de tout temps marché de bien près sur les talons (4). »

Voici quelques extraits :

« La meilleure manière d'arriver à l'idée juste, c'est de séparer ce qu'il y a de poétique de part et d'autre. Tout se réduit bien vite alors pour le premier [le réaliste] à un plus sobre esprit d'observation, et à un solide attachement pour le témoignage uniforme des sens, puis (quant à la pratique) à une soumission calme, à la nécessité, mais non point à l'aveugle contrainte de la nature... La nature, bien que d'une grandeur infinie, prise dans son ensemble, se montre, dans chacun de ses effets pris à part, dépendante et nécessiteuse. Ce n'est qu'à l'ensemble de ses manifestations qu'elle imprime un caractère grandiose et libre. Et c'est précisément de cette façon que se montre le réaliste aussi bien dans son savoir que dans ses actes. Ce qui est vrai du réaliste est vrai aussi de son action (morale).

(1) Cf. *le Réalisme*, 15 novembre 1856, *Profession de foi.*
(2) *Ibid.* cf. *Max Buchon et le réalisme* (15 décembre 1856) et *Champfleury* (15 février 1857).
(3) *De la poésie naïve et sentimentale.*
(4) 15 mars 1857, p. 74.

Son caractère a une moralité qui gît, selon sa notion pure, non dans un fait isolé, mais dans la somme totale de sa vie...

« Le sens commun est la plus belle part du réaliste, dans sa pensée aussi bien que dans sa conduite. Ce qu'il aime, il voudra le rendre heureux, et l'idéaliste cherchera à l'ennoblir. Si donc le réaliste a pour but, dans ses tendances politiques, le bien-être, dût-il en coûter quelque chose à l'indépendance morale du peuple, l'idéaliste, lui, visera à la liberté, même au préjudice du bien-être. Indépendance de position, voilà le but du premier (réaliste), indépendance de la position *(ex positione)*, voilà le but du second (1)... »

Tels sont quelques-uns des termes de Schiller. Si parfois la forme en est brumeuse, ces extraits nous montrent du moins une nette opposition entre le parti réaliste et le parti idéaliste.

En outre, la traduction de Buchon nous montre combien il prit au sérieux la question du réalisme. Sans doute, il ne veut pas exposer, dans ces essais critiques, une doctrine complète, ni former des élèves. Il se propose simplement de « mettre en circulation quelques vérités positives nettement formulées », comme il le fait remarquer lui-même, « et de grouper quelques intelligences de bonne volonté qui ont tout avantage à sortir de leur isolement, sans encourir pour autant le risque de tomber dans les manies de secte ou d'école (2) ».

Buchon n'a pas manqué d'attirer l'attention de la critique. Ses idées et leur mise en œuvre furent discutées

(1) 15 mars 1857, pp. 74-78.
(2) Cf. *Le Réalisme*, 15 février 1857.

par ses amis et des notabilités littéraires. « Nous avons trouvé ta brochure fort bien », lui écrivait Courbet en 1856. « Tu as eu tort de n'en faire tirer que cent, quoique ce soit mal imprimé. J'ai envie d'y ajouter une lettre (1) d'appréciations et d'observations générales sur le réalisme et les critiques. Nous avons porté à Proudhon celle que tu m'as envoyée, dans l'espérance qu'il te réponde dans une lettre. Si cela pouvait réussir, la fortune de cette brochure serait certaine comme publicité (2). » Duranty, nous venons de le constater, faisait une analyse détaillée de sa brochure. Il lui « sait particulièrement gré d'avoir élevé ces idées de Justice, de Vérité et de Virilité dans la pratique de la vie, qui sont le but du réalisme. Je trouve remarquable, ajoute-t-il, cette distinction entre les sentiments et les idées dans la littérature, qui éclaircit toutes les questions à débattre sur le jugement du public (3). »

Dans la *Lorgnette littéraire*, « dictionnaire des grands et petits auteurs de mon temps », Charles Monselet a consacré également à Buchon, — qu'il appelle « un poète moins naïf qu'il n'en a l'air », — un long article coupé de citations. Sainte-Beuve loue dans un de ses *Lundis* (4) la conscience de ses recherches sur la littérature populaire et lui adresse à l'avance les remerciements que lui devront les amateurs des chansons populaires. Il parle aussi de lui dans *Le Constitutionnel*, où il écrivait le 24 avril 1862 : « Le traducteur et l'imitateur de Hebel, Max Buchon, a fait une petite pièce de vers grasse, rustique, bien alsacienne et flamande,

(1) Courbet songeait à une réédition de la brochure.

(2) M. Pierre Mocan a eu l'obligeance de nous donner copie de cette lettre inédite, d'après la copie qui lui avait été prêtée par M. Georges Gazier.

(3) *Le Réalisme*, 15 décembre 1856.

(4) *Nouveaux Lundis*, t. X, article du 3 juillet 1865.

intitulée tout bonnement *Le Cochon.* » En 1864, Victor Hugo écrivait de Hauteville-House à Buchon et à Courbet : « Continuez de faire ce que vous faites, et d'être ce que vous êtes. Je vous envoie à tous deux mes plus cordiales affections (1). »

Pour ses œuvres originales ou traduites, Buchon recevait encore des lettres de félicitations et de remerciements de nombreuses personnalités. Outre les noms que nous venons de citer et George Sand, dont nous avons parlé plus haut, Banville, Castagnary, Laurent-Pichat et d'autres avaient tenu à lui consacrer quelques lignes d'éloge, soit par lettre, soit par la voie de la presse (2).

En dernière analyse, le réalisme de Buchon consiste en une littérature pour le peuple. Sorti de ce désir invincible de retenir les « mille petits riens », ce réalisme devient aussi chez lui l'une des formes de son besoin d'affirmation ou de protestation. Comme il avait le ressort d'un montagnard, il ne se laissa pas abattre. « N'ayons pas peur, s'écria-t-il, voire même de notre province (3). » Ainsi son réalisme devient l'une des formes de cette affirmation provocante de soi-même dont il faut chercher les origines dans la race même. Parlant du bûcheron comtois, il dit encore : « Il est des natures faites pour la lutte et je croyais être du nombre ; à celles-là le ciel donne une énergie de vitalité, une imperturbabilité d'espérance, en proportion avec la longueur du chemin qu'elles ont à parcourir. » « Oui, sans doute, pour moi le chemin de la vie a été rude, mais je n'y ai pas moins marché à peu près toujours dans mes

(1) Cette lettre, datée de Hauteville-House, 17 novembre 1864, a été publiée pour la première fois par Alphonse Mandrillon dans la *Revue littéraire de la Franche-Comté*, 1864, t. II, p. 147.

(2) Cf. *Poésies franc-comtoises*, *op. cit.*, avant-propos, p. 4.

(3) Préface aux *Chants populaires*, *Œuvres choisies*, *op. cit.*, t. III, p. 7.

propres chaussures, et, quand mes propres chaussures ont été en lambeaux, je n'en ai pas moins continué à marcher en avant, au risque de m'ensanglanter les pieds en tranchant des cailloux. Ce que j'ai fait, je le ferais encore. L'accablement m'est venu parfois, mais non pas le doute. »

Buchon a consacré le meilleur de son talent à des vies sans éclat, mais peut-être non sans grandeur. Il s'attacha de tout son cœur à sa province et tourna volontiers le dos à Paris. Peut-être avait-il mieux compris que ses amis le vrai réalisme, celui qui s'attache au sol. Ainsi Buchon semble avoir répondu au vœu que l'Académie de Besançon exprimait en 1836 : « S'il reste au milieu de nous, disait-elle par la voix de Léon Brétillot, s'il reste quelques-uns de ces hommes, déjà rares, qui portent un amour filial à leur pays, sont fiers de lui appartenir et soigneux de sa gloire, qu'ils se lèvent... Ils nous rendront, dans leurs récits, notre Franche-Comté loyale, religieuse et guerrière, aux mœurs franches et rudes, à la physionomie pittoresque et variée comme celle de nos montagnes. Nous verrons revivre ces hommes énergiques, simples, fidèles, dont la race s'est conservée, sensée et forte, jusqu'à nos jours (1)... »

---

(1) Cité par M. Pierre Moreau, *Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts* de Besançon, 1er trimestre, 1936, p. 43.

CHAPITRE VIII

Les dernières années de Buchon

Après son exil, Max Buchon resta fidèle à sa conception libérale. Il dut cependant renoncer à la politique active. De loin en loin, et pour se distraire, il se rendait à pied à Vuillafans chez ses oncles Pasteur. Quelques amis seulement venaient le visiter à Salins : Champfleury, Bovet, Castagnary et son « cher » Courbet. Ses hôtes partis, Buchon se plaignait d'être seul. Il lui manquait quelqu'un : il songeait à se marier. Depuis longtemps déjà, il ne pouvait que partager les idées de Proudhon sur le mariage.

Ce fut alors, au mois de mai 1862, qu'il épousa, alors âgé de 44 ans, à Besançon, Mlle Félicie Dizien, âgée de 21 ans, fille unique de M. Dizien, ancien censeur des études au lycée de cette ville. « Sémillante, vive, spirituelle et franche de caractère, cette compagne de la vie de Buchon semblait lui être donnée tout exprès pour épanouir en rayons sympathiques son âme ardente, mais concentrée, austère, d'une gravité sombre (1). »

Buchon, avant son mariage, adorait les enfants et, après son union avec Mlle Dizien, il ne se résigna qu'avec peine à n'en point avoir. La vue d'un beau « poupard » lui causait souvent des tristesses. Néanmoins, l'intérieur du ménage n'eut jamais à en souffrir. On y vit régner constamment la paix, le bonheur (2).

(1) A. Chevassus, *op. cit.*, p. 57.
(2) *Ibid.*, p. 57.

Poli, bienveillant et le cœur largement ouvert pour tout le monde, Buchon n'avait d'implacable colère que contre les agents et les suppôts de l'Empire. Ayant trop injustement souffert, il redevenait peu à peu le lutteur d'autrefois. La réaction était encore triomphante, mais la construction du régime se lézardait. Il soutenait de nouveau ses amis républicains et défendait vigoureusement la candidature de Jules Grévy dans le Jura, et dans le Doubs, celle d'Édouard Ordinaire (1). Il collabora activement aux journaux démocratiques : au journal indépendant de l'Est, *Le Jura*, et au journal *Le Doubs* qui se publiait à Besançon et dans lequel écrivait Charles Baille, Ernest Figurey, Charles Beauquier et d'autres éminents politiques. Dans ce dernier, il publiait des récits littéraires en prose et en vers, notamment des poésies de Heine et des contes recueillis par les frères Grimm. Il y publiait également ses « fameux » articles politiques, *Les paysans et les partageux* (2), *Les élections et les fromagers* (3), *Force brutale et intelligence* (4). Buchon y révèle le don merveilleux de se faire comprendre du peuple comtois et de l'intéresser : « Il faut qu'on se fasse à Paris une idée bien baroque de la vie que mènent nos paysans, dit-il, dans *Les paysans et les partageux*, pour supposer que les partageux en seraient si friands ; puis il faut qu'on regarde comme bien stupides ces mêmes paysans qui ont fondé deux fois l'Empire, pour les croire incapables, à l'occasion, de se défendre à coups de fourche ou à coups de raisonnements... Ils sont

(1) Candidats aux élections générales pour le renouvellement du Corps législatif (23 et 24 mai 1869), M. Ordinaire fut élu contre le marquis de Conegliano, chambellan de l'Empereur.

(2) 22 mai 1869.

(3) 24 avril 1869.

(4) 8 mai 1869.

vraiment curieux ces bavards de Paris ! Pour arracher à la terre tous les produits agricoles qui alimentent toute la nation, il faut nécessairement à nos paysans une poigne au moins aussi vigoureuse que celle de nos préfets d'aujourd'hui... Si nos paysans ont solide poigne, leur esprit non plus n'est pas manchot !... » Ou bien, il termine ainsi une « lettre salinoise » sur les élections : « On essaie de faire peur aux paysans en leur parlant des « partageux » ; nous voterons de manière à bien prouver que si la Franche-Comté est toujours le pays des fromages, elle entend désormais n'être plus le pays des couennes. »

De même, il y publiait la chanson des élections, accueillie avec faveur et souvent reproduite à l'époque et dont une strophe est ainsi conçue :

« Aux paysans, il faut pour les représenter
Un paysan comme eux, simple et fier de porter
Le bronze sur la peau, la corne dans les mains,
Qui les rend aussi nobles à parchemins.
Assez comme cela de galas somptueux
Laissons-les en pâture à ces volupteux
Dont la raideur d'échine est le moindre défaut ;
Un petit Ordinaire est tout ce qu'il nous faut (1). »

Ou bien des articles de polémique, mais conçus d'une manière originale et qui ne pouvaient qu'avoir du succès. Parlant des élections, il dit : « Les élections se font dans une boîte, et les fromages dans une chaudière. Dans cette boîte, chaque électeur apporte son bulletin. Dans cette chaudière, chaque paysan apporte son lait. Quand l'électeur n'a tiré son bulletin que de sa conscience saine et franche, tout est bien. De même, quand le paysan n'a tiré son lait que du pis de la vache saine et franche, tout est bien... Pour

(1) 1er mai 1869.

faire le fromage il faut non seulement du lait mais de la présure. Pour faire des élections, il faut non seulement des votes, mais de la liberté. La liberté, c'est la présure des élections ! Sans présure dans la chaudière, il n'en sort que de la ripopette. Sans liberté dans la boîte électorale, il n'en sort que de l'abrutissement. La qualité du député se mesure au profit loyal qu'il rapporte à l'électeur. La qualité du fromage se mesure à la somme de bon argent qu'il rapporte au paysan (1)... »

Dans *Le Jura*, Buchon faisait preuve des mêmes qualités. Il y publiait d'abord une série de lettres sur les fromageries, une étude sur Max Claudet, dont nous parlerons tout à l'heure, un feuilleton, *La Visite*, des scènes villageoises du canton de Berne, traduites de Gotthelf, et le *Fils de l'ex-maire*. Aux approches des élections, il y publiait également des articles politiques et une chanson bien originale dont voici quelques strophes :

« Fiers enfants du Jura, mettez votre pompon !..
Notre premier succès nous répond.
Rappelons-nous la joie immense qui suivit
Nos acclamations du grand nom de Grévy.
(Sur l'air du *Tra, la, la...*)

. . . . . .

Le peuple si longtemps capot et dérouté,
Se réveille et remet son bonnet de côté.
Chacun veut imiter l'exemple du Jura,
Mais personne à l'assaut ne nous devancera.

. . . . . .

Aux ministres il faut de la chair à canon,
Des impôts écrasants et des emprunts sans nom,
Si les ministres sont bâtis de ce bois-là
Chargeons nos trois élus de leur dire : Halte-là !

. . . . . .

(1) 24 avril 1869. L'article était dirigé contre le préfet du Jura qui « chauffait trop l'élection ».

Un miracle étonnant de nos élections,
C'est que, dans le Jura, plus de divisions
Chacun s'aime et chacun chante de tous côtés :
— Vive la France avec toutes ses libertés ! »
. . . . . .

Ce ton simple et bon enfant plaisait sans doute au peuple. Parfois quelque peu polémique, Buchon était pourtant compris par le peuple. Il paya non seulement de sa plume, mais de ses actes, de sa personne. Il fut « toujours sur la brèche, infatigable, intrépide, vulgarisant les notions économiques de la doctrine libérale, dénonçant les abus, arrachant les masques aux plus puissants (1) ». Au reste, Buchon avait pour cela une aptitude spéciale. Il possédait une certaine bonhomie, la simplicité, la désinvolture qui est sa grande originalité. Il révélait toujours la même invariable fidélité, le même ardent bon sens et par-dessus tout le même admirable désintéressement. Sa seule ambition était de servir sa cause, sa seule espérance de la voir triompher (2). Il était ardent mais sans fiel et sans haine ; quand il se faisait le champion d'une idée juste et saine, comme dans son vigoureux avis *aux partageux*, il atteignait même vraiment à l'éloquence (3). Il fut républicain à l'heure du péril : d'autres ne consentent à l'être qu'au temps de la prospérité. Aussi mérita-t-il, à sa mort, cet éloge de Victor Hugo : « Max Buchon laisse comme poète une œuvre, et comme citoyen un exemple. »

En somme, les idées politiques de Buchon ont été, comme ses idées littéraires, très pénétrantes, très vives, affranchies de tout préjugé, sincères et généreuses. Il s'y montrait

(1) Ernest Figuey, *Le Doubs*, 18 décembre 1869.
(2) *Ibid.*
(3) Cf. Jules Marcou, *Annales franc-comtoises*, t. XII, p. 476.

toujours jaloux de son indépendance, mais ne fut ni ambitieux, ni intrigant. Il n'accepta d'autre fonction publique que celle de conseiller municipal. « Il n'a voulu, dit Charles Grandmougin, ni les succès mondains, ni les fausses bienséances, ni les salamalecs plats et hypocrites, ni les manigances louches de l'intrigue. C'est un roc de chez nous, ajoute-t-il, un roc fier et sauvage qui n'est devenu ni dalle d'escalier, ni socle de cheminée, ni corniche de vestibule ; je l'admire comme nos sapins et les sources de nos montagnes dédaigneuses (1). »

En vieillissant, Buchon s'éloigna de plus en plus de ses premières idées sur la bourgeoisie qu'il a tant attaquée. « Depuis un siècle, dit-il peu avant sa mort, tous nos progrès politiques de quelque importance ont été dûs d'abord à l'initiative de la bourgeoisie et toutes nos reculades à ses défections momentanées... Oui, la France nouvelle est essentiellement bourgeoise et par bourgeoisie j'entends quiconque, soit par son travail personnel, soit par celui de ses ancêtres, est arrivé à s'affranchir de l'ignorance et de la misère. » Mais il ajoute, « si la France est bourgeoise par le tempérament et le cerveau, elle est non moins paysanne par le sol et par le travail... Il est vrai que tout bourgeois français est d'origine paysanne, tant il est vrai que tout paysan à sa place marquée d'avance dans la bourgeoisie pour une échéance plus ou moins prochaine. Oui, paysannerie et bourgeoisie, voilà les deux grandes ailes de notre vitalité française... » Il termine avec cette acclamation : « A l'union définitive du peuple et de la bourgeoisie (2) ! » Certes, Buchon pense ici à cette bourgeoi-

(1) *La Franche-Comté à Paris*, 27 novembre 1910.

(2) Lettre de Max Buchon adressée aux membres participants du banquet d'Ornans après l'élection de M. Ordinaire. Cette lettre fut publiée dans *le Doubs*, le 19 juin 1869.

sie laborieuse et non pas à cette bourgeoisie « mesquine, ombrageuse et libertine », qu'il nous décrit dans *Le Val d'Héry*.

En tout cas, Buchon fut toujours pour le peuple. Il s'intéressa à ses idées, à son travail, à son talent. Il respectait ses occupations rudes et journalières. Il s'intéressa aux enfants du peuple et aida les jeunes tels que Max Claudet dans l'éclosion de leur talent. N'est-elle pas d'une exquise délicatesse cette première rencontre des deux concitoyens salinois ? « J'avais vu, raconte Claudet, les délicieuses nouvelles de Buchon, mais je n'avais jamais vu l'auteur quand, un beau jour de 1862, il arrive chez moi avec un ami. Je travaillais à une statuette d'un vigneron faisant des échalas, que depuis j'ai envoyé au Salon. Buchon ne me dit pas grand'chose, c'est à peine s'il prononça quelques mots. Seulement, trois jours après, je lus dans le journal du pays un charmant petit article sur mon vigneron. Tel est le début de notre amitié, qui dura jusqu'à sa mort (1). » Buchon ne dissimulait pas à son jeune ami les difficultés qu'il allait rencontrer sur cette route encore inexplorée. Mais Claudet, sous son impulsion, fit revivre intensément, avec la glaise, des gens du peuple : vignerons, cultivateurs, types salinois. Ce ne fut qu'en 1870 qu'il exposa *La Brodeuse*, « une gracieuse réalité », comme l'a dit Théophile Gautier (2). Max Claudet a laissé un beau médaillon de Courbet et un buste de Max Buchon qui se dresse sur la tombe du poète, au cimetière de Salins. Le jeune statuaire du cru, qui avait beaucoup de sympathie pour Buchon de même que pour Courbet, se joignait sou-

(1) *Le Télégraphe*, 2 septembre 1878, cf. Léon Germain, *op. cit.* p. 8.
(2) Cf. L'article de Charles Léger sur Claudet dans *La Franche-Comté à Paris*, 2 juillet 1911.

vent à eux et il parle d'eux dans ses *Souvenirs* (1) et dans les journaux locaux. Il se mettait à leur école. De même que Buchon, il commençait à aborder de front sa rude tâche en cherchant le côté du vrai et en franchissant avec vigueur tous les obstacles conventionnels. En luttant contre toutes les préventions, il parvint, grâce à son ami, à remonter ce courant difficile pour réaliser ses conceptions particulières selon son tempérament (2). De son côté, Buchon lui savait bon gré de ses efforts. Voici ce qu'il écrivait de son concitoyen dès 1864 (3) : « La sculpture est actuellement représentée à Salins par M. Claudet, né en 1840, et auteur de la statue du *Vendangeur*... C'est à Salins qu'il a vécu jusqu'à ce jour comme un jeune sauvageon, sans autres leçons scolaires que celles de son père, et sans autre initiation personnelle qu'un an de leçons du sculpteur Darbois, à Dijon, et deux mois passés dans l'atelier Jouffroy, à Paris. Dès lors, c'est-à-dire depuis l'âge de 19 ans, il n'a plus travaillé qu'à ses risques et périls et sur son propre fonds. Des livres, des crayons, une forte nourriture et la clef des champs ont suffi pour faire de lui un plantureux gaillard, réfractaire à tous enseignements traditionnels, mais bon observateur et s'assimilant facilement la substance des éléments d'instruction que le hasard et les voyages lui fournirent pêle-mêle... »

Pendant ses dernières années, Buchon, nous l'avons déjà

(1) Paris, Dubuisson, 1878. Le sculpteur, chez Claudet, est doublé d'un littérateur. Il publiait en 1867 chez Billet, Salins, une brochure in-18 sur : *Du Modelage par soi-même.* En 1871 il publiait également chez Billet une brochure in-8° sur : *Salins et ses forts ;* en 1877, chez Sandoz et Fischbacher, un volume sous le titre *Perraud statuaire et son œuvre, souvenirs intimes ;* en 1878, chez Duvernois, Salins, *L'abbé d'Olivet,* de l'Académie française, et en 1878, chez Javel, Arbois, *Salins et ses environs.*

(2) Cf. Charles Léger, *La Franche-Comté à Paris,* 2 juillet 1911.

(3) *Revue littéraire de la Franche-Comté,* 1er mai 1864, p. 295.

constaté, ne se bornait pas toujours à des articles politiques. N'écrivait-il pas d'ailleurs dans *Le Doubs* : « La démocratie sait aux préoccupations les plus graves allier l'estime des délicatesses de l'esprit (1). » Il s'intéressait en effet toujours à ces « délicatesses de l'esprit » et prenait part à la vie littéraire. Il fut même en quelque sorte un des fondateurs de *La Revue littéraire de la Franche-Comté*, dans laquelle un très grand nombre d'articles sont dûs à sa plume (2). Le premier numéro de cette revue parut le 1er novembre 1863 à Besançon. Cette publication était ou devait être un terrain neutre sur lequel tous les écrivains appartenant à la Comté, oubliant ce qui peut désunir dans la vie ordinaire, pourraient se donner rendez-vous. Cette revue offrait un réel intérêt : Tout ce qui se rapportait à l'histoire de la Comté, les traditions, les légendes locales les plus curieuses, constituait un des élèments les plus attrayants de ce recueil périodique. A cela venaient s'ajouter des chroniques bibliographiques, des critiques littéraires, des biographies de Franc-Comtois célèbres, et nombre de productions, prose et vers. Au reste, les noms des principaux collaborateurs étaient à eux seuls une recommandation : MM. Charles Weiss, le savant bibliophile, Charles Thuriet, dont nous parlerons tout à l'heure, Ch. Jouffroy, Ch. Baille, Ch. Beauquier, Armand Barthet, X. Marmier, J.-B. Pérennès, le professeur de littérature française de la faculté. En sa qualité d'écrivain franc-comtois, Buchon fut naturellement un des collaborateurs les plus actifs, les plus assidus. Outre nombre d'articles sur divers sujets, le poète salinois donna une série d'études

(1) 27 novembre 1869.
(2) Cf. Charles Thuriet, *op. cit*, p. 10.

sur les *Chants populaires* (1). Sa fécondité ne tarissait jamais.

Le groupe libéral qui collabora à cette revue, ne s'interdisait cependant pas la bataille politique. Le périodique, quoique neutre, cachait volontiers ses opinions politiques sous le manteau de la littérature. On devine également les amis de ce groupe : ce sont Fourier et Proudhon. Le collaborateur Beauquier se flatte même publiquement d'être « l'élève de Proudhon et peut-être le continuateur de ses plus rudes travaux. » On sait bon gré, quoique non sans coups de griffes, au « sénateur critique » Sainte-Beuve (2) ; en revanche, on ricane de Pasteur, de Veuillot, de ceux dont les conceptions sont conservatrices et religieuses. On a de l'estime pour tous les artistes comtois qui ont « l'horreur du banal, du convenu », qui ont un « vif sentiment des beautés vraies de la nature, de sa poétique richesse, de sa naïve simplicité (3) ». On fera honneur à Claudet pour sa « vulgarité » ; à Courbet pour son « sentiment violent de la réalité », pour son « tempérament puissant » et qui « sait bien rendre la nature dans son charme et dans sa puissance » ; à Émile Vernier, pour sa « hardiesse de touche » ; à Gigoux, à Clésinger, à Baron, etc..., « tous des artistes de verve, sincères, et qui cherchent le vrai en dehors de toutes les traditions d'École ». On sait gré à Max Buchon d'avoir « traduit Hebel en vers tout empreints de la naïve énergie du modèle ». A plu-

(1) 1er novembre 1863.

(2) Pour son *Proudhon*, qu'on a accueilli avec sympathie. Notons que Beauquier et d'autres ont fourni à Sainte-Beuve des documents et des témoignages pour la préparation de son *Proudhon*. (Cf. Pierre Moreau, *La Franche-Comté marche frontière du Réalisme. Revue de littérature comparée*, avril-juin 1937, p. 350.

(3) Ch. Beauquier, *Les Artistes franc-comtois au Salon de 1864*, *Revue littéraire de la Franche-Comté*, 1er août 1864.

sieurs reprises Buchon dira lui-même aux lecteurs quel riche fonds de chants populaires il avait trouvé en Allemagne et fera appel à tous ceux « qui ont en souci » cette « poésie, si curieuse et intéressante ».

Ainsi, comme à son insu, la Revue devint un des foyers du Réalisme. Cependant, dans le tumulte de l'époque, le périodique, littéraire et politique à la fois, était parfois déconcerté et hésitant. Ce réalisme qui causait un tel fracas, faisait parfois peur à la Revue même et lui créait des ennemis chez ses propres lecteurs. Les uns lui écrivaient : « Vous êtes d'affreux réalistes. Je déteste Courbet et j'abhorre Buchon : *ergo*, ne comptez plus sur mon abonnement... » ; les autres : « Comme votre Revue n'est pas exclusivement rédigée par Max Buchon et ne célèbre pas perpétuellement les louanges de Courbet, je vous prie de ne plus compter... (1) » Pour plaire aux uns, on prit position contre Champfleury et le Réalisme (2) ; pour plaire aux autres, Ernest Courbet étudia les ancêtres du réalisme. Un jour on louait Courbet : « C'est un talent puissant, un tempérament d'athlète » ; un autre jour : « O Maître, la province espère que vous lui peindrez un saint Courbet, retour de Damas ! » Un beau jour, on déclara Courbet fini : « C'en est fait, nous avons perdu un vrai peintre », mais au même moment on annonça : « Allons ! il y a encore de beaux jours pour le réalisme. » L'ironie se mit également en jeu. Un jeune avocat poète, Alphonse Mandrillon, dans un sonnet, promit la gloire

(1) Cf. *Revue littéraire de la Franche-Comté, Chronique*, 1er novembre 1865, t. III, p. 38.

(2) Cf. l'article d'Albert Collignon, *Étude sur Champfleury*, *Revue littéraire de la Franche-Comté*, t. IV, 1867, p. 249.

A Buchon, lequel est né malin
Dans un charmant endroit qu'on appelle Salins,
Poète distingué, réaliste et limpide.
Je crois qu'à la rigueur elle viendrait à lui,
Si lui s'approchait d'elle et la prenait pour guide.
Mais, morbleu! qu'en dirait cet affreux Champfleury?

Ou bien encore ce même avocat poète : « La muse qui se meurt aux quatre coins de France, agonise à Salins dans les bras de Max Buchon, qui la fagote en vachère franc-comtoise. Poitrinaire plaintive et rêveuse au temps des romantiques, elle a demandé secours à MM. les réalistes, qui, dans le vain espoir de la guérir, en ont fait une campagnarde ; mais trop délicate pour un pareil régime, accablée de patois et de gros rire, la pauvrette en est à son souffle suprême. Que Max Buchon me le pardonne !... Les réalistes, gens bien trempés, ignorent la colère, « *genus* « *non irritabile vatum* ». Courbet bâille à l'éloge et veut qu'on dise de lui pis que pendre. »

Buchon avait la fibre sensible. Est-ce que c'est à cet entrefilet plaisant, injustifié d'ailleurs, mais nullement malveillant au fond, qu'il faut attribuer la cause de la rupture de Buchon avec la Revue ? Nous ne le savons pas. Toujours est-il qu'il fut le point de départ d'une courte polémique entre son malencontreux auteur et Buchon. La *Revue* elle-même d'ailleurs ne présente qu'avec réticences ses poésies : « Nous savons, dit-elle en note, ce que la critique peut en dire, et Max Buchon lui-même ne s'attend pas aux éloges de tout le monde. Nous ne donnons d'ailleurs ces poésies,du mérite des quelles l'auteur seul peut se charger de répondre, que comme échantillons d'un genre de littérature qui a fait quelque bruit en France... » La *Revue* n'entend pas s'inféoder au groupe tapageur de

Salins et d'Ornans. En vain Buchon lui fait-il tenir copie des lettres dont Victor Hugo l'honore, et la met-il au courant des travaux de Courbet : la *Revue* n'en tire qu'une chronique bouffonne de Mandrillon, où l'on voit un conciliabule de réalistes s'assembler à Salins, pour lire au milieu d'un délirant enthousiasme les certificats de génie décernés par Hugo. « On dit, ajoute le chroniqueur, que la fête dure encore et ne finira pas de sitôt, si les gens d'Ornans n'envoient une députation municipale, le maire en tête, pour réclamer Courbet et le ramener fatigué de gloire au foyer de ses pères (1). »

Cette fois, Buchon devait se cabrer : « ...devant une pareille manière d'honorer les lettres et les arts, je n'ai plus qu'à vous prier de me rayer de la liste de vos collaborateurs et de vos abonnés (2). » Vainement, on tente de le remettre en honneur : Beauquier loue son *Fils de l'ex-maire* ; Perron, ses *Poésies franc-comtoises*. Buchon ne se joignit plus aux collaborateurs. Bientôt la *Revue* sombra (3) et laissa ainsi « échapper l'occasion de jouer un rôle littéraire, de brandir, comme un signe de ralliement, cet étendard du réalisme que la capitale devait ravir à la province (4). » Longtemps après, Mandrillon reconnaîtra ses torts et travaillera à la réhabilitation de Buchon dans une conférence de 1882. « J'ai fait amende honorable, dira-t-il en 1889, et je ne crois pas que le plus susceptible des poètes

(1) *Revue littéraire de la Franche-Comté*, 1864, t. II, p. 148.

(2) *Ibid.*, 1865, t. II, p. 255. Cf. aussi l'article de Ch. Besson, *ibid.*, 1868, t. V, p. 305.

(3) En 1868. Le groupe libéral se retrouvait en 1869 en fondant le journal politique *Le Doubs*. Sur l'histoire de la *Revue littéraire*, v. les trois articles de P. Moreau, dans : *Franche-Comté et Monts-Jura*, avril-mai-juin, 1937.

(4) Pierre Moreau, *La Franche-Comté marche frontière du Réalisme op. cit.*, p. 353.

ait pu exiger une plus grande réparation que celle que j'ai donnée à la mémoire et à l'œuvre de Max Buchon (1). »

Cependant, si Mandrillon s'était montré irrévérencieux envers le Réalisme et ses deux coryphées, Courbet et Buchon, ce dernier n'en était pas moins estimé par d'autres. En publiant ses traductions et en s'intéressant aux chants populaires et aux légendes locales, il mérita l'amitié de Charles Thuriet (2). Depuis 1866, secrétaire de la *Revue* et poète franc-comtois lui-même, Charles Thuriet donna bientôt ses pleines sympathies à Buchon, sympathies que lui inspirait son talent original. De même que Buchon, il s'intéressait aux lieux où il était appelé à vivre, à leurs habitants, aux mœurs du passé et du présent. Esprit fin, observateur subtil, il donna *Les Traditions populaires du Doubs*, *Les Chansons d'un villageois*, et *Les petites Poésies baumoises*, où il vante les hommes et les produits de sa vieille cité (3). C'est un genre terre-à-terre. Sa muse est « une fille du peuple, robuste, saine et naturelle, sans coquetterie, elle porte, comme Perrette, cotillon simple et souliers plats (4). » Elle est ainsi très proche parente de celle de Buchon. Dans leurs recherches sur la vie provinciale, sur les patois et les chants populaires, les deux amis se soutenaient et s'encourageaient. De nouveau Buchon parcourut « le sentier étroit et peu déblayé ». « N'auriez-vous pas une vieille chanson populaire à me donner? »

(1) Du Rizou (Alphonse Mandrillon), *Souvenirs francs-comtois*, Morel, Besançon, 1889, p. 12.

(2) Charles Thuriet, né à Baume-les-Dames, le 8 octobre 1832, étudia le droit et entra dans la magistrature.

(3) Pendant son séjour à Saint-Claude où il était président du tribunal, le poète baumois écrivit encore les *Petites poésies San-Claudiennes*, puis des *Proverbes judiciaires*, où il exerça sa verve aux dépens des personnages, des hôtes du Palais de Justice.

(4) Cf. *les Mémoires de la Société d'Émulation du Doubs*, 1921, p. 53-86 : M. Thuriet, *Notice sur la vie et les œuvres de Charles Thuriet.*

demanda-t-il souvent autour de lui (1). Dans ces recherches le Salinois se référait volontiers au Baumois. Ainsi il consulta pour ses chansons son recueil, encore manuscrit à cette date, de *Traditions recueillies en Franche-Comté* (2). Thuriet, estimant son talent, resta fidèle à son ami. En 1876 encore, sept ans après la mort de Buchon, il collabora à l'édition d'un volume intitulé *Au Village, Nouvelles Suisses*, qui comprend trois nouvelles de Gotthelf, traduites par Buchon. Il donne même en tête de ce volume une notice où il honore sa mémoire.

Pendant ses dernières années, Buchon se donnait de plus en plus à sa Comté. En 1866, il publia *Les Fromageries franc-comtoises* (3), en 1869, *Les Fromageries franc-comtoises comparées à celles de la Gruyère et de l'Emmenthal*, ses *Lettres salinoises* à M. Grimaldi (4), œuvres qui avaient pour but de créer de meilleures conditions en faveur des paysans comtois et d'augmenter la circulation vitale de Salins. Il fit revivre les anciennes coutumes telles que le culte de saint Vernier, patron des vignerons (5). En 1868, il publia ses *Nouvelles poésies comtoises* (6), et en 1866 une

(1) Cf. son article sur les *Chants populaires*, *Revue littéraire de la Franche-Comté*, 1er novembre 1863, p. 15.

(2) Cf. la chanson populaire *Le Roi et la Bergère* dans *Chants populaires de la Franche-Comté*, *op. cit.*, p. 64 ; de même la chanson *La Chèvre*, *ibid.* p. 144.

(3) Salins, Billet, 1866.

L'opuscule en question à pour but de combattre l'organisation routinière des fromageries franc-comtoises, cette organisation « barbare de la *taille*, de la vente au *confront* ». L'auteur y propose une nouvelle organisation pour régler les rapports du fruitier avec les propriétaires des vaches.

(4) Maire de Salins.

(5) Il publia en 1869 une brochure à l'honneur de *Saint Vernier* à l'occasion de l'érection d'une statue à Vuillafans. (Salins, Billet, 1869, in-8°).

(6) Un premier volume était déjà paru en 1862, sous le titre *Poésies franc-comtoises, Tableaux domestiques et champêtres*, Salins, Billet et Duvernois.

nouvelle édition de *Salins-les-Bains* (1). De même, il écrivit diverses lettres et brochures de circonstance, mais toujours relatives à des questions locales ou à la politique. Entre temps, il collabora, nous l'avons constaté, à la *Revue littéraire* et au *Jura*, journal dirigé par Jules Grévy. Cependant, ses dernières années ne furent pas sans nuages malgré son dévouement sincère à la cause du peuple.

C'est ainsi qu'à l'occasion d'un article, il poursuivit une polémique accrue avec l'avocat Oudet qui l'avait défendu naguère en 1849 devant les assises du Jura (2). Mais il n'y avait au fond, dans cette discussion, rien de sérieux et « tous deux eurent, en fin de compte, le bon esprit d'en rire (3) ». Ce qui affecta surtout Buchon d'une manière grave, quelque peu avant sa mort, ce furent des dissentiments avec un des rédacteurs du *Jura* et par suite, une discussion véhémente avec la direction du journal (4). Il prit la chose fort à cœur et cessa tout à coup de collaborer au journal. « Ah ! disait-il, j'ai le cœur gros de bien des injustices que j'ai vues ou ressenties. » C'est ainsi qu'il abandonna même, momentanément, ses meilleurs amis ou encore « envoya à tous les diables la *Revue littéraire* qu'il avait contribué à créer (5) ».

Quelque temps après, le 15 décembre 1869, Buchon succomba aux accès d'une fièvre ataxique qui l'enleva d'une

(1) Salins, Billet. Un premier volume était paru en 1862 sous le titre *Salins-les-Bains, ses eaux minérales et ses environs*, Lons-le-Saunier, Gauthier Frères, 1862.

(2) Cf. Sa *Lettre salinoise, l'avocat Oudet et Max Buchon*, Besançon 1869, et *L'avocat Oudet et Max Buchon*, 2e tirage, augmenté de la *Mère Michel, guitare franc-comtoise*, Besançon, 1869.

(3) Charles Thuriet, *op. cit.*

(4) Cf. sa *Lettre salinoise, M. Aimé Jeannin et M. Émile Maillot* et la *Lettre d'Aimé Jeannin aux actionnaires et lecteurs du Journal le Jura*, brochure in-4°, Lons-le-Saunier, Gallard, 1869.

(5) Léon Germain, *op. cit.*, p. 8.

manière foudroyante. « En dix jours, écrivait un Salinois qui avait assisté à ses derniers instants, la mort a brisé la tête si belle, si riche d'intelligence de notre ami, et nous a laissé sa mortelle dépouille, qu'une foule nombreuse et recueillie accompagnait à sa dernière demeure (1)... » « Aucun discours ne fut prononcé sur sa tombe. Ses meilleurs amis étaient abattus et sans voix, à la vue de ce cercueil improvisé. Mais l'éloge du défunt était dans toutes les bouches ; riches et pauvres, rentiers et travailleurs exprimaient à leur manière, et chacun dans son langage, les regrets que leur causait une perte aussi imprévue que prématurée (2). » « Buchon, écrivait peu après un certain Babey, avait le culte intelligent de la liberté, le talent qui en vulgarise les grands principes, le courage qui les affirme et l'activité qui les met en œuvre (3). » En effet, on pouvait dire de Buchon ce que Béranger a dit de Manuel :

« Bras, tête et cœur, tout était peuple en lui. »

Buchon avait laissé, par testament, toutes ses œuvres à sa femme. Il en avait même laissé encore quelques-unes à l'état de manuscrit, par exemple, une dernière traduction de Gotthelf et les poésies complètes de Henri Heine (4). Champfleury offrit gracieusement à la famille du poète de faire éditer un volume des œuvres choisies de ce dernier. Un volume, c'était, dans la pensée de l'auteur du *Réalisme*, tout ce que pouvait accepter le public, car l'écrivain défunt s'était un peu trop concentré. Par suite de certaines résistances et aussi des circonstances, c'est-à-dire de la guerre

(1) A. Chevassus, *op. cit.*, p. 63.
(2) *Ibid.*, p. 63.
(3) Cité par A. Chevassus, *op. cit.*, p. 64.
(4) Cf. Charles Thuriet, *Notice sur Max Buchon*, *op. cit.* De même A. Chevassus, *op. cit.*, p. 64.

franco-prussienne survenue presque aussitôt, le projet dut être abandonné momentanément. Mais, quand il fut repris plus tard, à un autre point de vue, Champfleury collabora à l'édition des *Œuvres choisies*, œuvres formant la matière de trois volumes (1). Cette édition enrichie d'eaux-fortes de F. Régamey et ornée du portrait de l'auteur, d'après Courbet, comprend les *Poésies*, *Traductions de Hebel*, le *Malachin*, et les *Chants populaires de la Franche-Comté*. Le premier volume est précédé d'une notice de Champfleury sur son ami défunt. Il y dit : « Max Buchon put rester un pur enthousiaste de la poésie germanique, sans que son cœur fût déchiré par les souffrances de l'invasion. Mort un an avant la fatale guerre de 1870-71, il avait été enlevé brutalement, dans la force de l'âge, à ses amis, à la Franche-Comté chère à son cœur. » A la fin de sa notice, il indique également comment a été faite l'édition dont nous avons parlé plus haut : « La veuve du poète se remaria, sans cesser de croire à l'œuvre de son mari, et c'est à un vœu de celle qui devait bientôt le suivre dans l'inconnu qu'a obéi l'ami désintéressé, M. J. Dufay, qui a bien voulu me charger de donner au public une édition correcte du meilleur des aspirations de Max Buchon. »

Peu après la mort de Buchon, et sur l'initiative de son ami Claudet, une souscription fut ouverte pour l'érection d'un monument à sa mémoire. Le buste qui fut érigé alors est dû au ciseau de Claudet lui-même. Le tombeau porte, sur l'une de ses faces, les titres des œuvres principales de Buchon. *Le Malachin*, *Le Gouffre-Gourmand*, *Le Val d'Héry*, *le Fils de l'ex-maire*, *Poésies franc-comtoises*, *Noëls et Chants populaires*. Sur une autre face sont gravés les

(1) Publiés en 1878 chez Sandoz et Fischbacher, Paris.

noms des auteurs étrangers dont Buchon a traduit les œuvres : *Grimm*, *Heine*, *Hebel*, *Auerbach*, *Gollhelf*. Au-dessous du buste, sur la face du milieu, on remarque un bas-relief en bronze représentant une vieille femme en grand bonnet et qui fait lire sa petite-fille dans un livre sur lequel est inscrit le mot *Noëls*.

Max Claudet a reçu, au sujet du monument élevé à Buchon, une lettre de remerciements de Victor Hugo. Les hommages n'ont pas manqué, du reste, à la mémoire du poète salinois. M. Tamisier, dans le journal *Le Jura*, avait rappelé les travaux de Buchon, son « ardent amour du pays natal » et fait vivement ressortir cette « vie tout entière consacrée à la cause de la Démocratie et de la Liberté ». M. Figurey, autre Jurassien, avait exprimé, dans le même journal, ses regrets de la perte de ce compagnon de nos luttes, qui fut à la fois « un vaillant dans les lettres et un vaillant dans la Démocratie ». Claudet lui-même avait rendu hommage à la droiture de l'homme, à son caractère ferme et énergique, à son culte du pays natal, à son patriotisme. — Nous en passons assurément.

* * *

Buchon fut, nous l'avons vu, un poète de clocher, dans toute l'acception du mot. Paris, qui d'ordinaire attire et éblouit les littérateurs de province, ce Paris ne le tenta point, et pendant que ces poètes

> « Mènent leurs brebis
> Dans ces prés fleuris
> Qu'arrose la Seine (1). »

lui, à Salins, nourrissait les « cochons » avec des glands et

(1) Ch. Besson, *Le Doubs*, 25 décembre 1869.

du sel. Rien ne lui fit abandonner son pays. Jurassien, il a voulu rester dans le Jura ; Comtois, écrire pour les Franc-Comtois. On dira peut-être « les Francs-Comtois de Max Buchon », de même qu'on dit les Berrichons de George Sand, les Tourangeaux de Balzac. Voilà de la décentralisation, et de la vraie, qu'il tenait surtout de la Suisse, de l'Allemagne de Hebel. Buchon, que ses ressources mettaient bien au-dessus du besoin, travaillait à sa guise et à ses heures. Il « goûta le *loisir*, un mot qui n'existe pas dans le dictionnaire des écrivains modernes », comme fait remarquer Champfleury (1).

Cependant, il ne reçut pas « le brevet de capacité que Paris décerne si difficilement aux hommes qui sont appelés à tracer de laborieux sillons pendant toute leur existence (2) ». Est-ce parce que l'œuvre est toute locale ? Si, au premier coup d'œil, l'œuvre de Buchon n'a pas eu et ne pouvait avoir d'action sur la littérature parisienne, tenons toutefois pour certain qu'elle était consultée, en raison même de sa fidélité d'observation.

Buchon s'était intéressé à un épisode significatif de la vie réelle. De bonne heure, pour lui, le romantisme s'était évanoui. Grâce à ses sympathies pour la vie populaire qu'il a « découverte » dans son pays natal et en Allemagne, Buchon fut par ses traductions un des premiers intermédiaires entre les lettres réalistes germaniques et les lettres françaises (3). Il n'a pas eu de prédécesseur en France. C'est dans la littérature allemande qu'il a trouvé ses

(1) Préface aux *Œuvres choisies* de Max Buchon, *op. cit.*, p. II.
(2) *Ibid.* p. II.
(3) Notons que l'Allemagne n'a pas eu de Renaissance aussi intense que la France et que les influences provenant de l'esprit classique ne la gênaient pas. Elle fut ainsi la première, à la fin du XVIII^e^ siècle, à mettre en lumière l'importance d'une littérature réaliste.

maîtres, et dans la vie rustique de la Comté ses modèles.

On attribue volontiers la paternité du réalisme moderne à Flaubert, l'auteur de *Madame Bovary*. Or, *Madame Bovary* a paru en 1857, quand déjà *Le Matachin*, le chef-d'œuvre réaliste de Buchon, avait été publié en 1854 dans la *Revue des Deux Mondes*. « Flaubert a appliqué le procédé à la puissante étude de *Madame Bovary*, comme fait remarquer un Comtois, mais il n'en est pas l'inventeur, ni l'initiateur, malgré son beau génie (1). »

Sincèrement épris de la nature, réaliste dans ses descriptions, Buchon est un des premiers initiateurs de la nouvelle école. Si nous nous référons aux dates d'apparition des divers manifestes de cette école, nous verrons, nous l'avons d'ailleurs constaté déjà plus haut, qu'il a montré le chemin depuis longtemps et quoique ce ne fût que d'une manière indirecte. Il avait toujours eu le souci de l'originalité. Romancier, il n'a peint que ce qu'il savait de source certaine et vraie. Ainsi, de bonne heure, il était l'homme d'aujourd'hui, dans la civilisation. Certes, Courbet et Champfleury sont incontestablement les deux grands hommes du nouveau cénacle. Mais à eux sont venus se joindre quelques jeunes esprits, parmi lesquels Max Buchon a joué le plus grand rôle. Son influence ne s'exerça pas sur les grands représentants du réalisme qui sont venus après lui, mais sur les réalistes du second ordre. Cette influence ne s'exerça pas seulement sur Champfleury et son « école » à laquelle il donna un de ses premiers élans, mais sur le public lui-même. Ses poésies du cru, ses romans réalistes contribuèrent avec ceux de Champfleury à préparer le public pour d'autres plus grands, qui profiteront

(1) A. Mandrillon, *Souvenirs franc-comtois*, Besançon, Morel, 1889, p. 18.

de cette préparation. Qu'on suppose, par exemple, *Madame Bovary* tombant au milieu d'un public non préparé.

Quoique Buchon fût presque inconnu, il a montré néanmoins le chemin à des successeurs plus heureux et mieux doués. Son rôle est celui d'un intermédiaire et, en un sens aussi, celui d'un initiateur comme le reconnaît Charles Baille dans une lettre adressée à Charles Thuriet : « J'ai sur Max Buchon des souvenirs intimes que bien peu possèdent, dit-il, car pendant les quatre années que j'ai vécu dans son intimité et son étroite confiance, il s'est beaucoup raconté. Il y aurait à établir le côté génial de son talent et sa supériorité sur ce pataud et incorrect Champfleury, sur ce pédant Castagnary et ce gros pataud de Courbet qui n'a jamais été réaliste que par Max Buchon (1)... »

Courbet le réclamait même comme critique de l'art nouveau : « Proudhon me dit... que Champfleury n'y entend rien, lui écrivit-il en 1863 (2), qu'il ne sait pas écrire, qu'il n'a pas l'esprit de faire un ouvrage critique, et qu'il ne sait pas raisonner. Il ne m'apprend rien ; si j'osais, j'en dirais bien davantage que lui... ça m'était égal que Champfleury écrive ce qu'il voulait sur le réalisme (dans lequel il n'a jamais été) ; ce qui ne m'était pas égal, c'est qu'il dévoyait par le fait le public sur mon compte, parce qu'on me croyait associé. C'est toi qui es le coupable, c'est ce que j'ai écrit à Proudhon qui t'aime beaucoup. Je disais : Si ce sauvage, notre ami Buchon, avait voulu habiter Paris et se mettre au courant des mœurs, en un mot, faire ce que nous avons fait, il aurait fait l'affaire... Si Buchon

(1) Fragment d'une lettre sans date, adressée à Charles Thuriet.

(2) Lettre datée de 1863 ou 1864 et dans laquelle Courbet rapporte à Buchon les propos qu'il vient de tenir à Proudhon. Lettre citée par Pierre Moreau, *Revue de littérature comparée, op. cit.*, p. 346.

avait marché, les trois montagnons franc-comtois auraient succédé avantageusement aux trois montagnards de la Suisse... »

En somme, si nous essayons de replacer Buchon dans le cours de l'histoire littéraire, nous constatons qu'il a joué un rôle assez important. En traduisant Hebel, Auerbach. Gotthelf, dont les œuvres appartenaient alors à un genre nouveau, il a « découvert » cette vraie description des détails qui formeront l'élément essentiel de la doctrine nouvelle. Certes, isolé, Buchon n'aurait pas joué un rôle influent. Mais, grâce à ses relations, il trouvait quelques amis d'idées et de cœur qui le soutenaient et encourageaient dans son rôle d'intermédiaire dans la diffusion de cet art direct, proche de la terre et de la vie. Grâce à son caractère inné, il concevait cet art plus facilement qu'un autre. Il n'avait cessé d'être un primitif ; il ne devait rien qu'à lui-même et aux choses qui l'entouraient. Il était l'élève du vrai et non pas du convenu.

Bon versificateur et poète de mérite, Max Buchon occupe une place modeste dans la poésie française ; folkloriste comtois et régionaliste original, il en occupe une sans conteste dans la poésie comtoise et

> Tant que le mont Belin n'ira point au Caucase,
> Que le fort Saint-André conservera ses tours,
> Et que le fier Poupet se tiendra sur sa base,
> Quoi qu'en ait dit Barthet, Buchon vivra toujours (1).

---

(1) Charles Thuriet : A Max Buchon. Cité par A. Remy, *Max Buchon, poète du clocher*, dans *le Salinois*, 10 décembre 1893.

APPENDICE

Lettre de Duranty à Max Buchon

Nous croyons intéressant de publier cette lettre que nous devons à l'obligeance de M^lle^ Dufay. Postérieure à la publication du *Matachin*, probablement antérieure à celle du *Gouffre-Gourmand*, elle pourrait être datée de septembre 1854. La nouvelle à laquelle il y est fait allusion, a-t-elle été publiée ? Nous n'avons pu la retrouver.

On y devine l'opposition de deux réalismes, celui de Duranty, plus attentif aux peintures de classe sociale et aux cas psychologiques, celui de Buchon, plus soucieux de peinture locale et provinciale :

(s. l. n. d.)

Mon cher Buchon,

Je vous demande pardon d'avoir mis tant de temps à lire votre *Trop-Cuit*, mais j'ai eu beaucoup d'agitations, de projets, de préoccupations, de courses, d'incertitudes qui ne me laissaient plus le courage de me remettre à la lecture.

Le *Trop-Cuit* est d'une bonne valeur comme détails, et le côté salinois qui devait être naturellement votre principal souci, y est très bien accusé. Seulement, l'ensemble me paraît être plutôt une collection de notes précieuses pour *un ou deux* romans, qu'un roman ordonné. Je veux dire que pour moi la portée de votre œuvre consisterait justement dans ce que vous n'avez fait qu'indiquer à la fin, en trois pages : la conduite d'Hector, une fois marié avec Mad^e^ Frachebond, les troubles, les espérances du receveur lorsqu'il a perdu sa femme. Ou bien concentrer l'œuvre dans le développement de la vie du *Trop-Cuit* et de sa famille.

Le *Trop-Cuit* ou Mad^e^ Frachebond, tels devaient être selon moi les deux pivots. Hector, mauvais avec cette provinciale, et le receveur épiant la marche de ce ménage qu'il a formé, aimant et désirant Mad^e^ Frachebond, espérant l'épouser plus tard, deviennent plus intéressants, plus vivants. Tout en montrant des existences profondément troublées dans leur intimité, vous pouviez conserver sa valeur *à la vie salinoise.* Hector, mécontent de son mariage, doit être un fiscal plus redoutable aux fraudeurs qu'Hector amoureux.

En général, deux actions, deux peintures simultanées de classes sociales se gênent et se nuisent, lorsque ces classes ne s'engrènent pas directement l'une dans l'autre et ne sont pas dans un perpétuel contact d'intérêts et d'actes.

C'est pourquoi, j'aurais voulu les *Trop-Cuits* étudiés seuls. Telle est ma critique sur votre manuscrit qui m'a intéressé et où j'ai retrouvé le sentiment net et simple de la réalité qui est dans le *Matachin.*

Tout à vous, mon cher Buchon, et je vous souhaite un beau temps dans vos montagnes.

Gnon-Gnon me charge de ses compliments à votre adresse.

DURANTY.

BIBLIOGRAPHIE

I. — ŒUVRES DE MAX BUCHON

A. — Littérature française (franc-comtoise).

Poésie : *Le Feu d'Artifice, Impartial*, 17 juillet 1838.

Essais poétiques. par Max B..., Besançon, impr. et lith. de La Sainte-Agathe, 1839, in-12.

Feuilleton : *La vallée de la Loue, le Salinois*, 1er décembre 1839.

Poésies : *La quêteuse, ibid.*, 15 décembre 1839.

— *Bonheur, bid.*, 22 décembre 1839.

Feuilleton : *Une procession jurassienne ou Louise et Philippine de Chalons, ibid.*, 22, 29 décembre 1839, 5, 26 janvier, 2, 9 février, 8 mars 1840.

Poésies : *Pitié, ibid.*, 29 décembre 1839, avec épigraphe d'Auguste Demesmay.

— *La veilleuse, ibid.*, 5 janvier 1840.

— *Merci (A. M. F...), ibid.*, 12 janvier 1840, avec épigraphe de Victor Hugo.

— *Le Val d'Amour, ibid.*, 19 janvier 1840, avec épigraphe de Hipp. Grelain.

— *Le Lévite d'Ephraïm, poèsie biblique, ibid.*, 26 janvier, 2, 9 février 1840.

— *Poupet, ibid.*, 16 février 1840, avec épigraphe de Béranger.

— *La Vouivre de Vadans, ibid.*, 23 février 1840, avec épigraphe de Virgile.

— *Réflexion, ibid.*, 15, 22 mars 1840, avec épigraphe de Mme de Staël.

— *Libératrice, ibid.*, 13 avril 1840.

— *Fleur de mai, ibid.*, 31 mai 1840, avec épigraphe de Victor Hugo.

— *A Adella, ibid.*, 26 juillet 1840, avec épigraphe de Charles Gauthier.

— *Janina, ibid.*, 2 août 1840.

— *Fantaisie. (A. Eugène Daloz), ibid.*, 16 août 1840.

— *Douleur. (A l'avocat Marsoudet), ibid.*, 21 août 1840.

— *Clair de Lune, ibid.*, 13 septembre 1840.

— *Pont du Diable, ibid.*, 27 septembre 1840, avec cette notice : commencé au sommet du Saint-Gothard et terminé à Milan, le 21 septembre 1840.

— *Jour des morts, ibid.*, 1er novembre 1840.

Ballade : *L'amour du Prieur, ibid.*, 20 décembre 1840.

Poésies : *Premier mot, ibid.*, 3 janvier 1841.

— *Mazagran, ibid.*, 7 février 1841.

— *Jeune fille, ibid.*, 21 février 1841.
— *En passant, ibid.*, 28 février 1841.
— *Lorette, ibid.*, 28 mars 1841.
— *A Victor Considérant, ibid.*, 6 juin 1841.
— *Alpestre, ibid.*, 27 juin, 25 juillet 1841.
— *Tyrolienne, ibid.*, 29 août 1841.
— *Nella Barca, ibid.*, 26 septembre 1841.
— *A Mme M..., ibid.*, 19 décembre 1841.
— *Alpestre. (A Ch. Magnin), ibid.*, 9 janvier 1842.
— *Jurane. (A H. Maubert), ibid.*, 16 janvier 1842.
— *Naïves, ibid.*, 20 février 1842.
— *Jurane. (A Catherine Bonjour), ibid.*, 26 mars 1842.
— *Jurane, ibid.*, 3 avril 1842.
— *Normande, ibid.*, 28 septembre 1842 ; *Impartial*, 12 octobre 1842.

Feuilleton : *Marine, le Salinois* 22 janvier 1843.

Poésies : *Primavera, Émulation* de Fribourg, janvier 1843 ; *le Salinois*, 16 avril 1843.
— *Poésie, Émulation* de Fribourg, mai 1843.

Poésies par Max Buchon, Arbois, Javel, 1843 ; brochure imprimée in-8° sur deux colonnes.

Poésies : *Mois de Mai, le Salinois*, 26 mai 1844.
— *Les foins, ibid.*, 30 juin 1844.
— *Sonnet à Charles Gauthier, ibid.*, 14 juillet 1844.

Nouvelle : *Le Val d'Héry, La Démocratie Salinoise*, 11, 18 juin, 2, 16, 23, 30 juillet, 6, 12, 13, 20, 27 août, 3 septembre 1848. En volume : Paris, librairie sociétaire, rue de Beaune, 2 ; Salins, Cornu, 1848, in-16.

Poésies : *Le Cochon, Le Fruitier en Franche-Comté, Le Marchand de paniers, Le Chaudronnier, Fleur d'hiver, Émulation* de Fribourg, 1852.

Scènes champêtres (sont suivies des *Poésies complètes de Hebel*), Paris, Bonani et Droz ; Berne, J. Dalp ; impr. Ed. Mathey, Berne, 1853, in-16.

Le Matachin, scènes de la vie franc-comtoise, Revue de Deux Mondes, 15 juin 1854.

Le Gouffre-Gourmand, Réminiscences de la vie réelle, ibid., 1er octobre 1854.

Poésie : *Les deux Commères, Émulation* de Fribourg, 1856.

Le Fils de l'ex-maire par Max Buchon, Bruxelles, Méline, Cans et Cie, 1857, in-18 (Collection Hetzel). Édition autorisée pour la Belgique et l'étranger, interdite pour la France.

En province, Scènes franc-comtoises, Paris, Michel Lévy, frères, 1858, in-12 (Volume renfermant les deux nouvelles *Le Matachin* et le *Gouffre-Gourmand*).

Poésies franc-comtoises, tableaux domestiques et champêtres, Salins, Billet et Duvernois, 1862, in-12.

Salins-les-Bains, ses eaux minérales et ses environs, Lons-le-Saunier, Gauthier frères, 1862, in-18.

Noëls et Chants populaires de la Franche-Comté, Salins, Billet et Duvernois, 1863, 1re partie, 1 vol. in-16.

Chants populaires, Revue littéraire de la Franche-Comté, novembre 1863.

Charles Magnin (Notice biographique), *ibid.*, février 1864.
Poésies : *La forge, la mort, la veillée*, *ibid.*, février 1864.
La statue du vigneron, *le Salinois*, 17 juillet 1864.
Poésies : *Le matin*, *Revue littéraire de la Franche-Comté*, novembre 1864.
— *Pauvre fille*, *ibid.*, décembre 1864.
— *Le printemps*, *Le Salinois*, 29 janvier 1865.
— *La libellule*, *ibid.*, 26 mars 1865.
— *Les grandes eaux*, *ibid.*, 6 août 1865.
Biographie salinoise, *Jules Marcou*, Salins, Billet, 1865, in-12.
Noëls et Chants populaires de la Franche-Comté, Salins, Billet, 1865, 2e partie, 1 vol. in-16.
Salins-les-Bains, nouvelle édition, Salins, Billet 1866, in-16.
Les fromageries franc-comtoises, Salins, Billet, 1866, in-16.
Poésies : *L'école primaire*, *Jeunesse*, *Antidote*, *Chant d'amour*, *Nouveau printemps*, *Revue littéraire de la Franche-Comté*, 1866-1867, t. IV.
— *L'école primaire*, *Appartement à louer*, *Le Salinois* 10 mars, 22 septembre 1867.
Poésies franc-comtoises, troisième édition, Besançon, librairie Marion, typ. H. Damelet, Lons-le-Saunier, 1868, in-18.
Les fromageries franc-comtoises comparées à celles de la Gruyère et de l'Emmenthal, chez tous les libraires de la Franche-Comté et de la Suisse Française, 1869, in-16.
La Chanson Saint-Vernier, *Le Salinois*, 6 juin 1869.
Saint Vernier, statue en pierre, érigée à Vuillafans par mon oncle Pierre-François Pasteur, et inaugurée le 10 mai 1869 (Signé : Max Buchon), Salins, Billet, 1869, in-8°.
Poésie franc-comtoise : Les brouillards, *le Doubs*, 6 novembre 1869.
Anecdote sur Courbet, par Max Buchon, tirée d'un portefeuille inédit et publiée pour la première fois par Charles Léger : *Conférence sur Gustave Courbet pour l'inauguration de l'Exposition d'œuvres de Courbet au Kunsthaus de Zurich, le 14 décembre* 1935, s. l. n. d., in-16.
Œuvres choisies, Paris, Sandoz et Fischbacher, 1878, 3 vol. in-12 avec notice biographique par Champfleury datée de Sèvres, novembre 1877, et avant-propos par Buchon daté de Salins, le 11 novembre 1867.
Le Gouffre-Gourmand. Réminiscences de la vie réelle, nouvelle édition, Besançon, Jacques et Demontrond, 1914, 1 vol. in-12, avec préface de Louis Gascon.

B. — Littérature étrangère (Traductions).

Poésies : *Mort de Tell*, traduit de Uhland, *Émulation* de Fribourg 1842, *Le Salinois*, 23 avril 1843.
— *Le Comte de Gréiers*, traduit de Uhland, *Émulation* de Fribourg, 1842, *Le Salinois*, 26 février 1843.
— *La fille de la cabaretière*, traduit de Uhland, *Le Salinois*, 11 décembre 1842.
— *Trois jeunes filles*, traduit de Uhland, *ibid.*, 18 décembre 1842.
— *La faucheuse*, traduit de Uhland, *ibid.*, 25 décembre 1842.

— *Le vallon de repos*, traduit de Uhland, *ibid.*, 25 décembre 1842.
— *La blonde Sigelise*, traduit de Uhland, *ibid.*, 5 février 1843.
Nouvelle : *Le Chasseur des Alpes*, traduit de Schiller, *ibid.*, 9 avril 1843.
Poésies : *La fille du Roi*, traduit de Uhland, *ibid.*, 23 avril 1843.
— *La fille du joaillier*, traduit de Uhland, *ibid.*, 14 mai 1843.
— *Le Chevalier nocturne, Chant du berger, Le Brigand, Le Rêve, La vengeance*, traduits de Uhland, *ibid.*, 21 juillet 1843.
— *La chanson de l'épée*, traduit de Körner, *La Chanson du pauvre*, traduit de Uhland, *ibid.*, 28 juillet 1844.
— *Complainte funèbre*, traduit de Uhland, *ibid.*, 4 août 1844.
— *La chasse de Lützow*, traduit de Körner, *L'habitant de la Forêt-Noire*, traduit de Hebel, *ibid.*, 6 octobre 1844.
— *Sur un tombeau*, traduit de Hebel, *ibid.*, 10 novembre 1844.

Poésies allemandes, Jean-Pierre Hebel, Salins, imp. Mareschal, septembre 1845, brochure in-8°, contenant 2.000 vers traduits de Hebel et une préface.

Poésies allemandes de J. P. Hebel, Th. Körner, L. Uhland, H. Heine, Salins, Cornu, 1846, in-12, avec une notice sur chaque poète.

L'Allemagne (Conte d'hiver), traduit de Heine, *Démocratie Jurassienne*, 9 juin 1849, avec introduction.

Scène de la vie villageoise en Suisse, par Jérémias Gotthelf, traduite par Max Buchon, *Émulation* de Fribourg, 1852.

Poésie : *Le compagnon menuisier*, traduit de Hebel, *ibid.*, 1852.

Poésies complètes de Hebel (suivies des scènes champêtres) Paris, Bonani et Droz ; Berne, J. Dalp ; impr. chez Ed. Mathey, Berne, 1853, avec une préface de F. Bovet.

Scènes villageoises de la Forêt-Noire, par Auerbach, traduites par Max Buchon, Paris, J. Cherbuliez ; Berne, J. Dalp, 1853, 1 volume in-16, contenant les six nouvelles : *Tolpatsch, La pipe, Geneviève, Toinette, Le Buchmayer, Les frères ennemis.*

Le Chapelain de Thalwil, Jacob Mathys (autobiographie), traduite par Max Buchon, *Émulation* de Fribourg, 1854.

Nouvelles Bernoises, traduites de Gotthelf, Berne, J. Dalp ; Paris, J. Cherbuliez, 1854, in-16, avec une préface de Buchon.

Scènes villageoises de la Forêt-Noire, traduites d'Auerbach, Paris, J. Cherbuliez ; Berne, J. Dalp, 1854, 2 volumes in-16, contenant les nouvelles *Florian et Grescence, Le Maître d'école, Les Repris de Justice.*

Le miroir des paysans (Ulrich le valet, Ulrich le fermier), traduit de Gotthelf, Paris, J. Cherbuliez ; Berne, J. Dalp, 1854, in-16.

Réalistes et Idéalistes, par Schiller, traduit par Max Buchon, *Le Réalisme* (Journal), 15 mars 1857.

La fromagerie, traduite de Gotthelf, Bruxelles, Méline, Cans et C^ie^, 1857, 2 vol., in-12.

Les Joies et les Souffrances d'un maître d'école, traduites de Gotthelf, Neuchâtel, Ch. Leidecker ; Paris et Genève, J. Cherbuliez, 1859, 2 volumes in-12.

Anne-Babi, traduit de Gotthelf, Fribourg, Marchand et C^ie^, 1860, 1 vol. (1^re^ partie), in-16 ; *ibid.*, 1 vol. (2^e^ partie), 1861, in-16.

Poésies Allémaniques de J. P. Hebel, Salins, Billet et Duvernois ; Besan-

çon, Baudin et Gérard ; impr. chez Outhenin-Chalandre, fils, 1864, in-18, avec préface datée du 11 janvier 1864.

Poésies de Heine, l'Allemagne, Revue littéraire de la Franche-Comté, août 1864.

L'âme et l'argent, trad. de Gotthelf, Bruxelles, Leipzig, Livourne, A. Lacroix et Cie, 1869, in-12.

Tannhäuser, légende allemande, trad. de Heine, *Le Doubs*, 18 septembre 1869.

Yorinde et Yoringel, conte populaire de l'Allemagne, recueilli par les frères Grimm, trad. par Max Buchon, *Le Doubs*, 23 octobre 1869.

Rose d'épine, conte populaire recueilli par les frères Grimm, trad. par Max Buchon, *ibid.*, 13 novembre 1869.

Poésie : *Le pèlerinage de Kevlaar*, traduite de Heine, *ibid*, 27 novembre 1869, avec introduction.

Chants populaires de l'Allemagne, recueillis par les frères Grimm, traduits par Max Buchon, Paris (s. d.), gr. in-8°.

Au village, nouvelles suisses, par Jérémias Gotthelf, trad. par Max Buchon, Paris, Sandoz et Fischbacher, 1876, in-18, avec une préface de George Sand, une notice sur Gotthelf par Champfleury et une notice sur Buchon par Charles Thuriet.

C. — Ouvrages critiques.

Beaux-Arts, Impartial, 6, 10, 18 avril 1843.

Corneille et Mlle Rachel, Émulation de Fribourg, 1844.

Chateaubriand, ibid., 1844.

Causeries littéraires, ibid., 1852.

Sur les poésies complètes de Hebel, ibid., 1853.

Sur les contes d'été de Champfleury, ibid., 1853.

Causeries littéraires, ibid., 1854.

Un philologue dans l'Unterwald (Suisse), le chapelain Jacob Mathys, Revue des Deux Mondes, 15 septembre 1854.

Du réalisme, Berne, 1856. Cet opuscule est égaré.

Réponse, le Réalisme (journal de Duranty), 15 février 1857.

Henri Heine, Revue littéraire de la Franche-Comté, mai 1864.

Variétés, ibid., mai 1864.

Poésies allémaniques de Hebel, ibid., février 1864.

D. — Lettres politiques et sociales (1).

Le patriote jurassien et la « Démocratie pacifique », Le Salinois 25 août 1844.

Trois souhaits pour Salins, ibid., 23 mai 1846.

Extinction de la mendicité. ibid., 30 mai, 6 juin 1846.

Boulangerie communale, ibid., 31 juillet, 7 août 1847.

(1) Notons que les collections des journaux en question ne sont pas complètes, notamment celle de la *Démocratie pacifique*, journal de Victor Considérant, auquel Buchon collabora.

Une victime du feu aux Flas, *ibid.*, 26 février 1848.
De la mendicité, *La Démocratie Salinoise*, 27 août 1848.
Les Bibliothèques communales, *ibid.*, 29 août 1848.
La situation, *ibid.*, 18 juin 1848.
Les propriétaires et la propriété, *ibid.*, 9 juillet 1848.
Instruction primaire, *ibid.*, 18 juin, 2, 16 juillet 1848.
Les assureurs et les pompiers, *ibid.*, 23 juillet 1848.
Valette (du Jura), 30 juillet 1848.
Le marchand d'hommes, *ibid.*, 12 août 1848.
Article (sans titre) dans lequel Buchon explique pourquoi il est devenu républicain, *Démocratie Jurassienne*, 11 mars 1849.
Articles (sans titre), *ibid.*, 4, 25 mars 1849 (ont été saisis par le gouvernement).
Rapprochements, *ibid.*, 4 février 1849 (a été saisi).
Allocution publiée le 29 avril 1849, *ibid.*, après son élection comme délégué du canton de Salins au Comité démocratique de Lons-le-Saunier.
Incapable et implacable, *ibid.*, 3 juin 1849.
Article (sans titre), *ibid.*, 9 juin 1849 (a été saisi).
Poème politique (sans titre), signé Max Buchon, Bellevaux, le 18 juillet 1849, *ibid.*, 19 août 1849.
A propos de la nomination de M. de Grimaldi comme maire de Salins. Ce qu'on en espère, *Le Salinois*, 22 janvier 1865.
Publicité Municipale, *ibid.*, 12 février 1865.
Lettres salinoises à M. de Grimaldi (Signé : Max Buchon) Salins, Billet, 1866, in-8°, 16 p.
(Réponse de Max Buchon aux attaques de M. Méraux, Salins, 21 septembre 1866) Salins, Billet (1866), in-8°, 1 p.
Les élections et les fromages, *le Doubs*, 24 avril 1869.
Force brutale et intelligence, *ibid.*, 8 mai 1869.
(Chanson des élections), *ibid.*, 1er mai 1869, *le Jura*, 1er mai 1869.
Les paysans et les partageux, *le Doubs*, 22 mai 1869.
(Lettre que Max Buchon adressait aux membres participants du Banquet d'Ornans), publiée dans *Le Doubs*, 19 juin 1869.
Un peuple libre, *ibid.*, 24 juillet 1869.
Fromagerie franc-comtoise, *ibid.*, 9, 30 octobre 1869.
L'Avocat Oudet et Max Buchon, *lettre salinoise*, par Max Buchon, Besançon, chez tous les libraires, 1869, in-16, 22 p.
L'Avocat Oudet et Max Buchon, *lettre salinoise*, 2e tirage, augmenté de la *Mère Michel*, *guitare franc-comtoise*, Besançon, chez tous les libraires, 1869, in-16, 22 p.
Lettre salinoise, *M. Aimé Jeannin et M. Émile Maillot*, Lons-le-Saunier, impr. de Gallard et Depierre, 1869, in-4°.

II. — ŒUVRES CRITIQUES ET BIOGRAPHIQUES SUR MAX BUCHON

Annuaire du département du Jura pour 1849, Lons-le-Saunier, F. Gauthier, éditeur, 1849, pp. 384, 392, 393.

Baille (Charles) : *Souvenirs sur Armand Barthet, Annales franc-comtoises*, nouvelle série, janvier-février 1899.

— *Max Buchon*, s. l. n. d. in-8°. Extraits du *Doubs* du 18 décembre 1869.

— (Fragment d'une lettre sans date, adressée à Charles Thuriet,) Bibliothèque de la Ville, Besançon, collection Charles Thuriet, fol. 218.

Barbey d'Aurevilly : *Les œuvres et les hommes*, t. XII (littérature étrangère) Paris, Lemerre, 1890, in-8°.

Baud-Bovy (Daniel) : *Un portrait de Max Buchon par Courbet, Gazette des Beaux-Arts*, Paris, 1er semestre 1922.

Beauquier (Charles) : *Chronique, Revue littéraire de la Franche-Comté* (1865-1866) t. 3, pp. 286, 278, 470 ; (1866-1867), t. 4, pp. 136, 137.

Besson (Charles) : *Chronique, Revue littéraire de la Franche-Comté* (1868), t. 5, p. 305.

— *Variétés, Le Doubs*, 25 décembre 1869.

Bever (Ad. Van) : *Les poètes du terroir du XVe siècle au XXe siècle*, Paris, Delagrave, s. d. (1909), t. II, in-16.

Bornet (Prosper) : *Légendes et Chansons populaires de la Franche-Comté, Revue littéraire de la Franche-Comté* (1865-1866), t. III, pp. 486, 488, 491-493 ; (1866-1867), t. 4, p. 23.

Bouvier (Émile) : *La bataille réaliste*, Paris, Fontemoing, 1914, in-8°.

Bovet (Félix) : (Préface aux *Poésies complètes de Hebel* traduites par Max Buchon).

Champfleury (Jules Fleury) : *Le Réalisme*, Paris, Michel Lévy, frères, 1857, in-16.

— *Grandes figures d'hier et d'aujourd'hui*, Paris, Poulet-Malassis et de Broise, 1861, in-12.

— dans : *Messager de l'Assemblée nationale*, 1er mars 1851 ; l'*Athéneum*, 21 janvier, 4 février 1854 ; l'*Artiste* 1er mai 1852.

— (Préface aux *Œuvres choisies* de Buchon, datée de Sèvres, novembre 1877).

Chevassus (Adolphe) : *Max Buchon, sa vie et son œuvre*, Arbois, Abriot, 1883, in-16.

Claudet (Max) : *Souvenirs, Gustave Courbet*, Paris, Dubuisson, 1878, in-16.

— *Perraud statuaire et son œuvre*, Paris, Sandoz et Fischbacher, 1877, in-16.

Coindre (Gaston) : *Le vieux Salins*, Besançon, Jacquin, 1905, in-8°.

Daguet (Alexandre) : *Notice sur la vie et les travaux de la Société d'Études de Fribourg, depuis sa fondation en* 1838 *jusqu'en* 1854. *Émulation* de Fribourg, 1854.

— *Revue des principaux écrivains de la Suisse française. Émulation* de Fribourg, 1856, p. 360 ; 1857, p. 83.
— *Poésie, Émulation* de Fribourg, 1844, p. 173.
Estignard (P.) : *Portraits franc-comtois, Courbet.* Paris, Champion 1885, in-8°.
Figurey (E.) : *Max Buchon, Le Doubs*, 18 décembre 1869.
— *Lettres de Paris, ibid.*, 1er, 8 janvier 1870.
Gariel (Philippe) : *Eulalie de Senancour et ses amis fribourgeois, Revue de littérature comparée*, juillet-septembre 1933.
Gascon (Louis) : *Un poète franc-comtois, Max Buchon*, Besançon, Cariage, 1906, in-8°.
— (Préface au *Gouffre-Gourmand* de Buchon, nouvelle édition de 1914).
Gazier (Georges) : *Les poètes comtois du passé.* Conférence faite au Théâtre de Lons-le-Saunier, le 6 mars 1913. *Société d'Émulation du Jura*, 1913, pp. 287-327.
Germain (Léon) : *Max Buchon, sa vie et son œuvre*, Montbéliard, S. A. d'imprimerie montbéliardaise, 1936, in-8°.
Grandmougin (Ch.) : *A travers les siècles, Figures comtoises, Max Buchon, La Franche-Comté à Paris*, 27 novembre 1910.
Gros-Kost : *Courbet, souvenirs intimes*, Paris, Derveaux, 1880, in-18.
Impartial : *Max Buchon* (sans nom d'auteur), 15 janvier 1844.
Kahn (Gustave) : *Les amis de lettres de Gustave Courbet, Max Buchon*, Extrait du *Figaro*, reproduit dans *le Salinois*, 14, 21, 28 janvier. 4 février 1928.
— *Courbet, les Arts et les Artistes, Revue d'art de France et de l'étranger*, octobre 1927.
Léger (Ch.) : *Courbet, ses amis et ses élèves, Mercure de France*, janvier-février 1928.
— *Gustave Courbet*, Paris, édit. G. Grès, 1929, in-4°.
— *Max Claudet, La Franche-Comté à Paris*, 2 juillet 1911.
— *Courbet et Victor Hugo*, Paris, Gazette des Beaux-Arts, 1921.
Loup (Robert) : *Un conteur gruyérien, Pierre Sciobéret*, Fribourg, Fragnière, 1929, in-8°.
Mandrillon (Alphonse) : *Chronique, Revue littéraire de la Franche-Comté* (1864), t. I, p. 407 ; (1864) t. 2, pp. 87-89, 147-148.
— (Du Rizou), *Souvenirs franc-comtois*, Besançon, Morel, 1889, in-18.
— *Rimes et causeries, De Chaudanne au Risoux*, Besançon, Marion, 1894, in-18.
— *Max Buchon, Bon sens franc-comtois*, 20, 27 décembre 1885, 3, 10, 24, 31 janvier, 14, 28 février, 21, 28 mars 1886.
— *Causerie franc-comtoise.* Conférence faite au cercle de la Société nautique. Besançon, Marion, Morel et Cie, 1882, in-8°.
Maillard (Firmin) : *Chronique, Revue littéraire de la Franche-Comté*, (1864), t. I, pp. 194-196.
— *Les derniers bohèmes*, Paris, Satorius, 1874, in-18.
Marcou (Jules) : *Max Buchon, Annales franc-comtoises*, ancienne série (1864-1870), t. V, p. 77.
— *Le romancier et poète Max Buchon, ibid.*, t. XII, p. 476, *Chronique.*

Martino (Pierre) : *Le roman sous le second Empire*, Paris, Hachette, 1913, in-12.

Mathey (Ed., éditeur bernois), 2 lettres inédites adressées à Champfleury et datées de Berne le 17 août 1853 et le 17 janvier 1854.

Muenier (Alexis) : *Chronique, Revue littéraire de la Franche-Comté*, (1865), t. III, p. 38.

Moreau (Pierre) : *La Franche-Comté, marche frontière du Réalisme. Revue de littérature comparée*, avril-juin 1937.

— *Les Comtois pour et contre Rome, Franche-Comté, Monts-Jura*, janvier-février 1939.

— *Un épisode de la bataille réaliste : La Revue littéraire de la Franche-Comté, Franche-Comté, Monts-Jura*, avril-mai-juin 1937.

— *Les origines du Réalisme franc-comtois*, discours de réception, *Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Besançon*, 1er trimestre, 1936.

Perrochon (Henri) : *Le Franc-Comtois Max Buchon à Fribourg (1834 1869). D'après des correspondances inédites. Annales fribourgeoises*, janvier-février 1936.

— *Un ami d'Alexandre Daguet et de Félix Bovet, Max Buchon, Musée neuchâtelois*, 1936.

Remy (Alfred) : *Max Buchon, poète du clocher, Le Salinois*, 10, 17 décembre 1893.

— *Max Buchon, Les Gaudes*, 1er décembre 1893.

Revue des Deux Mondes : *Noëls et chants populaires par Max Buchon.* Bulletin bibliographique, 1er septembre 1863.

Riat (Georges) : *Les maîtres de l'art moderne, Courbet*, Paris, Floury, 1906, in-4°.

Rueff (Daniel) : *Max Buchon, Le Doubs*, 18 décembre 1869.

Sand (Georges) : (Dans le *Courrier de Paris*, 27 septembre 1857) ; le passage est reproduit dans l'avant-propos des *Poésies franc-comtoises* (1868).

Sainte-Beuve : (Dans le *Constitutionnel*, 24 avril 1862) ; le passage est reproduit dans l'avant-propos des *Poésies franc-comtoises* (1868).

— *Nouveaux Lundis*, t. X : *De la poésie en* 1865 (3 juillet 1865).

Sciobéret (Pierre) : *Du réalisme, Émulation* de Fribourg, *Revue bibliographique*, avril 1856.

— *Hebel et Auerbach, traduits par Max Buchon, ibid.*, février 1853.

Thuriet (Charles) : *Notice sur Max Buchon, traducteur de Gotthelf :* dans le volume : *Au village, nouvelles suisses* trad. par Buchon, 1876.

— *Bibliographie, Revue littéraire de la Franche-Comté*, t. II, p. 71.

Toubin (Charles) : *Ce que j'ai vu, souvenirs d'un septuagénaire, Les Gaudes*, 16 janvier, 1er février 1893.

Troubat (Jules) : *Une amitié à la d'Arthez, Champfleury, Courbet, Max Buchon*, Paris, Ducros, 1900, in-18.

— *Souvenirs sur Champfleury et le réalisme*, Paris, Duc. 1905, in-8°.

Tamisier (A.) : *Max Buchon, Le Jura*, 20 décembre 1869 ; *Le Salinois*, 26 décembre 1869.

III. — CORRESPONDANCES

Lettres (14) de Max Buchon à Charles Magnin (1841-1846). Bibliothèque de Salins, collection Charles Magnin.

Lettre de Max Buchon à Charles Weiss (1843), Bibliothèque de la Ville, Besançon, Collection Estignard. Correspondance de Ch. Weiss, fol. 440.

Lettres (60) de Buchon à Charles Thuriet (1863-68). Bibliothèque de la Ville, Besançon, Collection Ch. Thuriet, fol. 218.

Lettre de Buchon à Ch. Bovet de Muralt à Boudry (Suisse) datée de Salins, le 5 janvier 1858. *Lettres autographes composant la collection de M. Alfred Bovet*, décrites par Étienne Charavay, Paris, 1887, *Série VI, Poètes et Prosateurs*, n° 927.

Lettres (20) de Buchon à Champfleury (30 mars 1863, 1er mars 1869), communiquées par Mlle C. Dufay.

Lettres de Buchon à Alexandre Daguet (1841-1868), citées par Henri Perrochon. *Le Franc-Comtois Max Buchon à Fribourg*, (1834-1869), *Annales fribourgeoises*, janvier-février 1936.

Diverses lettres de Champfleury à Buchon, citées par Jules Troubat : *Une amitié à la d'Arthez*, Paris, duc. 1900. *Souvenirs sur Champfleury et le réalisme*, Paris, duc. 1905.

Quelques lettres de Champfleury à Buchon (1867-1868), communiquées par Mlle Dufay.

Lettre de Charles Magnin à Buchon, datée de Paris le 30 septembre 1842, Bibliothèque de Salins. Collection Charles Magnin.

Lettre de Courbet à Buchon datée de 1863 ou 1864, lettre dans laquelle Courbet rapporte à Buchon les propos qu'il vient de tenir sur lui à Proudhon. Lettre est citée par Pierre Moreau : *La Franche-Comté, marche frontière du réalisme, Revue de littérature comparée*, avril-juin 1937.

Diverses lettres (inédites) de Courbet à Buchon, notamment celles adressées à Buchon pendant son exil. D'après une copie de M. Georges Gazier, communiquée par M. Pierre Moreau.

Lettre de Duranty à Buchon. Copie (s. l. n. d.) communiquée par Mlle Dufay.

Lettre de Charles Thuriet à Buchon, datée de Rougemont, le 17 septembre 1869 (communiquée par Mlle Dufay).

Lettre du chef du département de l'Agriculture et du Commerce du canton de Vaud (Suisse) à Max Buchon, datée de Lausanne, le 9 août 1869 (à propos de son étude sur les fromageries). Lettre communiquée par Mlle Dufay.

Lettre d'Alb. de Fellenberg-Ziegler à Buchon, datée de Berne, le 11 août 1869 (communiquée par Mlle Dufay).

Plusieurs lettres de Victor Hugo à Max Buchon ont été communiquées par Buchon à la *Revue littéraire de la Franche-Comté* et insérées par celle-ci dans un article de Mandrillon, 1864. Une lettre de Hugo (datée de 1863) a été publiée dans *Avant-propos des Poésies franc-comtoises*, 1868.

IV. — OUVRAGES GÉNÉRAUX

Armand (F.) et Maublanc (R) : *Fourier*, collection « Socialisme et Culture », Édit. Sociales Internationales, Paris, 1937, in-16.

Beauquier (Charles) : *Les artistes franc-comtois au Salon de* 1864. *Revue littéraire de la Franche-Comté*, 1er août 1864.

Borel (Pierre) : *Le roman de Gustave Courbet*, Paris, R. Chiberre 1922, in-16.

Bourgin (H.) : *Victor Considérant, son œuvre*, Lyon, Imprimeries réunies, 1909, in-8°.

Bras (M. B.) : *Gustave Planche*, Thèse de Fribourg, 1936.

Collignon (Albert) : *Étude sur Champfleury, Revue littéraire de la Franche-Comté* (1867), t. IV.

Considérant (Victor) : *De la politique générale et du rôle de la France en Europe*, Paris, bureau de « La Phalange » 1840, in-8°.

Cuvillier (A.) : *Proudhon*, Éditions Sociales Internationales, Paris, 1937 in-16.

Dumesnil (René) : *Le Réalisme, Histoire de la Littérature française*, Paris, 1936, J. de Gigord, t. IX, in-8°.

Faguet (Émile) : *Politiques et Moralistes du XIXe siècle*, Société franç. d'imprimerie et de librairie, t. II, Paris, 1903, in-18.

Fontainas (A.) : *Courbet, Art et Esthétique*, Paris, Plon, 1921, in-16.

Fourguet (Émile) : *Courbet, La Franche-Comté à Paris*, 4 juin 1911.

— *Hommes et choses de Franche-Comté*, Besançon, « La Solidarité » impr. coopérative, 1913, in-16.

Geiser (Karl) : *Land und Leute bei Jérémias Gotthelf*, Berne, K. J. Wyss, 1887, in-4°.

Gindre de Maney : *A la mémoire d'Auguste Demesmay, Académie de Besançon*, 1852-1854.

Grandmougin (Charles) : *La Franche-Comté, Les Monts Jura*, s. l. Hachette, s. d. in-4° *(Le pays de France)*.

Guidet (René) : *Charles Thuriet, Le pays comtois*, 5 octobre 1932.

Hunziker (Rudolf) : *Jérémias Gotthelf und das Christentum, Neue Zurcherzeitung*, 24 septembre 1939, n° 1688.

Maag (Rudolf) : *Die Freigrafschaft Burgund und ihre Beziehungen zu der schweizerischen Eidgenossenschaft*, thèse de Zurich, 1891.

Martin (N.) : *Poètes contemporains en Allemagne*, nouvelle série, Paris, Poulet-Malassis, 1860, in-12.

Mazade (Ch. de) : *Berthold Auerbach, Scènes de la Forêt-Noire, Revue des Deux Mondes*, t. III, 1853.

Moreau (Pierre) : *Le Romantisme*, 1932, : *Histoire de la littérature française*, de Gigord, t. VIII, in-8° pp. 413-414.

Ponsot (Georges) : *Le Franc-Comtois, Les Gaudes*, 16 décembre 1904, 1er janvier 1905.

Rousset (A.) : *Communes du Jura*, Besançon, Bintot, 1853, in-8°.

Saint-Juan (Alex. de) : *Auguste Demesmay*, discours de réception à l'Académie de Besançon, *Académie de Besançon*, 28 janvier 1855.

Taillandier (Saint-René) : *Le romancier populaire de la Suisse allemande*, Jérémias Gotthelf, *Revue des Deux Mondes*, 1er août 1851, t. XI.

Thuriet (M.) : *Notice sur la vie et les œuvres de Charles Thuriet. Mémoires de la Société d'Émulation du Doubs*, 1921.

Schorderet (A.) : *Alexandre Daguet et son temps, Annales fribourgeoises*, 1921.

Tiersot (Julien) : *La chanson populaire et les écrivains romantiques*, Paris, Plon, 1931, in-12.

Troubat (Jules) : *Un coin de littérature sous le second Empire*, Paris, Société du « Mercure de France », 1908, in-18.

DEUXIÈME THÈSE

PROPOSITIONS DONNÉES PAR LA FACULTÉ

LA LITTÉRATURE DU SECOND EMPIRE

Vu et approuvé :
Besançon, le 26 février 1940.
Le Doyen de la Faculté des Lettres,
Pierre Moreau.

Vu et permis d'imprimer :
Besançon, le 29 février 1940.
Le Recteur de l'Académie,
Président du Conseil de l'Université,
A. Bertrand.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS 5

CHAPITRE I. — **L'enfance et la formation de l'esprit :**

La famille, premières impressions, la Franche-Comté. — Première formation de Buchon : Le Petit Séminaire à Ornans, le Collège de Fribourg, les premiers essais de Buchon, ses premiers protecteurs..... 7

CHAPITRE II. — **Les débuts de Max Buchon :**

Les premières ambitions littéraires, les voyages à Paris, les milieux de pitié sociale et de fouriérisme, les rapports avec la pensée de Victor Considérant. — Les orientations vers l'Allemagne, les premiers essais de traducteur et de conteur. 35

CHAPITRE III. — **Buchon dans la bataille réaliste :**

Les milieux littéraires à Paris, le cénacle de Courbet, la *Marseillaise* du réalisme, les premiers apports des influences germaniques à « l'école réaliste ». — Les apports des influences suisses au réalisme franc-comtois ; la vie littéraire dans la Société d'études de Fribourg, les amis suisses de Buchon .. 55

CHAPITRE IV. — **Max Buchon, traducteur de Hebel, d'Auerbach et de Gotthelf :**

Le réalisme chez Hebel, l'influence sur Buchon, sa traduction des poésies de Hebel, le réalisme chez Auerbach et Gotthelf, l'influence sur Buchon. — Le germanisme de Buchon. — Les relations de Buchon avec l'Alsace 79

CHAPITRE V. — **L'activité politique pendant la Révolution de 1848 :**

Les idées, les traits physiques et moraux de Buchon, la fondation de la *Démocratie Salinoise*, l'opposition à Louis-Napoléon et au Coup d'État en Franche-Comté, l'exil de Buchon, les milieux suisses, l'état d'esprit de l'époque... 105

CHAPITRE VI. — **L'œuvre de Max Buchon romancier et poète :**

Les idées sociales qu'il exprime, le caractère populaire, local et provincial, la poésie intime et familière : la vie quotidienne, les vers, la langue..... 121

Chapitre VII. — **L'esthétique du réalisme chez Max Buchon :**
Le goût de l'exactitude et de la vérité, le laid, le caractère local, la sympathie pour les classes populaires, le critique d'art, Buchon et la critique 153

Chapitre VIII. — **Les dernières années de Buchon :**
Son mariage, son activité de journaliste, sa collaboration à la *Revue littéraire*, ses polémiques politiques, ses déceptions, sa mort, le souvenir et l'influence..... 173

Appendice..... 197

Bibliographie..... 199

IMP DE L'EST-BESANÇON